Les Temps Modernes

3e année REVUE MENSUELLE n° 30

Mars 1948

JEAN-PAUL SARTRE. — Les Mains sales.
R.-L. WAGNER. — Le langage et l'homme.
LOUIS RENOU. — Gandhi et la civilisation indienne.
FRANCIS JEANSON. — La Récrimination (fin).
SIMONE DE BEAUVOIR. — L'Amérique au jour le jour (IV).

DOCUMENTS

MAURICE SACHS. — Suite au « Sabbat » (1940-1942).

EXPOSÉS

ÉTIEMBLE. — Chronique littéraire : 338171 T. E.
GEORGES LIMBOUR. — Paul Klee.

NOTES

J.-H. ROY. — Paris 1900 par Nicole Vedrès.



Rédaction, administration : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Sébastien-Bottin, Paris 7e - Tél. Littré 28-91

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 100 Fr.

o

TARIFS D'ABONNEMENT (Six Mois)

France et Empire	Union Postale	Autres Pays
535 Fr.	590 Fr.	620 Fr.

Les abonnements peuvent se régler par Chèque bancaire Mandat Carte, Mandat Poste, Chèque Postal (Paris 169.33)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 6 Fr.

ULLETIN DE MARS 1948

N° 9

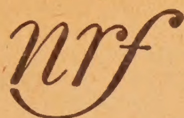


TABLE DES MATIÈRES

Publications de Mars 1
Reliures d'Éditeur 5
Extraits de Presse 6
Œuvres d'Alain et de Jean Rostand 9
Collection « La Suite des Temps » 10
Échos. Projets 11
Les Cahiers de la Pléiade 12
La Revue de Géographie Humaine et d'Ethnologie 13
Les Temps Modernes .... 14 et 16
La Revue du Cinéma .... 15 et 16

DERNIÈRES PUBLICATIONS

MARS

POÉSIE

CAU (Jean).
LE FORT INTÉRIEUR
p. in-16 d. c., Collection
nche .... 130 fr.
x. pur fil .... 350 fr.

Ce nouveau poète a 22 ans et vient du Midi. Il se défend d'apporter un message. Il s'est simplement laissé aller à écrire ses poèmes « en toute innocence de langage, en toute virginité de pensée ». On trouve, dans la soixantaine de pièces dont se compose son recueil, et dont la plupart sont très brèves, derrière la cocasserie et l'imprévu des images, et sous la musique savante des vers, un don d'humour, d'ironie, de comique, qui procède assez de Léon-Paul Fargue et de Raymond Queneau : « Y'a pus d'enfants — Et pus d'oiseaux — Et pus de culs-de-lampe en verre — Et pus un verre de lunette — Pus la Titi au caboulot » (d'où un langage qui, en somme, n'est peut-être pas si « innocent » que cela!)

LEYNAUD (René).
POÉSIES POSTHUMES
Préface d'Albert Camus.
98 p. in-16 d. c., Collection blanche.
Prix .... 160 fr.

René Leynaud, arrêté à Lyon par des miliciens al
qu'il était porteur de documents clandestins, a été
par les Allemands le 13 juin 1944. Il avait trente-qua
ans. Cet Ardéchois se livrait peu. Dans son émouvai
préface, Albert Camus révèle qu'il avait une prédilect
pour les poètes lyonnais du XVIe siècle. On le sent d
ses poèmes, en particulier dans ses sonnets et ses poèn
chinois, où l'ordonnance très stricte et très savante
mots dissimule une vive sensibilité et une vie intérie
intense. Le poète ne considérait ses poèmes que com
des essais, des brouillons, mais ils nous paraisse
dans leur sévère discipline, singulièrement achevés

ROMANS

AUBARÈDE (Gabriel d').
L'ONCLE FRED N'EST PLUS JEUNE
310 p. in-8° soleil. Collection blanche.
Prix .... 310 fr.
10 ex. pur fil............ 850 fr.

Dans **Honnorin**, Gabriel d'Aubarède avait pris p
thème principal l'angoisse d'un adolescent qui décou
que sa mère a eu un amour secret et qui ne sait
est fils de son père ou de celui qu'il croit avoir
l'amant de sa mère. Dans ce nouveau roman, d
l'action se déroule en 1919-1920, Jean Honnorin, démo
lisé, rencontre celui qu'il pense être son père, l'« on
Fred ». C'est un critique dramatique qui approche
la cinquantaine. Non seulement ce dernier se garde
dire à Jean qu'il n'a jamais été l'amant de sa mère, m
il joue de l'équivoque qu'il entretient savamment. D
une série de rebondissements romanesques, qui p
mettent à l'auteur d'analyser le drame de l'âge, «
qui attend l'homme qui commence la descente de
vie », et de décrire les mœurs du Paris littéraire
théâtral de 1920.

BECK (Béatrix).
BARNY
204 p. in-16 d.c. Collection blanche
Prix .... 175 fr.

Ce roman est, sous la forme d'une autobiograph
l'histoire d'une petite fille qui s'éveille à la vie, et à
celle-ci livre tout de suite tout ce qu'elle comporte
rude, de douloureux, de tragique, en même temps c
de merveilleux. Sa mère, qui est veuve, devient p
à peu folle. Cette folie, que l'enfant voit naître et granc
et qui tantôt l'épouvante, tantôt lui paraît nature
peuple son adolescence d'un cruel cortège d'ima
étranges. Ainsi Barny grandit, sans cesse transplan
d'un pays à un autre, d'un milieu très aisé à une mis
presque sordide; elle devient jeune fille, lit, appre
et découvre finalement l'amour, en même temps c
naît sa conscience. **Barny** est le premier ouvrage
Mme Béatrix Beck, née en 1914 en Belgique, fille
l'écrivain Christian Beck. Il manqua de peu, l'an derni
le Prix de la Pléiade.

MAXWELL (William).
LA FEUILLE REPLIÉE
(The folded Leaf.)
Traduit de l'anglais
par Maurice-E. Coindreau.
232 p. in-8° sol., Collection blanche.
Prix .... 330 fr.
100 ex. pur fil, Coll. « Du Monde Entier »....... 850 fr.
(épuisé).

Lymie Peters, resté sans défense contre la vie ap
la mort de sa mère, a une nature passionnée sous
dehors timides et doux. Cet adolescent inquiet nour
une amitié ardente pour Spud Latham, son camar
de classe. Or, Spud s'éprend d'une jeune étudiante,
Lymie, parce qu'il aime Spud, est prêt à se dévouer p
la jeune fille. Mais d'obscures jalousies soulèvent
mauvais ferments; la haine surgit et ne s'apais
qu'après un drame rapide. Ce roman, qui peint fid

ment la vie universitaire américaine avec son mélange de rudesse et de romantique sentimentalité, a paru en 1945. C'est le troisième de l'auteur, né en 1908 en Illinois.

E (Jean-Michel).
A MARIE DES ANGES
n-16 d. c., Collection
he .... 250 fr.

Que peut faire un marin, un pêcheur de Concarneau, à qui le médecin ordonne brusquement de cesser de naviguer? Se soumettre, évidemment, mais aussi se soumettre à sa femme, et à la terrible famille de sa femme, qui ont de l'argent, achètent un hôtel pour touristes et transforment notre pêcheur en gargotier. C'est l'aventure qui arrive à Merrien, patron de « La Marie des Anges ». Se soumettra-t-il tout à fait? Non, car il est Breton, têtu, et n'a qu'une idée : reprendre la mer. L'amour d'une femme et la chance qui favorise les êtres simples et sincères l'aident à retrouver le chemin du large. Tel est le sujet du roman de Jean-Michel Sue (né en 1914) qui s'est déjà fait connaître comme un peintre exact et sensible de la mer et de la Bretagne.

LBURG CLARK (Walter van).
DRAME D'OX-BOW
he Ox-Bow Incident.)
raduit de l'américain
ar Camille Guéneux.
in-16 d. c., Collection
ne .... 290 fr.

Des bêtes ont été volées dans un ranch de l'Ouest américain (l'action se passe vers 1885); un gardien a été, dit-on, tué d'une balle de revolver. Aussitôt la colère transforme les cow-boys en justiciers, et, malgré les supplications d'un sage et d'un pasteur, trois suspects sont pendus. On découvre qu'ils étaient innocents. Le drame rebondit alors dans les consciences. De ce fait-divers, Walter van Tylburg Clark (né en 1909) a su faire un récit vivant et aussi dense qu'une tragédie (l'action se déroule en moins de vingt-quatre heures), qui a connu en Amérique un succès retentissant; un très beau film, tiré de ce roman, doit passer prochainement sur les écrans français.

THÉATRE

AUDIBERTI
Théâtre I
T-QUOAT. L'AMPÉLOUR.
FEMMES DU BŒUF
LE MAL COURT.
in-16 d. c., Collection
ne .... 270 fr.
ur fil............ 600 fr.
(épuisé)

Ce recueil groupe quatre pièces : **Quoat-Quoat,** en deux tableaux, représentée pour la première fois le 28 janvier 1946 au Théâtre de la Gaîté-Montparnasse, qui illustre la destinée de l'homme « embarqué » dans une existence inexplicablement réglementée; — **L'Ampelour,** en un acte, et qui reçut le Prix de la pièce de théâtre 1937, décrit la transe suscitée, dans un village de la Lozère, par Napoléon revenant de Sainte-Hélène comme il était revenu de l'île d'Elbe; — **Les Femmes du Bœuf,** en un acte, qui relate l'antagonisme d'un boucher de village du Languedoc et de son fils, poète et fornicateur; — **Le Mal court,** en trois actes, représenté pour la première fois le 25 juin 1947 au Théâtre de Poche, où l'auteur aborde la très actuelle question s'il ne conviendrait pas de se livrer sans réserve à la loi cruelle du monde, avec l'espoir de l'épuiser plus vite en la pratiquant plus fort.

CORRESPONDANCE

JAMMES (Francis) et GIDE (André).
CORRESPONDANCE 1893-1938
Préface et Notes par Robert Mallet.
386 p. in-8° carré, Collection blanche .... 530 fr.
20 ex. pur fil............ 1.200 fr. (épuisé)

Francis Jammes et André Gide se sont connu 1893. Leur amitié, d'abord très vive, puis traversé des malentendus d'origine religieuse, ne put rompue qu'en 1938, par la mort de Francis Jam Présentée et abondamment annotée par Robert M leur correspondance, après un choix imposé p discrétion ou l'opportunité, comporte 113 le d'André Gide et 167 de Francis Jammes. Il est ir d'en souligner l'intérêt, non seulement au point d de la biographie des deux écrivains et de la connais de leur personnalité, mais encore à celui de l'his des lettres françaises.

HISTOIRE

DUMÉZIL (Georges).
MITRA-VARUNA
Essai sur deux représentations indo-européennes de la souveraineté.
216 p. in-16 d. c., Coll. « La Montagne Ste-Geneviève ». 275 fr.

La première édition de cet ouvrage, parue en mai dans la « Bibliothèque de l'École des Hautes Étud se trouvant épuisée, l'auteur en donne ici une rév indispensable à qui désire suivre la démonstratior **Jupiter, Mars, Quirinus,** dont elle est le fonden C'est l'étude, d'une part des traditions pse historiques relatives aux deux premiers rois de R d'autre part des deux grands dieux souverains d religion védique, dont la confrontation met en évic des correspondances remarquables, de principe e détail, entre les provinces indienne et romain domaine indo-européen.

PHILOSOPHIE

SCHUON (Frithjof).
DE L'UNITÉ TRANSCENDANTE DES RELIGIONS
178 p. in-8° carré avec 4 hors-texte simili, Coll. « Tradition » 325 fr.

En contraste avec tous ceux qui rassemblent éléments de diverses provenances pour bâtir un sy tisme plus ou moins disparate ou une prétendu indigente « religion universelle », M. Frithjof Sc (Alsacien, né en 1907, et collaborateur aux Ét **Traditionnelles**) part des vérités métaphysiques dégager l'unité essentielle que dissimule l'appa opposition des doctrines orthodoxes. D'après exposé, la Connaissance qui permet de discerner unité, loin d'exiger le rejet de ce qui distingue elles les doctrines traditionnelles, fournit au cont le seul moyen valable d'expliquer la différence de cune et de les intégrer toutes dans une véritable thèse qui sauvegarde leur originalité. Ceci a l'auteur à défendre la nécessité et l'importance formes, y compris celles de l'art, et, dans le de chapitre, il s'inspire des mêmes données pure intellectuelles pour déterminer ce qui, dans le C tianisme, appartient incontestablement au dor ésotérique et initiatique, et qui subsiste encore certains moines athonites de lignée hésychiaste.

LITTÉRATURE

ENDA (Julien).
DU STYLE D'IDÉES
ons sur la Pensée : sa nature, lisations, sa valeur morale.
. in-8° carré, Collection he .... 304 fr.
our fil.......... 1.000 fr.

Primitivement, l'auteur s'était proposé d'étudier le style qui convient à l'expression des idées, mais il en est venu à élargir son enquête, et, d'abord, à définir la pensée, « vue enrichissante prise par l'esprit sur la réalité », puis à énumérer les différents moyens qu'emploie l'esprit pour former des vues fécondes sur la réalité, après quoi il arrive à son sujet premier (comment le style d'idées, par essence, diffère de ce qu'on appelle communément le style; les effets stylistiques, du besoin de précision; les nécessités stylistiques, de la pensée organisée; les articulations, du raisonnement, etc.) A cette partie positive se juxtapose une partie critique, sur les modes de pensée qui conduisent à l'erreur et sur la faiblesse de la pensée dans les divers genres littéraires — et ici, à propos de la littérature contemporaine, l'auteur reprend les arguments et les exemples de **La France byzantine.** Enfin, il termine par des vues sur l'avenir de la pensée et sa valeur morale.

ONDOR (Henri).
e l'Académie Française.
TROIS DISCOURS POUR PAUL VALÉRY
n-8° tell., Collection blanche, ... 120 fr.
pur fil........... 350 fr. (épuisé)

Le 30 octobre 1947, Henri Mondor, reçu à l'Académie française, prononçait l'éloge de celui dont il fut l'un des plus grands amis, Paul Valéry. Cet éloge, ainsi qu'un fragment d'une allocution prononcée le 17 octobre 1938 à la première séance du Congrès de Chirurgie présidée par Paul Valéry, et l'allocution prononcée en juillet 1946 lors de la cérémonie au cours de laquelle le nom du poète fut donné à la rue qu'il avait habitée, composent ce volume où la ferveur, le respect, l'admiration et l'affection s'unissent pour célébrer celui qui « malgré son éblouissant génie poétique, dut sans cesse se soumettre aux terribles clartés et sanctions de l'une des consciences d'artiste les mieux armées que l'on ait vues contre l'inspiration improvisatrice et les échappées de l'enthousiasme ».

RELIURES D'ÉDITEUR

ès les maquettes de PAUL BONET

PAUL CLAUDEL. — **Contacts et Circonstances,** 990 ex. numérotés sur châtaignier................ 750 fr.

HENRY DE MONTHERLANT. — **Les Bestiaires,** 3.000 ex. numérotés sur bouffant alfa...... 925 fr.

près la maquette de ARIO PRASSINOS

JULES ROMAINS. — **Les Copains,** 990 ex. numérotés sur alma Marais.......................... 600 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

ARAGON
LES VOYAGEURS DE L'IMPÉRIALE
Édition définitive.
Roman.
630 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 375 fr.

Ce livre est avant tout un roman, c'est un livre vi dont tous les éléments sont admirablement reliés nous offrir avec la plus grande variété d'épisodes unité qui ne faiblit jamais. Aragon mène de front histoires mêlées qu'il débrouille, enchaîne et cor avec une sûreté que soutient un style éblouissan grâce, de force, de précision et d'abandon tout appar

Louis Parrot,
Les Lettres françaises, 12 décembre 194

Aragon écrit une langue admirable, une des plus be des plus souples, des plus intelligentes d'aujourd'

Jean Blanzat, **Le Figaro,** 27 décembre 194

L'analyse est admirable de cet effondrement de to les croyances d'un individu. C'est une catastrophe c parable à un glissement de terrain, à un incendie calcine tout sur son passage.

Claude Morgan,
Les Nouvelles de l'Édition, janvier 194

On a loué à bon droit un style souple et mus une langue vive, familière, précise, venant droit XVIIIe siècle, la phrase d'un poète qui s'affirme à n veau comme un prestigieux prosateur. Mais la forme saurait être séparée d'une pensée dont elle est le v ment naturel.

Jean-L. Gourg, **La Patrie,** 7 janvier 194

A ce degré la maîtrise du verbe cesse d'être d virtuosité pour devenir la forme la plus rare du don sympathie.

Pierre Fauchery, **Action,** 10 janvier 194

Ses personnages obsèdent le lecteur au même ti que les personnages de Proust.

L. Dumont-Wilden.
Pourquoi pas, 17 janvier 194

Maître des mots, prince des images, Aragon offr ses lecteurs toutes les joies de l'humour le plus ace ou de la plus chaude tendresse.

Hélène Parmelin, **L'Humanité,** 20 février 194

GIONO (Jean).

ROI SANS DIVERTISSEMENT
(Chroniques, I)
p. in-16 d. c., Collection
anche . . . . 160 fr.
x. pur fil . . . . 500 fr
(épuisé).

Comment ne pas parler de féerie au sujet du **Roi sans divertissement?** Le style de Giono a des pouvoirs magiques. Il anime la nature et lui communique une force qui serait redoutable si elle ne se transformait pas en lyrisme.

Jean Champomier, **Entre nous,** 11 février 1948.

Gradué dans l'angoisse — d'autant plus lourde qu'elle est plus inexplicable — mené avec un art souverain, moins prodigue de ses moyens qu'à l'ordinaire, ce récit est étonnant de force, de rythme.

Gilbert Guilleminault,
La Bataille, 11 février 1948.

Il faut s'incliner devant ce génie verbal, cette prodigieuse puissance d'invention lyrique et, sans réticence, saluer en lui l'un de nos plus prestigieux artistes.

Pierre Debray,
Témoignage chrétien, 20 février 1948.

Jamais l'auteur n'avait visé plus haut et jamais il n'avait atteint avec autant de perfection son but. L'ensemble est d'une grandeur lyrique à laquelle peu de pages aujourd'hui peuvent se vanter d'atteindre.

André Weber,
Liberté du Centre, 28 février 1948.

Quelle savoureuse poésie de nature, éclatant ici et là! Quelles belles échappées sur les montagnes, les vallées, la forêt! La neige enveloppe tout le récit d'un silence étrange. Magnifique décor de mystère. Et la brume pèse sur le secret des enlèvements et des meurtres qu'elle cache. Elle resserre le monde qui n'a plus d'horizon. Elle est tragique et menaçante.

Maurice Faure, **Gavroche,** 3 mars 1948.

... Quand, à la faveur d'un parfum, d'un geste, d'un regard, il se glisse sous le couvert d une existence et se met à la reconstituer par un jeu d'intuitions, de réminiscences et de correspondances divinatrices, l'étrange poésie sensorielle qui lui est propre agit sourdement, et l'enchantement opère. C'est le cas d'**Un Roi sans divertissement...** Les gestes tissent un grimoire de signes, l'inavoué affleure, s'ébauche, une conjuration maléfique lie sournoisement l'âme des choses à celle des hommes.

Emmanuel Buenzod, **Gazette de Lausanne,**
10 avril 1948.

MARTIN - CHAUFFIER (Louis).

L'HOMME ET LA BÊTE

248 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 185 fr.
5 ex. hollande.......... 600 fr.
20 ex. pur fil............ 450 fr.
(Ces deux tirages sont épuisés.)

Pour assimiler sa propre expérience, il a déployé l[es] mêmes scrupules et la même rigueur que pour étudi[er] **L'Obsession de la Pureté** dans sa magistrale biograph[ie] de Chateaubriand... Quelle lucidité dans son analy[se] serrée de l'entreprise d'avilissement tentée par l[es] nazis! Nul n'a mieux dénoncé leur sadique conjuratio[n,] leur volonté de déshumanisation, servie par une tec[h]nique de la dégradation.

René Lalou,
Les Nouvelles Littéraires, 26 février 1948.

Ces pages ne peuvent se résumer; il faut les lir[e] à la fois parce qu'elles sont d'un admirable écrivain [et] parce qu'elles expriment le plus total refus opposé p[ar] une âme lucide à l'entreprise de **La Bête.**

Albert Béguin,
Une Semaine dans le Monde, 27 février 1948.

Ce n'est pas seulement de la sagesse chez Marti[n-]Chauffier, mais de la décence, que de parler sur un to[n] mesuré de ces choses épouvantables. Nous vivons e[n] un temps où ce qui reste de l'Homme ne tient plu[s] qu'à un peu de justesse, de droiture, de vérité.

André Rousseaux, **Le Figaro,** 28 février 1948.

Le mérite de Louis Martin-Chauffier est de nous place[r] d'emblée au cœur des questions qui nous poignen[t.] Que peut l'homme? Qu'est-on en droit d'attendr[e] encore de lui?

Maurice Nadeau, **Combat,** 5 mars 1948.

Ce qui donne à ce livre toute sa valeur, c'est à la foi[s] son humilité et sa rigueur. Martin-Chauffier ne pose n[i] au héros, ni au saint. Il est un chrétien comme le[s] autres que l'univers concentrationnaire contraint [à] vivre plus totalement son christianisme.

Pierre Debray,
Témoignage chrétien, 12 mars 1948.

C'est ici le dilemme, homme ou bête : ceux qui e[n] sortiront vivants seront ceci ou cela. Martin-Chauffie[r] a opté pour la grandeur, et tout son livre montre un[e] âme coalisée contre l'univers et l'emportant sur lui[.] Ses armes sont le mépris, le refus, le silence, le retrai[t] au fond de soi, le désintéressement de ce que font le[s] mains, de ce qu'endure le corps, la volonté de sacrifie[r] l'accessoire pour sauver l'essentiel, de voir tombe[r] redoutes, glacis et remparts mais de tenir ferme a[u] cœur de la citadelle.

Cet homme qui ramène intactes d'un pareil assau[t] les valeurs humaines les plus fines est tout ensemble u[n] humaniste et un martyr, un martyr de l'humanisme a[u] sens divin du terme.

La Libre Belgique, 18 mars 1948.

ŒUVRES D'ALAIN

LITTÉRATURE (Collection blanche.)	Propos, I. — Propos, II. — Mars ou La Guerre jugée (édition revue et corrigée). — Les Idées et les Ages (2 volumes). — Propos sur le Bonheur. — Entretiens au bord de la Mer (Recherche de l'Entendement). — Les Dieux. — Sentiments, Passions et Signes. — Histoire de mes Pensées. — Les Saisons de l'Esprit. — Esquisses de l'Homme. — Convulsions de la Force. — Échec de la Force. — Vigiles de l'Esprit. — Avec Balzac. — En lisant Dickens.
ollection « Les Essais ».	Histoire de mes Pensées.
SOUVENIRS (Collection blanche.)	Souvenirs concernant Jules Lagneau.
PHILOSOPHIE (Collection blanche.)	Éléments de Philosophie.
ESTHÉTIQUE (Collection blanche.)	Système des Beaux-Arts. — Vingt leçons sur les Beaux-Arts. — Préliminaires à l'Esthétique.
ollection « Une Œuvre, Un Portrait ».)	La Visite au Musicien.
CONOMIE, POLITIQUE (Collection blanche.)	Propos d'Économique.
ollection « Les Essais ».)	Propos d'Économique.
ollection « Les Documents bleus ».)	Éléments d'une doctrine radicale.
ÉDITIONS RELIÉES ès les maquettes de Paul Bonet.)	Éléments de Philosophie. — Propos sur le Bonheur. — Histoire de mes Pensées. — En lisant Dickens.

ŒUVRES DE JEAN ROSTAND

LITTÉRATURE (Collection blanche.)	Hérédité et Racisme.
BIOLOGIE ction « L'Avenir de la Science ».)	Biologie et Médecine. — L'Homme.
ction « Histoires naturelles ».)	La Vie des Vers à soie.
ction « Les Grandes Pages de la Science ».)	Claude Bernard, morceaux choisis par Jean Rostand.
HISTOIRE (Hors série.)	Esquisse d'une Histoire de la Biologie.
ction « Leurs Figures ».)	Charles Darwin.

COLLECTIONS DIRIGÉES PAR JEAN ROSTAND

L'AVENIR DE LA SCIENCE. — HISTOIRES NATURELLES

LES GRANDES PAGES DE LA SCIENCE

LA SUITE DES TEMPS

Cette Collection réunit des ouvrages qui, tout en s'adressant à un public très va épuisent le sujet historique qu'ils traitent, mettent sous les yeux des lecteurs le der état des questions qu'ils envisagent, ou bien les présentent sous un aspect entièrem nouveau. Les ouvrages qui la composent, tout en cherchant à plaire aux curieux du pa sont donc également des instruments de travail dont certains sont déjà deve classiques.

Jacques D'AVOUT..... LA QUERELLE DES ARMAGNACS ET DES BOU GUIGNONS.

Frédéric BRAESCH.... 1789, L'ANNÉE CRUCIALE.

Jérôme CARCOPINO.. LE MAROC ANTIQUE.

Émile COORNAERT... LES CORPORATIONS EN FRANCE AVANT 17

Pierre DUMOULIN DE LAPLANTE.......... HISTOIRE GÉNÉRALE SYNCHRONIQUE. I : [origines à l'Hégire.
HISTOIRE GÉNÉRALE SYNCHRONIQUE. II : 622 ap. J.-C. à l'époque contemporaine.

Georges DUVEAU..... LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE SOUS LE SECON EMPIRE. (Préface d'Édouard Dolléans.)

Daniel GUÉRIN........ LA LUTTE DE CLASSE SOUS LA PREMIÈRE RÉF BLIQUE. Bourgeois et « Bras nus », 1793-1797 (2 v

Karl HAMPE........... LE HAUT MOYEN AGE (traduit de l'allemand Anne Desanti).

Jacques KAYSER....... L'AFFAIRE DREYFUS.

Léon LEMONNIER.... LA GUERRE DE SÉCESSION.
LA RUÉE VERS L'OR EN CALIFORNIE.

Ferdinand LOT......... LA FRANCE, DES ORIGINES A LA GUERRE DE CE ANS.

Jacques MADAULE.... HISTOIRE DE FRANCE. I : Des origines à 1715
HISTOIRE DE FRANCE. II : De 1715 à nos jou

Édouard PERROY...... LA GUERRE DE CENT ANS.

E. TARLÉ.............. LA CAMPAGNE DE RUSSIE (1812). (Traduit du russ

ULLRICH .... LA GUERRE A TRAVERS LES AGES (traduit de l'al mand par H.-J. Ferget).

SOUS PRESSE

Charles POMARET..... MONSIEUR THIERS ET SON SIÈCLE.

Léon LEMONNIER..... LES MORMONS.

ÉCHOS - PROJETS

● **Le Procès,** tiré par André Gide et Jean-Louis Barrault du roman de Kafka, sera ɔrésenté cette année au Det Norske Teatret d'Oslo, ainsi qu'au Royal Dramatic ɛeatre de Stockholm.

● Le très important ouvrage d'Oswald Spengler, **Le Déclin de l'Occident,** traduit ɾ M. Tazerout, est en cours de réimpression.

● Les récentes études de M. Jacques Rueff, de l'Institut, sur **Le Dilemme français,** ɛnnent d'être réunies et vont paraître très prochainement. On sait que l'auteur y alyse le problème économique qui se pose à la France : choisir entre le Plan et la erté des prix. C'est cette dernière solution que préconise l'auteur.

● Parmi les prochaines publications, signalons **Autour d'une jarre de grès,** un cueil de nouvelles de Marie-Josèphe Gauthier, remarqué à l'occasion du Prix de la ɛiade; **Le Retour d'Erica,** le nouveau roman de Louise de Vilmorin; **Robinson,** une médie de Jules Supervielle; **L'Affamée,** un roman de Violette Leduc; **La Corde à its,** récit de René de Solier.

● Bibliophilie. En préparation : **Don Juan,** de Marcel Jouhandeau, orné d'un fron- pice en couleurs de Jean-Claude Imbert.

D'autre part, **A l'ombre des jeunes filles en fleurs,** de Marcel Proust, paraîtra en deux lumes : le premier, illustré d'eaux-fortes de Laboureur; le second, d'eaux-fortes de ques Boullaire.

● Le tome L des **Œuvres complètes** de Paul Valéry est en préparation.

● La première **Jeanne d'Arc,** de Charles Péguy, va paraître en édition courante. ı sait que ce drame, écrit de 1895 à 1897, alors que Péguy était à l'École Normale périeure, comporte trois pièces : **A Domrémy** (en trois parties), **Les Batailles** (en ɔis parties) et **Rouen** (en deux parties). Cette œuvre importante en prose et en vers ɛrtains sont parmi les plus beaux de la poésie française), réalisée au moment où l'auteur ıborait sa doctrine socialiste, éclaire la pensée de Péguy, notamment sur le problème Mal.

D'autre part, nous préparons un recueil de **Témoignages sur Pierre Péguy** (à tirage streint), qui fut aussi élève de l'École Normale Supérieure et mourut prématurément rès avoir consacré son activité à l'œuvre de son père et à sa diffusion dans la jeunesse tholique. Ce recueil comprendra, entre autres documents, les témoignages du R. P. Lebreton, l'un de ses maîtres, de sa sœur Germaine Péguy, et de camarades de Lycée de la rue d'Ulm, ainsi que des poèmes inédits de Pierre Péguy.

● Poésie : Louis Brauquier, l'auteur d'**Eau douce pour navires,** nous a remis le ınuscrit d'un livre de poèmes: **Écrits à Shangaï**; avant de rejoindre son nouveau poste Diego-Suarez.

Des poèmes de Lucien Feuillade vont paraître incessamment sous ce titre : **Pour la ɛndre d'Hélène.**

Également sous presse, le quatrième et dernier tome de **Écoute Israël,** d'Edmond ɛg : **Et tu aimeras l'Éternel.**

● Nicolas Berdiaev, qui vient de mourir, avait publié en 1938, dans la Collection Les Essais » : **Les Sources et le Sens du Communisme russe.**

● Jean Guéhenno, l'auteur du **Journal des Années noires,** va faire, au mois de mai, ıe tournée de conférences dans toute l'Angleterre.

● Un groupe d'amis de Jean Prévost a décidé de commémorer, par un monument, mort héroïque de l'écrivain, tué le 1er août 1944, à l'issue des combats du Vercors. ne souscription publique est ouverte. S'adresser à M. Pierre Dalloz, 10, rue des ɛaux-Arts, Paris (6e).

● Le prix anglais Denyse-Clairouin a été attribué à Londres à Mme Rosamund ɛhman pour sa traduction de **Geneviève** de Jacques Lemarchand.

LES CAHIERS DE LA PLÉIADE

Rédacteur en chef : Jean PAULHAN
Couverture en couleurs de Jean FAUTRIER

Tirage restreint, entièrement numéroté sous couverture rempliée.

Les CAHIERS DE LA PLÉIADE s'occupent de questions (à leur sens) beaucou plus graves que les grands conflits sociaux ou nationaux, dont on nous casse un peu le oreilles par les temps qui courent. Ils abordent ces questions dans l'esprit de rigueu mais aussi de modestie et de détachement qu'exige leur gravité même. S'ils se trouver travailler à la création d'une nouvelle conscience du monde, ce sera bien sans l'avo voulu. Ils n'ont même pas le souci de publier des textes de tous points admirable et dus aux grands écrivains de l'heure. Ils estiment qu'un texte douteux n'est pas tou jours sans mérite et qu'il arrive aux grands écrivains de l'heure d'avoir leurs sommeil Simplement espèrent-ils qu'il leur sera donné de recueillir divers textes naïfs et app remment inutiles, que les autres revues ou périodiques risquent de négliger.

Au sommaire du premier cahier
(AVRIL 1946)

ANDRÉ GIDE
JEAN DUBUFFET
RENÉ DE SOLIER
NOËL DEVAULX
ÉDITH BOISSONNAS
R. P. O'REILLY
ALAIN

JEAN TARDIEU
JEAN GROSJEAN
ROGER CAILLOIS
RENÉ CHAR
JEAN PAULHAN

HENRI THOMAS
MAURICE BLANCHOT
JEAN GRENIER
RENÉ DAUMAL
HENRI MICHAUX
MARCEL ARLAND
JULIEN BENDA

Tirage à :
4.000 exemplaires sur châtaignier.......... 200 fr
100 exemplaires sur pur fil.......... 800 fr

Au sommaire du second cahier
(AVRIL 1947)

ANDRÉ MALRAUX
FRANZ KAFKA
HENRI THOMAS
JULES SUPERVIELLE
CH.-A. CINGRIA
ROGER CAILLOIS
ANDRÉ GIDE
WL. WEIDLÉ

M. SAINT-CLAIR
MAURICE BLANCHOT
ANTONIN ARTAUD
JEAN MAQUET
ANDRÉ DHOTEL
JEAN GIONO
JEAN PAULHAN

ALBERT CAMUS
G. LAMBRICHS
JEAN LEGRAND
AUDIBERTI
M. FARDOULIS-LAGRANGE
R. DE SOLIER
M. JOUHANDEAU

Tirage à :
4.000 exemplaires sur châtaignier.......... 415 fr
100 exemplaires sur pur fil.......... 760 fr

Au sommaire du troisième cahier
(HIVER 1948)

PAUL CLAUDEL
MARCEL ARLAND
WLADIMIR WEIDLÉ
MICHEL COURNOT
JEAN PAULHAN

A. PIEYRE DE MANDIARGUES
D. DE ROUGEMONT
MALCOLM DE CHAZAL

ALFRED DE VIGNY
GASTON CHAISSAC
ROGER CAILLOIS
JEAN TARDIEU
HENRI CALET

Tirage à :
4.000 exemplaires sur alfa.......... 350 fr
100 exemplaires sur pur fil.......... 1.000 fr

LES TEMPS MODERNES

Directeur : Jean-Paul SARTRE

Le modernisme n'est pas un privilège, car personne, l'écrivain pas plus que qu[elconque], n'échappe à son temps. Mais si, en ce sens, tous peuvent porter témoignag[e], beaucoup ne le veulent pas et préfèrent subordonner le présent à un passé trop aim[é] ou à un avenir fanatiquement désiré.

Le présent est pourtant autre chose que le souvenir ou le rêve également fig[é] d'un hier ou d'un demain; il est vivant parce qu'en lui l'homme se met en questio[n]. C'est à retrouver partout et à exprimer cette interrogation que tendent les TEMP[S] MODERNES.

LES TEMPS MODERNES

ont publié

JEAN-PAUL SARTRE
Fragment d'un portrait de Baudelaire.
Matérialisme et Révolution.
Qu'est-ce que la littérature?
La Recherche de l'Absolu.

ELIO VITTORINI
Le Simplon fait un clin d'œil au Fréjus.

RICHARD WRIGHT
Black Boy.

IGNAZIO SILONE
Sur la dignité de l'intelligence et l'indignité des intellectuels.

MICHEL LEIRIS
Poèmes.

Simone DE BEAUVOIR
Pour une morale de l'ambiguïté.
L'Amérique au jour le jour

DAVID ROUSSET.
Les jours de notre Mort.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER
Le mois de la pire souffrance

CARLO LEVI
Le Christ s'est arrêté à Eboli
Sang.

BORIS VIAN
L'Écume des Jours

MAURICE BLANCHOT
A la rencontre de Sade.

MAURICE MERLEAU-PONTY
Le Yogi et le Prolétaire.
Apprendre à lire.
Lecture de Montaigne.

FEDERICO GARCIA LORCA
Poeta en Nueva York.

RENÉ LEIBOWITZ
Musiques d'Angleterre.

ILIAS VÉNÉZIS
Terre éolienne.

JEAN GENÊT
Pompes funèbres.
Journal du voleur.

ANDRÉ MASSON
La balance faussée.

un double numéro (août-septembre 1946) consacré aux U. S. A.
un double numéro (août-septembre 1947) consacré à la nouvelle Italie.
des textes de GEORGES BLIN, ÉTIEMBLE, JEAN HIPPOLYTE, HENRI PICHETTE, RAYMOND QUENEAU, STEPHEN SPENDER, A. DE WAELHENS, ERIC WEIL.

LES TEMPS MODERNES

publient et publieront :

LES MAINS SALES, pièce en 7 tableaux, par **JEAN-PAUL SARTRE**
PHILOSOPHES ET VOYOUS, par **RAYMOND QUENEAU**
LAZARE (fragments), par **DAVID ROUSSET**
LE MYTHE DE LA FEMME, par **SIMONE DE BEAUVOIR**
MOISE ET LE MONOTHÉISME (fragments), par **FREUD**
LETTRES de **T. E. LAWRENCE**
Un numéro spécial sur L'ALLEMAGNE
Un numéro spécial sur RAISON ET DÉRAISON

Le numéro : **100** rancs.

LA REVUE DU CINÉMA

Cahiers mensuels de l'art du film

:teur-rédacteur en chef : **Jean George AURIOL**; Directrice associée : **Denise TUAL**

Comme en 1928-1931 où parut sa première série, si recherchée aujourd'hui, la elle série REVUE DU CINÉMA répond au désir de toute clientèle à qui manque revue consacrée exclusivement à l'art, à l'histoire et à l'avenir du cinéma.

Elle s'adresse aux spectateurs curieux qui souhaitent lire des études et des docu- s sur les grandes figures du cinéma, leurs œuvres, leurs inventions, leurs ambi- , ainsi que des critiques libres de toutes considérations commerciales, de mode ou ualité.

Elle s'adresse aux artistes et techniciens qui veulent voir traiter, ou traiter eux- es, de questions de style, de problèmes de conception, de réalisation, d'inter- ıtion, comme des conditions matérielles, scientifiques ou économiques de la pro- on cinématographique.

La REVUE DU CINÉMA est mensuelle. Chaque numéro contient 40 à 50 photos :; un sujet de film (ou des extraits de scénario); des articles esthétiques et techniques 'art du film et ses rapports avec les autres arts et divers problèmes psychologiques; ortrait de réalisateur ou une étude de ses œuvres; la bibliographie internationale inéma; et la fameuse rubrique NOTRE ÉCRAN où sont analysés tous les films ortants de la production européenne et américaine.

LA REVUE DU CINÉMA

a publié

Des articles d'ANDRÉ BAZIN, JACQUES BOURGEOIS, JACQUES BRUNIUS, CHARTIER, RENÉ CLAIR, JEAN DESTERNES, WALT DISNEY, J. DONIOL- CROZE, LO DUCA, LOTTE EISNER, NINO FRANK, INGEMAR HOLMSTROM, ERT LAFFAY, HENRI LANGLOIS, JACQUES MANUEL, FRANCESCO PASINETTI, TONIO PIETRANGELI, HANS RICHTER, GEORGES SADOUL, PIERRE SCHAEFFER, ?C SORIANO, GREGG TOLAND, HERMAN WEINBERG, etc.

Des scénarios de JEAN AURENCHE et PIERRE BOST, J. G. AURIOL, S. M. EISEN- N, PAUL GILSON, PIERRE PRÉVERT, JEAN-PAUL SARTRE, PIERO TELLINI, ;ON WELLES, LOUIS CHAVANCE.

Des études sur MÉLIÈS, GRIFFITH, CHAPLIN, DREYER, FRITZ LANG, JOHN :D, WILLIAM WYLER. En préparation : JEAN RENOIR, JEAN GRÉMILLON.

Des numéros semi-spéciaux sur le problème de L'ACTEUR, LA CAMÉRA; la e FAIRE DES FILMS de J. G. AURIOL.

LA REVUE DU CINÉMA

publiera le 1er mai un numéro spécial sur

LE CINÉMA ITALIEN

Le numéro : 180 fr.

BULLETINS D'ABONNEMENTS

LES TEMPS MODERNES

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de SIX MOIS
TEMPS MODERNES, à partir du 1er 19

	FRANCE	UNION POSTALE	AUTRES PAYS
* Ci-joint mandat-poste de.... * Ci-joint chèque de .... * Je vous envoie par courrier de ce jour : * mandat-carte de.. * chèque postal de..	* 535 fr.	* 590 fr.	* 620 fr.

* Rayer les indications inutiles.

.............................., le 19

(SIGNATURE)

Nom ....

....

Adresse ....

....

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur des TEMPS MODERNES, 5, rue Sébastien-Bottin. Paris (7e). — Compte chèque-postal Paris 169-33.

LA REVUE DU CINÉMA

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de SIX MOIS
LA REVUE DU CINÉMA, à partir du 1er .... 19...

	FRANCE	UNION POSTALE	AUTRES PAYS
* Ci-joint mandat-poste de.... * Ci-joint chèque de......... * Je vous envoie par courrier de ce jour : *mandat-carte de..	* 1.040 fr.	* 1.100 fr.	* 1.180 fr.

* Rayer les indications inutiles.

.............................., le .... 19...

(SIGNATURE)

Nom ....

....

Adresse ....

....

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à l'Administration de LA REVUE DU CINÉMA, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris (7e)

Les Temps Modernes

LES MAINS SALES

PIÈCE EN 7 TABLEAUX

PREMIER TABLEAU

CHEZ OLGA

Le rez-de-chaussée d'une maisonnette, au bord de la grande route. A droite, la porte d'entrée et une fenêtre dont les volets sont clos. Au fond le téléphone sur une commode. A gauche, vers le fond, une porte. Table, chaises. Mobilier hétéroclite et bon marché. On sent que la personne qui vit dans cette pièce est totalement indifférente aux meubles. Sur la gauche, à côté de la porte, une cheminée; au-dessus de la cheminée, une glace. Des autos passent de temps en temps sur la route. Trompes, klaxons.

SCÈNE PREMIÈRE

OLGA, *puis* HUGO.

Olga, seule, assise devant un poste de T. S. F., manœuvre les boutons de la radio. Brouillage, puis une voix assez distincte :

SPEAKER. — « Les armées allemandes battent en retraite sur toute la largeur du front. Les armées soviétiques se sont emparées de Kischnar, à quarante kilomètres de la frontière illyrienne. Partout où elles le peuvent, les troupes illyriennes refusent le combat; de nombreux transfuges sont déjà passés du côté des Alliés. Illyriens, nous savons qu'on vous a contraints de prendre les armes contre l'U. R. S. S., nous connaissons les sentiments profondément démocratiques de la population illyrienne et nous... »

Olga tourne le bouton, la voix s'arrête. Olga reste immobile, les yeux fixes. Un temps. On frappe. Elle

sursaute. On frappe encore. Elle va lentement à la porte. On frappe de nouveau.

OLGA. — Qui est-ce?

VOIX DE HUGO. — Hugo.

OLGA. — Qui?

VOIX DE HUGO. — Hugo Barine.

Olga a un bref sursaut, puis elle reste immobile devant la porte.

VOIX DE HUGO. — Tu ne connais pas ma voix? Ouvre, voyons! Ouvre-moi.

Olga va rapidement à la commode, prend un objet de la main gauche, dans le tiroir, s'entoure la main gauche d'une serviette, va ouvrir la porte, en se rejetant vivement en arrière, pour éviter les surprises. Un grand garçon de 23 ans se tient sur le seuil.

HUGO. — C'est moi. (*Ils se regardent un moment en silence.*) Ça t'étonne?

OLGA. — C'est ta tête qui m'étonne.

HUGO. — Oui. J'ai changé. (*Un temps*). Tu m'as bien vu? Bien reconnu? Pas d'erreur possible? (*Désignant le revolver caché dans la serviette.*) Alors tu peux poser ça.

OLGA (*sans poser le revolver*). — Je croyais que tu en avais pour cinq ans.

HUGO. — Eh bien! oui : j'en avais pour cinq ans.

OLGA. — Entre et ferme la porte.

Elle recule d'un pas. Le revolver n'est pas tout à fait braqué sur Hugo, mais il s'en faut de peu. Hugo jette un regard amusé dessus, et tourne lentement le dos à Olga, puis ferme la porte.

Évadé?

HUGO. — Évadé? Je ne suis pas fou. Il a fallu qu'on me pousse dehors par les épaules. (*Un temps.*) On m'a libéré pour ma bonne conduite.

OLGA. — Tu as faim?

HUGO. — Tu aimerais, hein?

OLGA. — Pourquoi?

HUGO. — C'est si commode de donner : ça tient à distance. Et puis on a l'air inoffensif, quand on mange. (*Un temps.*) Excuse-moi : je n'ai ni faim ni soif.

OLGA. — Il suffisait de dire non.

Hugo. — Tu ne te rappelles donc pas : je parlais trop.

Olga. — Je me rappelle.

Hugo (*regarde autour de lui*). — Quel désert! Tout est là, pourtant. Ma machine à écrire?

Olga. — Vendue.

Hugo. — Ah! (*Un temps, il regarde la pièce.*) C'est vide.

Olga. — Qu'est-ce qui est vide?

Hugo (*geste circulaire*). — Ça! Les meubles ont l'air posés dans un désert. Là-bas, quand j'étendais les bras, je pouvais toucher à la fois les deux murs qui se faisaient face. Rapproche-toi. (*Elle ne se rapproche pas.*) C'est vrai; hors de prison on vit à distance respectueuse. Que d'espace perdu! C'est drôle d'être libre; ça donne le vertige. Il faudra que je reprenne l'habitude de parler aux gens sans les toucher.

Olga. — Quand t'ont-ils lâché?

Hugo. — Tout à l'heure.

Olga. — Tu es venu ici directement?

Hugo. — Où voulais-tu que j'aille?

Olga. — Tu n'as parlé à personne?

Hugo la regarde et se met à rire.

Hugo. — Non, Olga. Non. Rassure-toi. A personne.

Olga se détend un peu et le regarde.

Olga. — Ils ne t'ont pas rasé la tête.

Hugo. — Non.

Olga. — Mais ils ont coupé ta mèche.

Un temps.

Hugo. — Ça te fait plaisir de me revoir?

Olga. — Je ne sais pas.

Une auto sur la route. Klaxon, bruit de moteur. Hugo tressaille. L'auto s'éloigne. Olga l'observe froidement.

Si c'est vrai qu'ils t'ont libéré, tu n'as pas besoin d'avoir peur.

Hugo (*ironiquement*). — Tu crois? (*Il hausse les épaules. Un temps.*) Que devient Louis?

Olga. — Ça va.

Hugo. — Et Laurent?

Olga. — Il... n'a pas eu de chance.

Hugo. — Je m'en doutais. Je ne sais pas pourquoi, j'avais pris l'habitude de penser à lui comme à un mort. Il doit y avoir du changement?

Olga. — C'est devenu beaucoup plus dur. Les Allemands sont ici.

Hugo (*avec indifférence*). — Ah! Depuis quand?

Olga. — Depuis trois mois. Cinq divisions. En principe, elles traversaient, pour aller en Hongrie. Et puis elles sont restées.

Hugo. — Ah! Ah! (*Avec intérêt.*) Il y a des nouveaux chez vous?

Olga. — Beaucoup.

Hugo. — Des jeunes?

Olga. — Pas mal de jeunes. On ne recrute pas tout à fait de la même façon. Il y a des vides à combler : nous sommes... moins stricts.

Hugo. — Oui, bien sûr : il faut s'adapter. (*Avec une légère inquiétude.*) Mais pour l'essentiel, c'est la même ligne?

Olga (*embarrassée*). — Eh bien!... en gros, naturellement.

Hugo. — Enfin voilà : vous avez vécu. On s'imagine mal, en prison, que les autres continuent à vivre. Il y a quelqu'un dans ta vie?

Olga. — De temps en temps. (*Sur un geste d'Hugo.*) Pas en ce moment.

Hugo. — Est-ce que... est-ce que vous parliez de moi, quelquefois?

Olga (*mentant mal*). — Quelquefois.

Hugo. — Ils arrivaient la nuit sur leurs vélos, comme de mon temps, ils s'asseyaient autour de la table; Louis bourrait sa pipe et quelqu'un disait : c'est par une nuit pareille que le petit s'est proposé pour une mission de confiance?

Olga. — Ça ou autre chose.

Hugo. — Et vous disiez : il s'en est bien tiré, le petit; il a fait sa besogne proprement et sans compromettre personne.

Olga. — Oui. Oui, oui.

Hugo. — Quelquefois, la pluie me réveillait; je me disais : ils auront de l'eau; et puis, avant de me rendormir : c'est peut-être cette nuit-ci qu'ils parleront de moi. C'était ma principale supériorité sur les morts : je pouvais encore penser que vous pensiez à moi. (*Olga lui prend le bras, d'un geste involontaire et maladroit. Ils se regardent. Olga lâche le bras de Hugo. Hugo se raidit un peu.*) Et puis, un jour, vous vous êtes dit : il en a encore pour trois ans et quand il sortira (*changeant de ton sans quitter Olga des yeux*), quand il sortira on l'abattra comme un chien pour sa récompense.

Olga (*reculant brusquement*). — Tu es fou?

HUGO. — Allons, Olga! Allons! (*Un temps.*) C'est toi qu'ils ont chargée de m'envoyer les chocolats?

OLGA. — Quels chocolats?

HUGO. — Allons! Allons!

OLGA (*impérieusement*). — Quels chocolats?

HUGO. — Des chocolats à la liqueur, dans une boîte rose. Pendant six mois un certain Reich m'a expédié régulièrement des colis. Comme je ne connaissais personne de ce nom, j'ai compris que les colis venaient de vous et ça m'a fait plaisir. Ensuite les envois ont cessé et je me suis dit : ils m'oublient. Et puis, voici trois mois un paquet est arrivé, du même expéditeur, avec des chocolats et des cigarettes. J'ai fumé les cigarettes et mon voisin de cellule a mangé les chocolats. Le pauvre type s'en est très mal trouvé. Très mal. Alors j'ai pensé : ils ne m'oublient pas.

OLGA. — Après?

HUGO. — C'est tout.

OLGA. — Hœderer avait des amis qui ne doivent pas te porter dans dans leur cœur.

HUGO. — Ils n'auraient pas attendu deux ans pour me le faire savoir. Non, Olga, j'ai eu tout le temps de réfléchir à cette histoire et je n'ai trouvé qu'une seule explication : au début le Parti pensait que j'étais encore utilisable et puis il a changé d'avis.

OLGA (*sans dureté*). — Tu parles trop, Hugo. Toujours trop. Tu as besoin de parler pour te sentir vivre.

HUGO. — Je ne te le fais pas dire : je parle trop, j'en sais trop long, et vous n'avez jamais eu confiance en moi. Il n'y a pas besoin de chercher plus loin. (*Un temps*). Je ne vous en veux pas, tu sais. Toute cette histoire était mal commencée.

OLGA. — Hugo, regarde-moi. Tu penses ce que tu dis? (*Elle le regarde.*) Oui, tu le penses. (*Violemment.*) Alors pourquoi es-tu venu chez moi? Pourquoi? Pourquoi?

HUGO. — Parce que, toi, tu ne pourras pas tirer sur moi. (*Il regarde le revolver qu'elle tient encore et sourit.*) Du moins je le suppose. (*Olga jette avec humeur le revolver entouré de son chiffon sur la table.*) Tu vois.

OLGA. — Écoute, Hugo : je ne crois pas un mot de ce que tu m'as raconté et je n'ai pas reçu d'ordre à ton sujet. Mais si jamais j'en reçois, tu dois savoir que je ferai ce qu'on me commandera. Et si quelqu'un du Parti m'interroge, je leur dirai que tu es ici, même si l'on devait te descendre sous mes yeux. As-tu de l'argent?

HUGO. — Non.

OLGA. — Je vais t'en donner et tu t'en iras.

HUGO. — Où? Traîner dans les petites rues du port ou sur les docks? L'eau est froide, Olga. Ici, quoi qu'il arrive, il y a de la lumière et il fait chaud. Ce sera une fin plus confortable.

OLGA. — Hugo, je ferai ce que le Parti me commandera. Je te jure que je ferai ce qu'il me commandera.

HUGO. — Tu vois bien que c'est vrai.

OLGA. — Va-t'en!

HUGO. — Non. (*Imitant Olga.*) « Je ferai ce que le Parti me commandera. » Tu auras des surprises. Avec la meilleure volonté du monde, ce qu'on fait, ce n'est jamais ce que le Parti vous commande. « Tu iras chez Hœderer et tu lui lâcheras trois balles dans le ventre. » Voilà un ordre simple, n'est-ce pas? J'ai été chez Hœderer. et je lui ai lâché trois balles dans le ventre. Mais c'était autre chose. L'ordre? Il n'y avait plus d'ordre. Ça vous laisse tout seul, les ordres, à partir d'un certain moment. L'ordre était resté en arrière et je m'avançais seul et j'ai tué tout seul et... et je ne sais même plus pourquoi. Je voudrais que le Parti te commande de tirer sur moi. Pour voir. Rien que pour voir.

OLGA. — Tu verrais. (*Un temps.*) Qu'est-ce que tu vas faire à présent?

HUGO. — Je ne sais pas. Je n'y ai pas pensé. Quand ils ont ouvert la porte de la prison, j'ai pensé que je viendrais ici et je suis venu.

OLGA. — Où est ta femme?

HUGO. — Jessica? Chez son père. Elle m'a écrit quelquefois, les premiers temps. Je crois qu'elle ne porte plus mon nom.

OLGA. — Où veux-tu que je te loge? Il vient tous les jours des camarades. Ils entrent comme ils veulent.

HUGO. — Dans ta chambre aussi?

OLGA. — Non.

HUGO. — Moi, j'y entrais. Il y avait une courtepointe rouge sur le divan; aux murs un papier à losanges jaunes et verts, deux photos dont une de moi.

OLGA. — C'est un inventaire?

HUGO. — Non : je me souviens. J'y pensais souvent. La seconde photo m'a donné du fil à retordre : je ne sais plus de qui elle était.

Une auto passe sur la route ; il sursaute. Ils se taisent tous les deux. L'auto s'arrête. Claquement de portière. On frappe.

OLGA. — Qui est là?

VOIX DE CHARLES. — C'est Charles.

HUGO (*à voix basse*). — Qui est Charles?

OLGA (*id.*). — Un type de chez nous.

HUGO (*la regardant*). — Alors?

Un temps très court. Charles frappe à nouveau.

OLGA. — Eh bien? Qu'est-ce que tu attends? Va dans ma chambre : tu pourras compléter tes souvenirs.

Hugo sort. Olga va ouvrir.

SCÈNE II

OLGA, CHARLES *et* FRANTZ.

CHARLES. — Où est-il?

OLGA. — Qui?

CHARLES. — Le type. On le suit depuis sa sortie de taule. (*Bref silence.*) Il n'est pas là?

OLGA. — Si. Il est là.

CHARLES. — Où?

OLGA. — Là.

Elle désigne sa chambre.

CHARLES. — Bon.

Il fait signe à Frantz de le suivre, met la main dans la poche de son veston et fait un pas en avant. Olga lui barre la route.

OLGA. — Non.

CHARLES. — Ça ne sera pas long, Olga. Si tu veux, va faire un tour sur la route. Quand tu reviendras, tu ne trouveras plus personne et pas de traces (*désignant Frantz*) : le petit est là pour nettoyer.

OLGA. — Non.

CHARLES. — Laisse-moi faire mon boulot, Olga.

OLGA. — C'est Louis qui t'envoie?

CHARLES. — Oui.

OLGA. — Où est-il?

CHARLES. — Dans la voiture.

OLGA. — Va le chercher. (*Charles hésite.*) Allons! Je te dis d'aller le chercher.

Charles fait un signe et Frantz disparaît. Olga et Charles restent face à face, en silence. Olga, sans quitter Frantz des yeux, ramasse sur la table la serviette enveloppant le revolver.

SCÈNE III

OLGA, CHARLES, FRANTZ *et* LOUIS

LOUIS. — Qu'est-ce qui te prend? Pourquoi les empêches-tu de faire leur travail?

OLGA. — Vous êtes trop pressés.

LOUIS. — Trop pressés?

OLGA. — Renvoie-les.

LOUIS. — Attendez-moi dehors. Si j'appelle, vous viendrez. (*Ils sortent.*) Alors? Qu'est-ce que tu as à me dire? (*Un temps.*)

OLGA, *doucement.* — Louis, il a travaillé pour nous.

LOUIS. — Ne fais pas l'enfant, Olga. Ce type est dangereux. Il ne faut pas qu'il parle.

OLGA. — Il ne parlera pas.

LOUIS. — Lui? C'est le plus sacré bavard...

OLGA. — Il ne parlera pas.

LOUIS. — Je me demande si tu le vois comme il est. Tu as toujours eu un faible pour lui.

OLGA. — Et toi un faible contre lui. (*Un temps.*) Louis, je ne t'ai pas fait venir pour que nous parlions de mes faiblesses. Je te parle dans l'intérêt du Parti. Nous avons perdu beaucoup de monde depuis que les Allemands sont ici. Nous ne pouvons pas nous permettre de liquider ce garçon sans même examiner s'il est récupérable.

LOUIS. — Récupérable? C'était un petit anarchiste indiscipliné, un intellectuel qui ne pensait qu'à prendre des attitudes, un bourgeois qui travaillait quand ça lui chantait et qui laissait tomber le travail pour un oui, pour un non.

OLGA. — C'est aussi le type qui, à vingt ans, a descendu Hœderer au milieu de ses gardes du corps et s'est arrangé pour camoufler un assassinat politique en crime passionnel.

LOUIS. — Était-ce un assassinat politique? C'est une histoire qui n'a jamais été éclaircie.

OLGA. — Eh bien, justement : c'est une histoire qu'il faut éclaircir à présent.

LOUIS. — C'est une histoire qui pue; je ne voudrais pas y toucher. Et puis, de toute façon je n'ai pas le temps de lui faire passer un examen.

OLGA. — Moi, j'ai le temps. (*Geste de Louis.*) Louis, j'ai peur que tu ne mettes trop de sentiment dans cette affaire.

LOUIS. — Olga, j'ai peur que tu n'en mettes beaucoup trop, toi aussi.

OLGA. — M'as-tu jamais vu céder aux sentiments? Je ne te demande pas de lui laisser la vie sans conditions. Je me moque de sa vie. Je dis seulement qu'avant de le supprimer, on doit examiner si le Parti peut le reprendre.

LOUIS. — Le Parti ne *peut plus* le reprendre. Plus maintenant. Tu le sais bien.

OLGA. — Il travaillait sous un faux nom et personne ne le connaissait, sauf Laurent, qui est mort et Dresde qui est au front. Tu as peur qu'il ne parle? Bien encadré, il ne parlera pas. C'est un intellectuel et un anarchiste? Oui, mais c'est aussi un désespéré. Bien dirigé, il peut servir d'homme de main pour toutes les besognes. Il l'a prouvé.

LOUIS. — Alors? Qu'est-ce que tu proposes?

OLGA. — Quelle heure est-il?

LOUIS. — Neuf heures.

OLGA. — Revenez à minuit. Je saurai pourquoi il a tiré sur Hœderer, et ce qu'il est devenu aujourd'hui. Si je juge en conscience qu'il peut travailler avec nous, je vous le dirai à travers la porte, vous le laisserez dormir tranquille et vous lui donnerez vos instructions demain matin.

LOUIS. — Et s'il n'est pas récupérable...

OLGA. — Je vous ouvrirai la porte.

LOUIS. — Gros risque pour peu de chose.

OLGA. — Quel risque? Il y a des hommes autour de la maison?

LOUIS. — Quatre.

OLGA. — Qu'ils restent en faction jusqu'à minuit. (*Louis ne bouge pas.*) Louis, il a travaillé pour nous. Il faut lui laisser sa chance.

LOUIS. — Bon. Rendez-vous à minuit.

Il sort.

SCÈNE IV

OLGA, *puis* HUGO.

Olga va à la porte et l'ouvre. Hugo sort.

HUGO. — C'était ta sœur.

OLGA. — Quoi?

HUGO. — La photo sur le mur. C'était celle de ta sœur. (*Un temps.*) Ma photo à moi, tu l'as ôtée. (*Olga ne répond pas. Il la regarde.*) Tu fais une drôle de tête. Qu'est-ce qu'ils voulaient?

OLGA. — Ils te cherchent.

HUGO. — Ah! Tu leur as dit que j'étais ici?

OLGA. — Oui.

HUGO. — Bon. (*Il va pour sortir.*)

OLGA. — La nuit est claire et il y a des camarades autour de la maison.

HUGO. — Ah! (*Il s'assied à la table.*) Donne-moi à manger.

Olga va chercher une assiette, du pain et du jambon. Pendant qu'elle dispose l'assiette et les aliments sur la table, devant lui, il parle.

Je ne me suis pas trompé, pour ta chambre. Pas une fois. Tout est comme dans mon souvenir. (*Un temps.*) Seulement, quand j'étais en taule, je me disais : c'est un souvenir. La *vraie* chambre est là-bas de l'autre côté du mur. Je suis entré, j'ai regardé ta chambre et elle n'avait pas l'air plus vraie que mon souvenir. La cellule aussi, c'était un rêve. Et les yeux d'Hœderer, le jour où j'ai tiré sur lui. Tu crois que j'ai une chance de me réveiller? Peut-être quand tes copains viendront sur moi avec leurs joujoux...

OLGA. — Ils ne te toucheront pas tant que tu seras ici.

HUGO. — Tu as obtenu ça? (*Il se verse un verre de vin.*) Il faudra bien que je finisse par sortir.

OLGA. — Attends. Tu as une nuit. Beaucoup de choses peuvent arriver en une nuit.

HUGO. — Que veux-tu qu'il arrive?

OLGA. — Des choses peuvent changer.

HUGO. — Quoi?

OLGA. — Toi. Moi.

HUGO. — Toi.

OLGA. — Ça dépend de toi.

HUGO. — Il s'agit que je te change? (*Il rit, la regarde, se lève et vient vers elle. Elle s'écarte vivement.*)

OLGA. — Pas comme ça. Comme ça, on ne me change que quand je veux bien.

Un temps. Hugo hausse les épaules et se rassied. Il commence à manger.

HUGO — Alors?

OLGA. — Pourquoi ne-reviens-tu pas avec nous?

HUGO (*se mettant à rire.*) — Tu choisis bien ton moment pour me demander ça.

OLGA. — Mais si c'était possible? Si toute cette histoire reposait sur un malentendu? Tu ne t'es jamais demandé ce que tu ferais, à ta sortie de prison?

HUGO. — Je n'y pensais pas.

OLGA. — A quoi pensais-tu?

HUGO. — A ce que j'avais fait. J'essayais de comprendre pourquoi je l'avais fait.

OLGA. — As-tu fini par comprendre? (*Hugo hausse les épaules.*) Comment est-ce arrivé, avec Hœderer? C'est vrai qu'il tournait autour de Jessica?

HUGO. — Oui.

OLGA. — C'est par jalousie que...

HUGO. — Je ne sais pas. Je... je ne crois pas.

OLGA. — Raconte.

HUGO. — Quoi?

OLGA. — Tout. Depuis le début.

HUGO. — Raconte; ça ne sera pas difficile : c'est une histoire que je connais par cœur; je me la répétais tous les jours en prison. Quant à dire ce qu'elle signifie, c'est une autre affaire. C'est une histoire idiote, comme toutes les histoires. Si tu la regardes de loin, elle se tient à peu près; mais si tu te rapproches, tout fout le camp. Un acte ça va trop vite. Il sort de toi, brusquement, et tu ne sais pas si c'est parce que tu l'as voulu ou parce que tu n'as pas pu le retenir. Le fait est que j'ai tiré...

OLGA. — Commence par le commencement.

HUGO. — Le commencement, tu le connais aussi bien que moi. D'ailleurs est-ce qu'il y en a un? On peut commencer l'histoire en mars 43, quand Louis m'a convoqué. Ou bien un an plus tôt, quand je suis entré au Parti. Ou peut-être plus tôt encore, à ma naissance. Enfin, bon. Supposons que tout a commencé en mars 1943.

Pendant qu'il parle, l'obscurité se fait peu à peu sur la scène.

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor, deux ans plus tôt, chez Olga. C'est la nuit. Par la porte du fond, côté cour, on entend un bruit de voix, une rumeur qui tantôt monte et ant ôt s'évanouit, comme si plusieurs personnes parlaient avec animation.

SCÈNE PREMIÈRE

HUGO, IVAN, *puis* LOUIS.

Hugo tape à la machine. Il paraît beaucoup plus jeune que dans la scène précédente. Ivan se promène de long en large.

IVAN. — Dis!

HUGO. — Eh?

IVAN. — Tu ne pourrais pas t'arrêter de taper.

HUGO. — Pourquoi?

IVAN. — Ça m'énerve.

HUGO. — Tu n'as pourtant pas l'air d'un petit nerveux.

IVAN. — Ben non. Mais en ce moment ça m'énerve. Tu peux pas me causer?

HUGO (*avec empressement*). — Moi, je ne demande pas mieux Comment t'appelles-tu?

IVAN. — Dans la clandestinité, je suis Ivan. Et toi?

HUGO. — Raskolnikoff.

IVAN (*riant*). — Tu parles d'un nom.

HUGO. — C'est mon nom dans le Parti.

IVAN. — Où c'est que tu l'as pêché?

HUGO. — C'est un type dans un roman qui s'appelle comme ça.

IVAN. — Qu'est-ce qu'il fait?

HUGO. — Il tue.

IVAN. — Ah! Et tu as tué, toi?

HUGO. — Non. (*Un temps*). Qui est-ce qui t'a envoyé ici?

IVAN. — C'est Louis.

HUGO. — Et qu'est-ce que tu dois faire?

IVAN. — Attendre qu'il soit dix heures.

HUGO. — Et après?

(*Geste d'Ivan pour indiquer que Hugo ne doit pas l'interroger.*)

Rumeur qui vient de la pièce voisine. On dirait une dispute.

IVAN. — Qu'est-ce qu'ils fabriquent les gars, là dedans?

Geste de Hugo qui imite celui d'Ivan, plus haut, pour indiquer qu'on ne doit pas l'interroger.

HUGO. — Tu vois : ce qu'il y a d'embêtant, c'est que la conversation ne peut pas aller bien loin. (*Un temps.*)

IVAN. — Il y a longtemps que tu es au Parti?

HUGO. — Depuis 42; ça fait un an. J'y suis entré quand le Régent a déclaré la guerre à l'U. R. S. S... Et toi?

IVAN. — Je ne me rappelle même plus. Je crois bien que j'y ai toujours été. (*Un temps.*) C'est toi qui fais le journal?

HUGO. — Moi et d'autres.

IVAN. — Il me passe souvent par les pattes, mais je ne le lis pas. C'est pas votre faute, mais vos nouvelles sont en retard de huit jours sur la B. B. C. ou la Radio Soviétique.

HUGO. — Où veux-tu qu'on les prenne, les nouvelles? On est comme vous, on les écoute à la Radio.

IVAN. — Je ne dis pas. Tu fais ton boulot, il n'y a rien à te reprocher. (*Un temps.*) Quelle heure est-il?

HUGO. — Dix heures moins cinq.

IVAN. — Ouf. (*Il bâille.*)

HUGO. — Qu'est-ce que tu as?

IVAN. — Rien.

HUGO. — Tu ne te sens pas bien.

IVAN. — Si. Ça va.

HUGO. — Tu n'as pas l'air à ton aise.

IVAN. — Ça va, je te dis. Je suis toujours comme ça avant.

HUGO. — Avant quoi?

IVAN. — Avant rien. (*Un temps.*) Quand je serai sur mon vélo, ça ira mieux. (*Un temps.*) Je me sens trop doux. Je ne ferais pas de mal à une mouche. (*Il bâille. Entre Olga, par la porte d'entrée.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, OLGA. (*Elle pose une valise près de la porte.*)

OLGA (*à Ivan*). — Voilà. Tu pourras la fixer sur ton porte-bagage?

IVAN. — Montre. Oui. Très bien.

Olga. — Il est dix heures. Tu peux filer. On t'a dit pour le barrage et la maison.

Ivan. — Oui.

Olga. — Alors, bonne chance.

Ivan. — Parle pas de malheur. (*Un temps.*) Tu m'embrasses?

Olga. — Bien sûr. (*Elle l'embrasse sur les deux joues.*)

Ivan (*il va prendre la valise et se retourne au moment de sortir. Avec une emphase comique :*)

Au revoir, Raskolnikoff.

Hugo (*en souriant*). — Va au diable.

Ivan sort.

SCÈNE III

HUGO, OLGA.

Olga. — Tu n'aurais pas dû lui dire d'aller au diable.

Hugo. — Pourquoi?

Olga. — Ce ne sont pas des choses qu'on dit.

Hugo (*étonné*). — Toi, Olga, tu es superstitieuse?

Olga, (*agacée*). — Mais non.

Hugo la regarde attentivement.

Hugo. — Qu'est-ce qu'il va faire?

Olga. — Tu n'as pas besoin de le savoir.

Hugo. — Il va faire sauter le pont de Korsk.

Olga. — Pourquoi veux-tu que je te le dise? En cas de coup dur, moins tu en sauras, mieux ça vaudra.

Hugo. — Mais tu le sais, toi, ce qu'il va faire?

Olga (*haussant les épaules*). — Oh! moi...

Hugo. — Bien sûr : toi, tu tiendras ta langue. Tu es comme Louis : ils te tueraient sans que tu parles. (*Un bref silence*). Qui vous prouve que je parlerais? Comment pourrez-vous me faire confiance si vous ne me mettez pas à l'épreuve?

Olga. — Le Parti n'est pas une école du soir. Nous ne cherchons pas à t'éprouver mais à t'employer selon ta compétence.

Hugo (*désignant la machine à écrire*). — Et ma compétence, c'est ça?

Olga. — Saurais-tu déboulonner des rails?

Hugo. — Non.

Olga. — Alors? (*Un silence. Hugo se regarde dans la glace.*) Tu te trouves beau?

HUGO. — Je regarde si je ressemble à mon père. (*Un temps.*) Avec des moustaches, ce serait frappant.

OLGA (*haussant les épaules*). — Après?

HUGO. — Je n'aime pas mon père.

OLGA. — On le sait.

HUGO. — Il m'a dit : « Moi aussi, dans mon temps, j'ai fait partie d'un groupe révolutionnaire; j'écrivais dans leur journal. Ça te passera comme ça m'a passé... »

OLGA. — Pourquoi me racontes-tu ça?

HUGO. — Pour rien. J'y pense chaque fois que je me regarde dans une glace. C'est tout.

OLGA (*désignant la porte de la salle de réunion*). — Louis est là dedans?

HUGO. — Oui.

OLGA. — Et Hœderer?

HUGO. — Je ne le connais pas, mais je suppose. Qui est-ce au juste?

OLGA. — C'était un député du Landstag avant la dissolution. A présent il est secrétaire du Parti. Hœderer, ça n'est pas son vrai nom?

HUGO. — Quel est son vrai nom?

OLGA. — Je t'ai déjà dit que tu étais trop curieux.

HUGO. — Ça crie fort. Ils ont l'air de se bagarrer.

OLGA. — Hœderer a réuni le comité pour le faire voter sur une proposition.

HUGO. — Quelle proposition?

OLGA. — Je ne sais pas. Je sais seulement que Louis est contre.

HUGO (*souriant*). — Alors, s'il est contre, je suis contre aussi. Pas besoin de savoir de quoi il s'agit. (*Un temps.*) Olga, il faut que tu m'aides.

OLGA. — A quoi?

HUGO. — A convaincre Louis qu'il me fasse faire de l'action directe. J'en ai assez d'écrire pendant que les copains se font tuer.

OLGA. — Tu cours des risques, toi aussi.

HUGO. — Pas les mêmes. (*Un temps.*) Olga, je n'ai pas envie de vivre.

OLGA. — Vraiment? Pourquoi?

HUGO (*geste*). — Trop difficile.

OLGA. — Tu es marié, pourtant.

HUGO. — Bah!

OLGA. — Tu aimes ta femme.

HUGO. — Oui. Bien sûr. (*Un temps.*) Un type qui n'a pas envie de vivre, ça devrait pouvoir servir, si on sait l'utiliser. (*Un temps. Cris et rumeurs qui viennent de la salle de réunion.*) Ça va mal, là dedans.

OLGA (*inquiète*). — Très mal.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LOUIS

La porte s'ouvre. Louis sort avec deux autres hommes qui passent rapidement, ouvrent la porte d'entrée et sortent.

LOUIS. — C'est fini.

OLGA. — Hœderer?

LOUIS. — Il est parti par derrière avec Boris et Lucas.

OLGA. — Alors?

LOUIS (*hausse les épaules sans répondre. Un temps. Puis*) : Les salauds !

OLGA. — Vous avez voté?

LOUIS. — Oui. (*Un temps.*) Il est autorisé à engager les pourparlers. Quand il reviendra avec des offres précises, il emportera le morceau.

OLGA. — A quand la prochaine réunion?

LOUIS. — Dans dix jours. Ça nous donne toujours une semaine. (*Olga lui désigne Hugo.*) Quoi? Ah! oui... Tu es encore là, toi? (*Il le regarde et reprend distraitement*) : Tu es encore là... (*Hugo fait un geste pour s'en aller.*) Reste. J'ai peut-être du travail pour toi. (*A Olga.*) Tu le connais mieux que moi. Qu'est-ce qu'il vaut?

OLGA. — Ça peut aller.

LOUIS. — Il ne risque pas de se dégonfler?

OLGA. — Sûrement pas. Ce serait plutôt...

LOUIS. — Quoi?

OLGA. — Rien. Ça peut aller.

LOUIS. — Bon. (*Un temps.*) Ivan est parti?

OLGA. — Il y a un quart d'heure.

LOUIS. — Nous sommes aux premières loges : on entendra l'explosion d'ici. (*Un temps. Il revient vers Hugo.*) Il paraît que tu veux *agir?*

HUGO. — Oui.

LOUIS. — Pourquoi?

HUGO. — Comme ça.

LOUIS. — Parfait. Seulement tu ne sais rien faire de tes dix doigts.

HUGO. — En effet. Je ne sais rien faire.

LOUIS. — Alors?

HUGO. — En Russie, à la fin de l'autre siècle, il y avait des types qui se plaçaient sur le passage d'un grand-duc avec une bombe dans leur poche. La bombe éclatait, le grand-duc sautait et le type aussi. Je peux faire ça.

LOUIS. — C'étaient des anars. Tu en rêves parce que tu es comme eux : un intellectuel anarchiste. Tu as cinquante ans de retard.

HUGO. — Alors je suis un incapable.

LOUIS. — Dans ce domaine-là, oui.

HUGO. — N'en parlons plus.

LOUIS. — Attends. (*Un temps.*) Je vais peut-être te trouver quelque chose à faire.

HUGO. — Du *vrai* travail?

LOUIS. — Pourquoi pas?

HUGO. — Et tu me ferais *vraiment* confiance?

LOUIS. — Ça dépend de toi.

HUGO. — Louis, je ferai n'importe quoi.

LOUIS. — Nous allons voir. Assieds-toi. (*Un temps.*) Voilà la situation : d'un côté le gouvernement fasciste du Régent, qui a aligné sa politique sur celle de l'Axe; de l'autre notre Parti, qui se bat pour la démocratie, pour la liberté, pour une Société sans classes. Entre les deux, le Pentagone qui groupe clandestinement les bourgeois libéraux et nationalistes. Trois groupes d'intérêts inconciliables, trois groupes d'hommes qui se haïssent. (*Un temps.*) Hœderer nous a réunis ce soir parce qu'il veut que le Parti prolétarien s'associe aux fascistes et au Pentagone pour partager le pouvoir avec eux, après la guerre. Qu'en penses-tu?

HUGO (*souriant*). — Tu te moques de moi.

LOUIS. — Pourquoi?

HUGO. — Parce que c'est idiot.

LOUIS. — C'est pourtant ça qu'on vient de discuter ici pendant trois heures.

HUGO (*ahuri*). — Enfin... C'est comme si tu me disais qu'Olga nous a tous dénoncés à la police et que le Parti lui a voté des félicitations.

Louis. — Que ferais-tu si la majorité s'était déclarée en faveur de ce rapprochement?

Hugo. — Tu me le demandes sérieusement?

Louis. — Oui.

Hugo. — J'ai quitté ma famille et ma classe, le jour où j'ai compris ce que c'était que l'oppression. En aucun cas, je n'accepterais de compromis avec elles.

Louis. — Mais si les choses en étaient venues là?

Hugo. — Alors, je prendrais un pétard et j'irais descendre un flic sur la Place Royale, ou, avec un peu de chance, un milicien. Et puis j'attendrais à côté du cadavre pour voir ce qui m'arriverait (*Un temps.*) Mais c'est une blague.

Louis. — Le comité a accepté la proposition de Hœderer par quatre voix contre trois. Dans la semaine qui vient, Hœderer rencontrera les émissaires du Régent.

Hugo. — Est-ce qu'il est vendu?

Louis. — Je ne sais pas et je m'en fous. Objectivement, c'est un traître; ça me suffit.

Hugo. — Mais Louis... enfin, je ne sais pas, moi, c'est... c'est absurde : le Régent nous hait, il nous traque, il combat contre l'U. R. S. S. aux côtés de l'Allemagne, il a fait fusiller des gens de chez nous : comment peut-il...?

Louis. — Le Régent ne croit plus à la victoire de l'Axe : il veut sauver sa peau. Si les Alliés gagnent, il veut pouvoir dire qu'il jouait double jeu.

Hugo. — Mais les copains...

Louis. — Tout le P. A. C. que je représente est contre Hœderer. Seulement, tu sais ce que c'est : le Parti prolétarien est né de la fusion du P. A. C. et des sociaux-démocrates. Les sociaux-démocrates ont voté pour Hœderer et ils sont la majorité.

Hugo. — Pourquoi ont-ils...?

Louis. — Parce que Hœderer leur fait peur...

Hugo. — Est-ce que nous ne pouvons pas les lâcher?

Louis. — Une scission? Impossible. (*Un temps.*) Tu es avec nous, petit?

Hugo. — Olga et toi vous m'avez tout appris et je vous dois tout. Pour moi, le Parti, c'est vous.

Louis (*à Olga*). — Il pense ce qu'il dit?

Olga. — Oui.

Louis. — Bon. (*A Hugo.*) Tu comprends bien la situation : nous

ne pouvons ni nous en aller, ni l'emporter au comité. Mais il s'agit uniquement d'une manœuvre de Hœderer. Sans Hœderer, nous mettons les autres dans notre poche. (*Un temps.*) Hœderer a demandé mardi dernier au Parti de lui fournir un secrétaire. Un étudiant. Marié.

HUGO. — Pourquoi, marié?

LOUIS. — Je ne sais pas. Tu es marié?

HUGO. — Oui.

LOUIS. — Alors? Tu es d'accord? (*Ils se regardent un moment.*)

HUGO (*avec force*). — Oui.

LOUIS. — Très bien. Tu partiras demain avec ta femme. Il habite à vingt kilomètres d'ici, dans une maison de campagne qu'un ami lui a prêtée. Il vit avec trois costauds qui sont là en cas de coup dur. Tu n'auras qu'à le surveiller; nous établirons une liaison dès ton arrivée. Il ne faut pas qu'il rencontre les envoyés du Régent. Ou, en tout cas, il ne faut pas qu'il les rencontre deux fois, tu m'as compris?

HUGO. — Oui.

LOUIS. — Le soir que nous te dirons, tu ouvriras la porte à trois camarades qui achèveront la besogne; il y aura une auto sur la route et tu fileras avec ta femme pendant ce temps-là.

HUGO. — Oh! Louis.

LOUIS. — Quoi?

HUGO. — C'est donc ça. Ce n'est que ça. Voilà ce dont tu me juges capable?

LOUIS. — Tu n'es pas d'accord?

HUGO. — Non. Pas du tout : je ne veux pas faire le mouton. On a des manières, nous autres. Un intellectuel anarchiste n'accepte pas n'importe quelle besogne.

OLGA. — Hugo!

HUGO. — Mais voici ce que je vous propose : pas besoin de liaison, ni d'espionnage. Je ferai l'affaire moi-même.

LOUIS. — Toi?

HUGO. — Moi.

LOUIS. — C'est du travail trop dur pour un amateur.

HUGO. — Vos trois tueurs, ils rencontreront peut-être les gardes du corps de Hœderer; ils risquent de se faire descendre. Moi, si je suis son secrétaire et si je gagne sa confiance, je serai seul avec lui plusieurs heures par jour.

LOUIS (*hésitant*). — Je ne...

OLGA. — Louis!

LOUIS. — Eh?

OLGA (*doucement*). — Fais-lui confiance. C'est un petit gars qui cherche sa chance. Il ira jusqu'au bout.

LOUIS. — Tu réponds de lui?

OLGA. — Entièrement.

LOUIS. — Bon. Alors écoute...

Explosion sourde dans le lointain.

OLGA. — Il a réussi.

LOUIS. — Éteins! Hugo, ouvre la fenêtre!

Ils éteignent et ouvrent la fenêtre. Au fond la lueur rouge d'un incendie.

OLGA. — Ça brûle, là-bas. Ça brûle. Tout un incendie. Il a réussi.

Ils sont tous à la fenêtre.

HUGO. — Il a réussi. Avant la fin de la semaine, vous serez ici, tous les deux, par une nuit pareille, et vous attendrez les nouvelles; et vous serez inquiets et vous parlerez de moi et je *compterai* pour vous. Et vous vous demanderez : qu'est-ce qu'il fait? Et puis il y aura un coup de téléphone, ou bien quelqu'un frappera à la porte, et vous vous sourirez comme vous faites à présent et vous vous direz : « Il a réussi. »

TROISIÈME TABLEAU

Un pavillon. Un lit, armoires, fauteuils, chaises. Des vêtements de femme sur toutes les chaises, des valises ouvertes sur le lit. Jessica emménage. Elle va regarder à la fenêtre. Revient. Va à une valise fermée qui est dans un coin (Initiales H. S.), la tire sur le devant de la scène, va jeter un coup d'œil à la fenêtre, va chercher un complet d'homme pendu dans un placard, fouille dans les poches, sort une clé, ouvre la valise, fouille hâtivement, va regarder à la fenêtre, revient fouiller, trouve quelque chose qu'elle regarde, dos tourné au public, nouveau coup d'œil à la fenêtre. Elle vient, ferme rapidement la valise, remet la clé dans le veston et cache sous le matelas les objets qu'elle tient à la main. Hugo entre.

SCÈNE PREMIÈRE

HUGO, JESSICA.

HUGO. — Il n'en finissait pas. Tu as trouvé le temps long?

JESSICA. — Horriblement.

HUGO. — Qu'as-tu fait?

JESSICA. — J'ai dormi.

HUGO. — On ne trouve pas le temps long quand on dort.

JESSICA. — J'ai rêvé que je trouvais le temps long, ça m'a réveillée et j'ai défait les valises. Qu'est-ce que tu penses de l'installation? (*Elle désigne le pêle-mêle des vêtements sur le lit et les chaises.*)

HUGO. — Je ne sais pas. Elle est provisoire?

JESSICA (*fermement*). — Définitive.

HUGO. — Très bien.

JESSICA. — Comment est-il?

HUGO. — Qui?

JESSICA. — Hœderer?

HUGO. — Hœderer? Comme tout le monde.

JESSICA. — Quel âge a-t-il?

HUGO. — Entre deux âges.

JESSICA. — Entre lesquels?

HUGO. — Vingt et soixante.

JESSICA. — Grand ou petit?

HUGO. — Moyen.

JESSICA. — Signe distinctif?

HUGO. — Une grande balafre, une perruque et un œil de verre.

JESSICA. — Quelle horreur!

HUGO. — C'est pas vrai. Il n'a pas de signes distinctifs.

JESSICA. — Tu fais le malin, tu serais bien incapable de me le décrire.

HUGO. — Bien sûr que si, j'en serais capable.

JESSICA. — Non, tu n'en serais pas capable.

HUGO. — Si.

JESSICA. — Non. Quelle est la couleur de ses yeux?

HUGO. — Gris.

JESSICA. — Ma pauvre abeille, tu crois que tous les yeux sont gris. Il y en a des bleus, des marrons, des verts et des noirs. Il y en a même de mauves. Quelle est la couleur des miens? (*Elle se cache les yeux avec sa main.*) Ne regarde pas.

HUGO. — Ce sont deux pavillons de soie, deux jardins andalous, deux poissons-lune.

JESSICA. — Je te demande leur couleur.

HUGO. — Bleu.

JESSICA. — Tu as regardé.

HUGO. — Non, mais tu me l'as dit ce matin.

JESSICA. — Idiot. (*Elle vient sur lui.*) Hugo, réfléchis bien : est-ce qu'il a une moustache?

HUGO. — Non. (*Un temps. Fermement.*) Je suis sûr que non.

JESSICA (*tristement*). — Je voudrais pouvoir te croire.

HUGO (*il réfléchit, puis se lance*). — Il avait une cravate à pois.

JESSICA. — A pois?

HUGO. — A pois.

JESSICA. — Bah?

HUGO. — Le genre... (*Il fait le geste de nouer une lavallière.*) Tu sais.

JESSICA. — Tu t'es trahi, tu t'es livré! Tout le temps qu'il te parlait, tu as regardé sa cravate. Hugo, il t'a intimidé!

HUGO. — Mais non!

JESSICA. — Il t'a intimidé!

HUGO. — Il n'est pas intimidant.

JESSICA. — Alors pourquoi regardais-tu sa cravate?

HUGO. — Pour ne pas l'intimider.

JESSICA. — C'est bon. Moi, je le regarderai, ma petite abeille, et quand tu voudras savoir comment il est fait, tu n'auras qu'à me le demander. Qu'est-ce qu'il t'a dit?

HUGO. — Je lui ai dit que mon père était vice-président des Charbonnières de Tosk et que je l'avais quitté pour entrer au Parti.

JESSICA. — Et qu'est-ce qu'il a répondu?

HUGO. — Que c'était bien.

JESSICA. — Et après?

HUGO. — Je ne lui ai pas caché que j'avais mon doctorat, mais je lui ai bien fait comprendre que je n'étais pas un intellectuel, que je ne rougissais pas de faire un travail de copiste et que je mettais mon point d'honneur dans l'obéissance et la discipline la plus stricte.

JESSICA. — Et qu'est-ce qu'il a répondu?

Hugo. — Que c'était bien.

JESSICA. — Et ça vous a pris deux heures?

HUGO. — Il y a eu les silences.

JESSICA. — Tu es de ces gens qui vous racontent toujours ce qu'ils disent aux autres et jamais ce que les autres leur ont répondu.

HUGO. — C'est parce que je pense que tu t'intéresses plus à moi qu'aux autres.

JESSICA. — Bien sûr, mon abeille. Mais toi, je t'ai. Les autres, je ne les ai pas.

HUGO. — Tu veux avoir Hœderer?

JESSICA. — Je veux avoir tout le monde.

HUGO. — Hum! Il est vulgaire.

JESSICA. — Comment le sais-tu puisque tu ne l'as pas regardé?

HUGO. — Il faut être vulgaire pour porter une cravate à pois.

JESSICA. — Les impératrices grecques couchaient avec des généraux barbares.

HUGO. — Il n'y avait pas d'impératrices en Grèce.

JESSICA. — A Byzance, il y en avait.

HUGO. — A Byzance, il y avait des généraux barbares et des impératrices grecques, mais on ne dit pas ce qu'ils faisaient ensemble.

JESSICA. — Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire d'autre? (*Un léger silence.*) Il t'a demandé comment j'étais?

HUGO. — Non.

JESSICA. — D'ailleurs, tu n'aurais pas pu lui répondre : tu n'en sais rien. Il n'a rien dit d'autre sur moi?

HUGO. — Rien.

JESSICA. — Il manque de manières.

HUGO. — Tu vois. D'ailleurs, il est trop tard pour t'intéresser à lui.

JESSICA. — Pourquoi?

HUGO. — Tu tiendras ta langue?

JESSICA. — A deux mains.

HUGO. — Il va mourir.

JESSICA. — Il est malade?

HUGO. — Non, mais il va être assassiné. Comme tous les hommes politiques.

JESSICA. — Ah! (*Un temps.*) Et toi, petite abeille, es-tu un homme politique?

HUGO. — Certainement.

JESSICA. — Et qu'est-ce que doit faire la veuve d'un homme politique?

HUGO. — Elle entre dans le Parti de son mari et elle achève son œuvre.

JESSICA. — Seigneur! J'aimerais beaucoup mieux me tuer sur ta tombe.

HUGO. — Ça ne se fait plus qu'à Malabar.

JESSICA. — Alors, écoute ce que je ferai. J'irai trouver tes assassins un à un, je les ferai brûler d'amour, et quand ils croiront enfin

pouvoir consoler ma langueur hautaine et désolée, je leur plongerai un couteau dans le cœur.

HUGO. — Qu'est-ce qui t'amuserait le plus? Les tuer ou les séduire?

JESSICA. — Tu es bête et vulgaire.

HUGO. — Je croyais que tu aimais les hommes vulgaires. (*Jessica ne répond pas.*) On joue ou on ne joue pas?

JESSICA. — On ne joue plus. Laisse-moi défaire les valises.

HUGO. — Va! Va!

JESSICA. — Il ne reste plus que la tienne. Donne-moi la clé.

HUGO. — Je te l'ai donnée.

JESSICA (*désignant la valise qu'elle a ouverte au début du tableau*). — Pas de celle-là.

HUGO. — Celle-là, je la déferai moi-même.

JESSICA. — Ce n'est pas ton affaire, ma petite âme.

HUGO. — Depuis quand est-ce la tienne? Tu veux jouer à la femme d'intérieur?

JESSICA. — Tu joues bien au révolutionnaire.

HUGO. — Les révolutionnaires n'ont pas besoin de femmes d'intérieur : ils leur coupent la tête.

JESSICA. — Ils préfèrent les louves aux cheveux noirs, comme Olga.

HUGO. — Tu es jalouse?

JESSICA. — Je voudrais bien. Je n'y ai jamais joué. On y joue?

HUGO. — Si tu veux.

JESSICA. — Bon. Alors donne-moi la clé de cette valise.

HUGO. — Jamais!

JESSICA. — Qu'est-ce qu'il y a dans cette valise?

HUGO. — Un secret honteux.

JESSICA. — Quel secret?

HUGO. — Je ne suis pas le fils de mon père.

JESSICA. — Comme ça te ferait plaisir, mon abeille. Mais, ce n'est pas possible : tu lui ressembles trop.

HUGO. — Ce n'est pas vrai! Jessica! Tu trouves que je lui ressemble?

JESSICA. — On joue ou on ne joue pas?

HUGO. — On joue.

JESSICA. — Alors, ouvre cette valise.

HUGO. — J'ai juré de ne pas l'ouvrir.

JESSICA. — Elle est bourrée des lettres de la Louve! Ou de photos, peut-être? Ouvre!

HUGO. — Non.

JESSICA. — Ouvre! Ouvre!

HUGO. — Non et non.

JESSICA. — Tu joues?

HUGO. — Oui.

JESSICA. — Alors pouce : je ne joue plus. Ouvre la valise.

HUGO. — Pouce cassé : je ne l'ouvrirai pas.

JESSICA. — Ça m'est égal, je sais ce qu'il y a dedans.

HUGO. — Qu'est-ce qu'il y a?

JESSICA. — Il y a..., il y a... (*Elle passe la main dans le matelas, puis met les deux mains derrière son dos et brandit des photos.*) Ça!

HUGO. — Jessica!

JESSICA (*triomphante*). — J'ai trouvé la clé dans ton costume brun, je sais quelle est ta maîtresse, ta princesse, ton impératrice. Ça n'est pas moi, ça n'est pas la louve. C'est toi, mon chéri, c'est toi-même. Douze photos de toi dans ta valise.

HUGO. — Rends-moi ces photos.

JESSICA. — Douze photos de ta jeunesse rêveuse. A trois ans, à six ans, à huit, à dix, à douze, à seize. Tu les a emportées, quand ton père t'a chassé, elles te suivent partout; comme il faut que tu t'aimes.

HUGO. — Jessica, je ne joue plus.

JESSICA. — A six ans, tu portais un col dur, ça devait racler ton cou de poulet, et puis tout un habit de velours avec une lavallière. Quel beau petit homme, quel enfant sage! Ce sont les enfants sages, Madame, qui font les révolutionnaires les plus terribles. Ils ne disent rien, ils ne se cachent pas sous la table, ils ne mangent qu'un bonbon à la fois. Mais, plus tard, ils le font payer cher à la Société. Méfiez-vous des enfants sages.

Hugo, qui a fait semblant de se résigner, saute brusquement sur elle.

HUGO. — Tu me les rendras, sorcière! Tu vas me les rendre.

JESSICA. — Lâche-moi! (*Il la renverse sur le lit.*) Attention, tu vas nous faire tuer.

HUGO. — Rends-les.

JESSICA. — Je te dis que le coup va partir! (*Hugo se relève, elle montre le revolver qu'elle a tenu derrière son dos.*) Il y avait aussi ça, dans la valise.

HUGO. — Donne.

Il le lui prend, va fouiller dans son costume brun, prend la clé, revient à la valise, l'ouvre, ramasse les

photos et les met avec le revolver dans la valise. Un temps.

JESSICA. — Qu'est-ce que c'est que ce revolver?

HUGO. — J'en ai toujours un avec moi.

JESSICA. — C'est pas vrai. Tu n'en avais pas avant de venir ici. Et tu n'avais pas non plus cette valise. Tu les as achetés en même temps. Pourquoi as-tu ce revolver?

HUGO. — Tu veux le savoir?

JESSICA. — Oui, mais réponds-moi sérieusement. Tu n'as pas le droit de me tenir en dehors de ta vie.

HUGO. — Tu n'en parleras à personne?

JESSICA. — A personne au monde.

HUGO. — C'est pour tuer Hœderer.

JESSICA. — Tu es assommant, Hugo. Je te dis que je ne joue plus.

HUGO. — Ha! Ha! Est-ce que je joue? Est-ce que je suis sérieux? Mystère. Jessica, tu seras la femme d'un assassin!

JESSICA. — Mais tu ne pourras jamais, ma pauvre petite abeille; veux-tu que je le tue à ta place? J'irai m'offrir à lui et je...

HUGO. — Merci, et puis tu le manqueras! J'agirai moi-même.

JESSICA. — Mais pourquoi veux-tu le tuer? Un homme que tu ne connais pas.

HUGO. — Pour que ma femme me prenne au sérieux. Est-ce que tu me prendras au sérieux?

JESSICA. — Moi? Je t'admirerai, je te cacherai, je te nourrirai, je te distrairai dans ta cachette et, quand nous aurons été dénoncés par les voisins, je me jetterai sur toi malgré les gendarmes et je te prendrai dans mes bras en te criant : je t'aime.

HUGO. — Dis-le-moi à présent.

JESSICA. — Quoi?

HUGO. — Que tu m'aimes.

JESSICA. — Je t'aime.

HUGO. — Dis-le-moi pour de vrai.

JESSICA. — Je t'aime.

HUGO. — Ça n'est pas pour de vrai.

JESSICA. — Mais qu'est-ce qui te prend? Tu joues?

HUGO. — Non. Je ne joue pas.

JESSICA. — Pourquoi me demandes-tu ça? Ce n'est pas dans tes habitudes.

HUGO. — Je ne sais pas. J'ai envie de penser que tu m'aimes. C'est bien mon droit. Allons, dis-le. Dis-le *bien.*

JESSICA. — Je t'aime. Je t'aime. Non : je t'aime. Ah! va au diable. Comment le dis-tu, toi?

HUGO. — Je t'aime.

JESSICA. — Tu vois : tu ne sais pas mieux que moi.

HUGO. — Jessica, tu ne crois pas ce que je t'ai dit.

JESSICA. — Que tu m'aimais?

HUGO. — Que j'allais tuer Hœderer.

JESSICA. — Naturellement, je le crois.

HUGO. — Fais un effort, Jessica. Sois sérieuse.

JESSICA. — Pourquoi faut-il que je sois sérieuse?

HUGO. — Parce qu'on ne peut pas jouer tout le temps.

JESSICA. — Je n'aime pas le sérieux, mais on va s'arranger : je vais jouer à être sérieuse.

HUGO. — Regarde-moi dans les yeux. Non. Sans rire. Écoute : pour Hœderer, c'est vrai. C'est le Parti qui m'envoie.

JESSICA. — Je n'en doute pas. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt?

HUGO. — Peut-être tu aurais refusé de m'accompagner.

JESSICA. — Pourquoi? Ce sont des affaires d'homme, ça ne me regarde pas.

HUGO. — C'est une drôle de besogne, tu sais. Le type a l'air coriace.

JESSICA. — Eh bien! Nous allons le chloroformer et l'attacher à la gueule d'un canon.

HUGO. — Jessica! Je suis sérieux.

JESSICA. — Moi aussi.

HUGO. — Toi, tu joues à être sérieuse. Tu me l'as dit.

JESSICA. — Non, c'est toi.

HUGO. — Il faut me croire, je t'en supplie.

JESSICA. — Je te croirai si tu crois que je suis sérieuse.

HUGO. — Bon. Eh bien, je te crois.

JESSICA. — Non. Tu joues à me croire.

HUGO. — Nous n'en sortirons pas!

On frappe à la porte.

Entrez!

Jessica se place devant la valise, dos tourné au public, pendant qu'il va ouvrir.

SCÈNE II

SLICK, GEORGES, HUGO, JESSICA.

Slick et Georges entrent, souriants. Mitraillettes et ceinturons avec revolvers. Un silence.

GEORGES. — C'est nous.

HUGO. — Oui?

GEORGES. — On venait voir si vous n'avez pas besoin d'un coup de main.

HUGO. — Un coup de main pour quoi faire?

SLICK. — Pour emménager.

JESSICA. — Vous êtes bien gentils, mais je n'ai besoin de personne.

GEORGES (*désignant les vêtements de femme épars sur les meubles*). — Tout ça, faut le plier.

SLICK. — Ça irait plus vite si on s'y mettait tous les quatre.

JESSICA. — Vous croyez?

SLICK (*il a pris une combinaison sur un dossier de chaise et la tient à bout de bras*). — Ça se plie par le milieu, non? Et puis on rabat les côtés?

JESSICA. — Oui? Eh bien! Je vous verrais plutôt vous spécialiser dans le travail de force.

GEORGES. — Touche pas, Slick. Ça va te donner des idées. Excusez-le, Madame : nous n'avons pas vu de femmes depuis six mois.

SLICK. — On ne savait même plus comment c'était bâti.

Ils la regardent.

JESSICA. — Ça vous revient?

GEORGES. — Peu à peu.

JESSICA. — Il n'y en a donc pas, au village?

SLICK. — Il y en a, mais on ne sort pas.

GEORGES. — L'ancien secrétaire sautait le mur toutes les nuits, total qu'on l'a retrouvé un matin la tête dans une mare. Alors, le vieux a décidé que le suivant serait marié pour avoir sa suffisance à domicile.

JESSICA. — C'était très délicat de sa part.

SLICK. — Seulement, nous, c'est pas dans ses idées qu'on ait notre suffisance.

JESSICA. — Tiens! Pourquoi?

GEORGES. — Il dit qu'il veut qu'on soit des bêtes sauvages.

HUGO. — Ce sont les gardes du corps de Hœderer.

JESSICA. — Figure-toi que je l'avais deviné.

SLICK (*désignant sa mitraillette*). — A cause de ça?

JESSICA. — A cause de ça aussi.

GEORGES. — Faudrait pas nous prendre pour des professionnels, hein? Moi, je suis plombier. On fait un petit extra, parce que le parti nous l'a demandé.

SLICK. — Vous n'avez pas peur de nous?

JESSICA. — Au contraire; seulement j'aimerais (*désignant mitraillettes et revolvers*) que vous vous débarrassiez de votre panoplie. Posez ça dans un coin.

GEORGES. — Impossible.

SLICK. — Défendu.

JESSICA. — Est-ce que vous vous en séparez pour dormir?

GEORGES. — Non, madame.

JESSICA. — Non?

SLICK. — Non.

HUGO. — Ils sont à cheval sur le règlement. Quand je suis entré chez Hœderer, ils me poussaient avec le canon de leurs mitraillettes.

GEORGES, *riant*. — Voilà comme nous sommes.

SLICK, *riant*. — S'il avait bronché, vous seriez veuve.

Tout le monde rit.

JESSICA. — Il a donc bien peur, votre patron.

SLICK. — Il n'a pas peur, mais il ne veut pas qu'on le tue.

JESSICA. — Pourquoi le tuerait-on?

SLICK. — Pourquoi, je ne sais pas. Mais ce qui est sûr c'est qu'on veut le tuer. Ses copains sont venus l'avertir, il y a tantôt quinze jours.

JESSICA. — Comme c'est intéressant.

SLICK. — Oh! vous en reviendrez, ce n'est même pas spectaculaire. Faut monter la garde, c'est tout.

Pendant la réplique de Slick, Georges fait un tour dans la pièce d'un air faussement négligent. Il va au placard ouvert et en sort le costume de Hugo.

GEORGES. — Hé! Slick! Vise-moi s'il est bien loqué!

SLICK. — Ça fait partie de son métier. Un secrétaire, tu le regardes pendant qu'il écrit ce que tu causes, faut qu'il te plaise, sans ça, tu perds le fil de tes idées.

Georges palpe le costume en feignant de le brosser.

GEORGES. — Méfiez-vous des placards, les murs sont cra-cra.

Il va remettre le costume dans le placard, puis revient près de Slick. Jessica et Hugo se regardent.

JESSICA, *prenant son parti.* — Eh bien... asseyez-vous.

SLICK. — Non. Non, merci.

GEORGES. — Ça va comme ça.

JESSICA. — Nous ne pouvons rien vous offrir à boire.

SLICK. — N'importe comment nous ne buvons pas dans le service.

HUGO. — Et vous êtes en service?

GEORGES. — Nous sommes *toujours* en service.

HUGO. — Ah?

SLICK. — Je vous dis, faut être des saints pour faire ce sacré métier.

HUGO. — *Moi*, je ne suis pas encore en service. Je suis *chez moi*, avec *ma* femme. Asseyons-nous, Jessica.

Ils s'asseyent tous deux.

SLICK (*allant à la fenêtre*). — Belle vue.

GEORGES. — C'est joli chez eux.

SLICK. — Et calme.

GEORGES. — T'as vu le lit s'il est grand, il y en a pour trois.

SLICK. — Pour quatre : des jeunes mariés, ça se blottit.

GEORGES. — Toute cette place perdue, quand il y en a qui couchent par terre.

SLICK. — Tais-toi, je vais en rêver cette nuit.

JESSICA. — Vous n'avez pas de lit?

SLICK (*égayé*). — Georges.

GEORGES (*riant*). — Oui.

SLICK. — Elle demande si on a un lit.

GEORGES (*désignant Slick*). — Il dort sur le tapis du bureau, moi dans le couloir, devant la chambre du Vieux.

JESSICA. — Et c'est dur?

GEORGES. — Ça serait dur pour votre mari, parce qu'il a l'air délicat. Nous autres, on s'y est fait. L'ennui, c'est qu'on n'a pas de pièce où se tenir. Le jardin n'est pas sain, alors on passe la journée dans le vestibule.

Il se baisse et regarde sous le lit.

HUGO. — Qu'est-ce que vous regardez?

GEORGES. — Des fois qu'il y aurait des rats.

Il se relève.

HUGO. — Il n'y en a pas?

GEORGES. — Non.

HUGO. — Tant mieux.

Un temps.

JESSICA. — Et vous l'avez laissé tout seul, votre patron? Vous n'avez pas peur qu'il lui arrive malheur si vous restez trop longtemps absents?

SLICK. — Il y a Léon, qui est resté là-bas. (*Désignant l'appareil téléphonique.*) Et puis, s'il y avait du pet, il peut toujours nous appeler.

Un temps. Hugo se lève, pâle d'énervement. Jessica se lève aussi.

HUGO. — Ils sont sympathiques, hein?

JESSICA. — Exquis.

HUGO. — Et tu as vu comme ils sont bâtis?

JESSICA. — Des armoires! Ah! vous allez faire un trio d'amis. Mon mari adore les tueurs. Il aurait voulu en être un.

SLICK. — Il n'est pas taillé pour. Il est fait pour être secrétaire.

HUGO. — On s'entendra bien, allez! Moi, je serai le cerveau. Jessica les yeux, vous les muscles. Tâte les muscles, Jessica! (*Elle les tâte.*) Du fer. Tâte.

JESSICA. — Mais Monsieur Georges n'en a peut-être pas envie.

GEORGES (*raide*). — Ça m'est égal.

HUGO. — Tu vois; il est enchanté. Allons, tâte, Jessica, tâte. (*Jessica tâte.*) Du fer, hein?

JESSICA. — De l'acier.

HUGO. — On se tutoie, nous trois, hein?

SLICK. — Si tu veux, mon petit gars.

JESSICA. — C'était tellement aimable à vous d'être venus nous voir.

SLICK. — Tout le plaisir est pour nous, hein, Georges?

GEORGES. — On est heureux d'avoir vu votre bonheur.

JESSICA. — Ça vous fera un sujet de conversation dans votre vestibule.

SLICK. — Bien sûr, et puis la nuit, on se dira : « Ils sont au chaud, il tient sa petite femme dans ses bras. »

GEORGES. — Ça nous rendra courage.

HUGO (*va à la porte et l'ouvre*). — Revenez quand vous voudrez, vous êtes chez vous.

Slick s'en va tranquillement à la porte et la referme.

SLICK. — On s'en va. On s'en va tout de suite. Le temps d'une petite formalité.

HUGO. — Quelle formalité?

SLICK. — Fouiller la chambre.

HUGO. — Non.

GEORGES. — Non?

HUGO. — Vous ne fouillerez rien du tout.

SLICK. — Te fatigue pas, petite tête, on a des ordres.

HUGO. — Des ordres de qui?

SLICK. — De Hœderer.

HUGO. — Hœderer vous a donné l'ordre de fouiller ma chambre?

GEORGES. — Voyons, mon petit pote, fais pas l'idiot. Je te dis qu'on nous a prévenus : il va y avoir du baroud un de ces jours. Alors, tu penses comme on va te laisser entrer ici sans regarder tes poches. Tu pourrais balader des grenades ou n'importe quelle pétoire, quoique j'aie dans l'idée que tu n'es pas doué pour le tir au pigeon.

HUGO. — Je vous demande si Hœderer vous a nommément chargés de fouiller dans *mes* affaires.

SLICK, *à Georges*. — Nommément.

GEORGES. — Nommément.

SLICK. — Personne n'entre ici sans qu'on le fouille. C'est la règle. Voilà tout.

HUGO. — Et moi, vous ne me fouillerez pas. Ce sera l'exception. Voilà tout.

GEORGES. — Tu n'es pas du parti?

HUGO. — Si.

GEORGES. — Alors qu'est-ce qu'on t'a appris, là-bas? Tu ne sais pas ce que c'est qu'une consigne?

HUGO. — Je le sais aussi bien que vous.

SLICK. — Et quand on te donne une consigne, tu ne sais pas que tu dois la respecter?

HUGO. — Je le sais.

SLICK. — Eh bien?

HUGO. — Je respecte les consignes, mais je me respecte aussi moi-même et je n'obéis pas aux ordres idiots qui sont faits exprès pour me ridiculiser.

SLICK. — Tu l'entends? Dis, Georges, est-ce que tu te respectes?

GEORGES. — Je crois pas. Ça se saurait. Et toi, Slick?

SLICK. — T'es pas fou. T'as pas le droit de te respecter si t'es pas au moins secrétaire.

HUGO. — Pauvres idiots! Si je suis entré au Parti, c'est pour .e tous les hommes, secrétaires ou non, en aient un jour le droit.

GEORGES. — Fais-le taire, Slick, ou je vais pleurer. Nous, mon tit pote, si on y est entré, c'est qu'on en avait marre de crever de im.

SLICK. — Et pour que tous les gars dans notre genre aient un ur de quoi bouffer.

GEORGES. — Allez, Slick, assez de salades. Ouvre ça pour commen-r.

HUGO. — Tu n'y toucheras pas.

SLICK. — Non, mon petit pote? Et comment que tu feras pour 'en empêcher?

HUGO. — Je n'essayerai pas de lutter contre un rouleau com-esseur, mais si seulement tu poses la patte dessus, nous quittons villa ce soir, et Hœderer pourra se chercher un autre secrétaire.

GEORGES. — Oh! dis, tu m'intimides! Un secrétaire, ça doit pas trouver sous le pas d'un cheval.

HUGO. — Eh bien! fouille, si tu n'as pas peur, fouille donc!

Georges se gratte le crâne. Jessica, qui est restée très calme pendant toute cette scène, vient vers eux.

JESSICA. — Pourquoi ne pas téléphoner à Hœderer?

SLICK. — A Hœderer?

JESSICA. — Il vous mettra d'accord.

Georges et Slick se consultent du regard.

GEORGES. — Peut se faire.

Il va à l'appareil, sonne et décroche.

Allo, Léon? Va dire au Vieux que le petit poteau ne veut pas laisser faire. Quoi? Oh! des boniments. (*Revenant vers Georges.*) est parti pour voir le Vieux.

SLICK. — D'accord, seulement je vais te dire, Georges. Moi je ime bien, Hœderer, mais si ça lui chantait de faire une exception ur ce gosse de riches, alors qu'on a foutu à poil jusqu'au facteur, bien, je lui rends mon tablier.

GEORGES. — Je suis d'accord. Il y passera ou c'est nous qu'on n va.

SLICK. — Parce que ça se peut que je me respecte pas, mais j'ai a fierté comme les autres.

HUGO. — Ça se peut bien, mon grand camarade; mais quand serait Hœderer lui-même qui donnerait l'ordre de fouiller, je uitterais cette maison cinq minutes après.

GEORGES. — Slick!

SLICK. — Oui?

GEORGES. — Tu ne trouves pas que Monsieur a une gueule d'aris tocrate?

HUGO. — Jessica!

JESSICA. — Oui?

HUGO. — Tu ne trouves pas que ces Messieurs ont des gueul de cognes?

SLICK (*marche sur lui et lui met la main sur l'épaule*). — Fa gaffe, mon petit gars; parce que si c'est qu'on est des cognes, d fois on pourrait se mettre à cogner!

Entre Hœderer.

SCÈNE III

LES MÊMES, HŒDERER.

HŒDERER. — Pourquoi me dérange-t-on?

Slick fait un pas en arrière.

SLICK. — Il ne veut pas qu'on le fouille.

HŒDERER. — Non?

HUGO. — Si vous leur permettez de me fouiller, je m'en vai C'est tout.

HŒDERER. — Bon.

GEORGES. — Et si tu nous en empêches, c'est nous qu'on s'e va.

HŒDERER. — Asseyez-vous. (*Ils s'asseyent de mauvaise grâce* A propos, Hugo, tu peux me tutoyer. Ici, tout le monde se tutoi (*Il prend un slip et une paire de bas sur le dossier du fauteuil et dispose à les porter sur le lit.*)

JESSICA. — Vous permettez.

Elle les lui prend des mains et les roule en boule, puis, sans bouger de place, elle les jette sur le lit.

HŒDERER. — Comment t'appelles-tu?

JESSICA. — Les femmes aussi, vous les tutoyez?

HŒDERER. — Oui.

JESSICA. — Je m'y ferai. Je m'appelle Jessica.

HŒDERER (*la regarde*). — Je croyais que tu serais laide.

JESSICA. — Je suis désolée.

HŒDERER (*la regardant toujours*). — Oui. C'est regrettable.

JESSICA. — Faut-il que je me rase la tête?

HŒDERER (*sans cesser de la regarder*). — Non. (*Il s'éloigne un eu d'elle.*) C'est à cause de toi qu'ils voulaient en venir aux mains?

JESSICA. — Pas encore.

HŒDERER. — Que ça n'arrive jamais. (*Il s'assied dans le fauuil.*) La fouille, c'est sans importance.

SLICK. — Nous...

HŒDERER. — Sans aucune importance. Nous en reparlerons. (*A Slick.*) Qu'est-ce qu'il y a eu? Qu'est-ce que vous lui reprochez? est trop bien habillé? Il parle comme un livre?

SLICK. — Question de peau.

HŒDERER. — Pas de ça ici. Les peaux, on les laisse au vestiaire. (*Il les regarde.*) Mes enfants, vous êtes mal partis. (*A Hugo.*) Toi, u fais l'insolent parce que tu es le plus faible. (*A Slick et à Georges.*) ous, vous avez vos gueules des mauvais jours. Vous avez commencé ar le regarder de travers. Demain vous lui ferez des farces et la maine prochaine, quand j'aurai besoin de lui dicter une lettre, ous viendrez me dire qu'on l'a repêché dans l'étang.

HUGO. — Pas si je peux l'empêcher.

HŒDERER. — Tu ne peux rien empêcher. Ne te crispe pas, mon etit. Il ne faut pas que les choses en arrivent là, voilà tout. Quatre ommes qui vivent ensemble, ça s'aime ou ça se massacre. Vous lez me faire le plaisir de vous aimer.

GEORGES (*avec dignité*). — Les sentiments ne se commandent pas.

HŒDERER (*avec force*). — Ils se commandent. Ils se commandent uand on est en service, entre types du même Parti.

GEORGES. — On n'est pas du même Parti.

HŒDERER (*à Hugo*). — Tu n'es pas de chez nous?

HUGO. — Si.

HŒDERER. — Alors?

SLICK. — On est peut-être du même parti, mais on n'y est pas ntré pour les mêmes raisons.

HŒDERER. — On y entre toujours pour la même raison.

SLICK. — Tu permets! Lui, c'était pour apprendre aux pauvres ens le respect qu'ils se doivent.

HŒDERER. — Bah?

GEORGES. — C'est ce qu'il a dit.

HUGO. — Et vous, vous n'y êtes entrés que pour bouffer à votre aim. C'est ce que vous avez dit.

HŒDERER. — Eh bien? Vous êtes d'accord.

SLICK. — Pardon?

HŒDERER. — Slick! tu ne m'as pas raconté que tu avais hont d'avoir faim? (*Il se penche vers Slick et attend une réponse qui n vient pas.*) Et que ça te faisait rager parce que tu ne pouvais pense à rien d'autre? Et qu'un garçon de vingt ans a mieux à faire qu' s'occuper tout le temps de son estomac?

SLICK. — Tu n'avais pas besoin de parler de ça devant lui.

HŒDERER. — Tu ne me l'as pas raconté?

SLICK. — Qu'est-ce que ça prouve?

HŒDERER. — Ça prouve que tu voulais ta bouffe et un peti quelque chose en plus. Lui, il appelle ça le respect de soi-même Il faut le laisser dire. Chacun peut employer les mots qu'il veut

SLICK. — Ça n'était pas du respect. Ça me ferait bien mal qu'o appelle ça du respect. Il emploie les mots qu'il trouve dans sa tête il pense tout avec sa tête.

HUGO. — Avec quoi veux-tu que je pense?

SLICK. — Quand on la saute, mon pote, c'est pas avec sa têt qu'on pense. C'est vrai que je voulais que ça cesse, bon Dieu oui Rien qu'un moment, un petit moment, pour pouvoir m'intéresse à autre chose. A n'importe quoi d'autre que moi. Mais c'était pa du respect de moi-même. Tu n'as jamais eu faim, et tu es ven chez nous pour nous faire la morale, comme les dames visiteuse qui montaient chez ma mère quand elle était saoule pour lui dir qu'elle ne se respectait pas.

HUGO. — C'est faux.

GEORGES. — Tu as eu faim, toi? Je crois que tu avais plutô besoin de prendre de l'exercice avant les repas pour te mettre e appétit.

HUGO. — Pour une fois, tu as raison, mon grand camarade l'appétit, je ne sais pas ce que c'est. Si tu avais vu les phosphatine de mon enfance, j'en laissais la moitié : quel gaspillage! Alors o m'ouvrait la bouche, on me disait : une cuillerée pour papa, un cuillerée pour maman, une cuillerée pour la tante Anna. Et o m'enfonçait la cuiller jusqu'au fond de la gorge. Et je grandissais figure-toi. Mais je ne grossissais pas. C'est le moment où on m' fait boire du sang frais aux Abattoirs, parce que j'étais pâlot : du cou je n'ai plus touché à la viande. Mon père disait chaque soir : « Ce enfant n'a pas faim. » Chaque soir, tu vois ça d'ici : « Mange, Hugo mange. Tu vas te rendre malade. » On m'a fait prendre de l'huil de foie de morue : ça, c'est le comble du luxe : une drogue pour t

donner faim pendant que les autres, dans la rue, se seraient vendus pour un bifteck; je les voyais passer de ma fenêtre avec leur pancarte : « Donnez-nous du pain. » Et j'allais m'asseoir à table. Mange, Hugo, mange. Une cuillerée pour le gardien de nuit qui est en chômage, une cuillerée pour la vieille qui ramasse les épluchures dans la poubelle, une cuillerée pour la famille du charpentier qui s'est cassé la jambe. J'ai quitté la maison, je suis entré au Parti et c'était pour entendre la même chanson : « Tu n'as jamais eu faim, Hugo, de quoi que tu te mêles? Qu'est-ce que tu peux comprendre? Tu n'as jamais eu faim. » Eh bien, non! Je n'ai jamais eu faim. Jamais! Jamais! Tu pourras peut-être me dire, toi, ce qu'il faut que je fasse pour que vous cessiez tous de me le reprocher.

Un temps.

HŒDERER. — Vous entendez? Eh bien, renseignez-le. Dites-lui donc ce qu'il faut qu'il fasse. Slick! que lui demandes-tu? Qu'il se coupe une main? Qu'il se crève un œil? Qu'il t'offre sa femme? Quel prix doit-il payer pour que vous lui pardonniez?

SLICK. — J'ai rien à lui pardonner.

HŒDERER. — Si : d'être entré au Parti sans y être poussé par la misère.

GEORGES. — On ne lui reproche pas. Seulement, il y a un monde entre nous : lui, c'est un amateur, il y est entré parce qu'il trouvait ça bien, pour faire un geste. Nous, on ne pouvait pas faire autrement.

HŒDERER. — Et lui, tu crois qu'il pouvait faire autrement? La faim des autres, ça n'est pas non plus très facile à supporter.

GEORGES. — Il y en a beaucoup qui s'en arrangent très bien.

HŒDERER. — C'est qu'ils n'ont pas d'imagination. Le malheur avec ce petit-là, c'est qu'il en a trop.

SLICK. — Ça va. On ne lui veut pas de mal. On ne le blaire pas, c'est tout. On a tout de même le droit...

HŒDERER. — *Quel* droit? Vous n'avez *aucun* droit. Aucun. « On ne le blaire pas! » Espèces de salauds, allez regarder vos gueules dans la glace et puis vous reviendrez me faire de la délicatesse de sentiment si vous en avez le courage. On juge un type à son travail. Et prenez garde que je ne vous juge au vôtre, parce que vous vous relâchez drôlement ces temps-ci.

HUGO (*criant*). — Mais ne me défendez pas! Qui vous demande de me défendre? Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire; j'ai l'habitude. Quand je les ai vus entrer, tout à l'heure, j'ai reconnu leur sourire. Ils n'étaient pas beaux, vous pouvez me croire; ils venaient

me faire payer pour mon père et pour mon grand-père et pour tous ceux de ma famille qui ont mangé à leur faim. Je vous dis que je les connais : jamais ils ne m'accepteront; ils sont cent mille qui me regardent avec ce sourire. J'ai lutté, je me suis humilié, j'ai tout fait pour qu'ils oublient, je leur ai répété que je les aimais, que je les enviais, que je les admirais. Rien à faire! Rien à faire! Je suis un gosse de riche, un intellectuel, un type qui ne travaille pas de ses mains. Eh bien! qu'ils pensent ce qu'ils veulent. Ils ont raison, c'est une question de peau.

Slick et Georges se regardent en silence.

HŒDERER (*aux gardes du corps*). — Eh bien? (*Slick et Georges haussent les épaules en signe d'incertitude.*) Je ne le ménagerai pas plus que vous : vous savez que je ne ménage personne. Il ne travaillera pas de ses mains, mais je le ferai trimer dur. (*Agacé.*) Ah! Finissons-en.

SLICK (*se décidant*). — Bon! (*A Hugo.*) Mon petit gars, ce n'est pas que tu me plaises. On aura beau faire, il y a quelque chose entre nous qui ne colle pas. Mais je ne dis pas que tu sois le mauvais cheval, et puis c'est vrai qu'on était mal parti. On va tâcher de ne pas se rendre la vie dure. D'accord?

HUGO (*mollement*). — Si vous voulez!

SLICK. — D'accord, Georges?

GEORGES. — Marchons comme ça.

Un temps.

HŒDERER (*tranquillement*). — Reste la question de la fouille.

SLICK. — Oui. La fouille... Oh! à présent...

GEORGES. — Ce qu'on en disait, c'était pour dire.

SLICK. — Histoire de marquer le coup,

HŒDERER (*changement de ton*). — Qui vous demande votre avis? Vous ferez cette fouille si je vous dis de la faire. (*A Hugo, reprenant sa voix ordinaire.*) J'ai confiance en toi, mon petit, mais il faut que tu sois réaliste. Si je fais une exception pour toi aujourd'hui, demain ils me demanderont d'en faire deux, et, pour finir, un type viendra nous massacrer tous parce qu'ils auront négligé de retourner ses poches. Suppose qu'ils te le demandent poliment, à présent que vous êtes amis, tu les laisserais fouiller?

HUGO. — Je... crains que non.

HŒDERER. — Ah? (*Il le regarde.*) Et si c'est moi qui te le demande? (*Un temps.*) Je vois : tu as des principes. Je pourrais en

ire une question de principe, moi aussi. Mais les principes et moi... Jn temps.) Regarde-moi. Tu n'as pas d'armes?

HUGO. — Non.

HŒDERER. — Ta femme non plus?

HUGO. — Non.

HŒDERER. — C'est bon. Je te fais confiance. Allez-vous-en, vous eux.

JESSICA. — Attendez. (*Ils se retournent.*) Hugo, ce serait mal de e pas répondre à la confiance par la confiance.

HUGO. — Quoi?

JESSICA. — Vous pouvez fouiller partout.

HUGO. — Mais, Jessica...

JESSICA. — Eh bien, quoi? Tu vas leur faire croire que tu caches n revolver.

HUGO. — Folle!

JESSICA. — Alors, laisse-les faire. Ton orgueil est sauf, puisque 'est nous qui les en prions.

Georges et Slick restent hésitants sur le pas de la porte.

HŒDERER. — Eh bien? Qu'est-ce que vous attendez? Vous avez ompris.

SLICK. — On croyait...

HŒDERER. — Il n'y a rien à croire, faites ce qu'on vous dit.

SLICK. — Bon. Bon, bon.

GEORGES. — C'était pas la peine de faire toutes ces histoires.

Pendant qu'ils se mettent à fouiller, mollement, Hugo ne cesse de regarder Jessica avec stupeur.

HŒDERER (*à Slick et à Georges*). — Et que ça vous apprenne faire confiance aux gens. Moi, je fais toujours confiance. A tout e monde. (*Ils fouillent.*) Que vous êtes mous! Il faut que la fouille oit sérieuse, puisqu'ils vous l'ont proposée sérieusement. Slick, egarde sous l'armoire. Bon. Sors ce costume. Palpe-le.

SLICK. — C'est déjà fait.

HŒDERER. — Recommence. Regarde aussi sous le matelas. Bien. Slick. Continue. Et toi, Georges, viens ici (*désignant Hugo*). Fouille-le. Tu n'as qu'à tâter les poches de son veston. Là. Et de son pantalon. Bien. Et la poche-revolver. Parfait.

JESSICA. — Et moi?

HŒDERER. — Puisque tu le demandes. Georges.

Georges ne bouge pas.

Eh bien? Elle te fait peur?

GEORGES. — Oh! ça va.

Il va jusqu'à Jessica, très rouge, et l'effleure du bout des doigts. Jessica rit.

JESSICA. — Il a des mains de cadériste.

Slick est arrivé devant la valise qui contenait le revolver.

SLICK. — Les valises sont vides?

HUGO, *tendu.* — Oui.

Hœderer le regarde avec attention.

HŒDERER. — Celle-là aussi?

HUGO. — Oui.

Slick la soulève.

SLICK. — Non.

HUGO. — Ah... non, pas celle-là. J'allais la défaire quand vous êtes entré.

HŒDERER. — Ouvre.

Slick ouvre et fouille.

SLICK. — Rien.

HŒDERER. — Bon. C'est fini. Tirez-vous.

SLICK (*à Hugo*). — Sans rancune.

HUGO. — Sans rancune.

JESSICA (*pendant qu'ils sortent*). — J'irai vous faire visite dans votre vestibule.

SCÈNE IV

JESSICA, HŒDERER, HUGO.

HŒDERER. — A ta place, je n'irais pas les voir trop souvent.

JESSICA. — Oh! pourquoi? Ils sont si mignons; Georges surtout : c'est une jeune fille.

HŒDERER. — Hum! (*Il va vers elle.*) Tu es jolie, c'est un fait. Ça ne sert à rien de le regretter. Seulement, les choses étant ce qu'elles sont, je ne vois que deux solutions. La première, si tu as le cœur assez large, c'est de faire notre bonheur à tous.

JESSICA. — J'ai le cœur tout petit.

HŒDERER. — Je m'en doutais. D'ailleurs ils s'arrangeraient pour se battre tout de même. Reste la seconde solution : quand ton mari s'en va, tu t'enfermes et tu n'ouvres à personne, pas même à moi.

JESSICA. — Oui. Eh bien, si vous permettez, je choisirai la troisième.

HŒDERER. — Comme tu voudras. (*Il se penche un peu sur elle respire profondément.*) Tu sens bon. Ne mets pas ce parfum quand ι iras les voir.

JESSICA. — Je n'ai pas mis de parfum.

HŒDERER. — Tant pis. (*Il se détourne et marche lentement jusqu'au ilieu de la pièce, puis s'arrête. Pendant toute la scène ses regards retteront partout. Il cherche quelque chose. De temps en temps, son gard s'arrête sur Hugo et le scrute.*) Bon. Eh bien, voilà! (*Un silence.*) oilà! (*Un silence.*) Hugo, tu viendras chez moi demain matin à ix heures.

HUGO. — Je sais.

HŒDERER (*distraitement, pendant que ses yeux furettent partout.*) - Bon. Bon, bon. Voilà. Tout est bien. Tout est bien qui finit bien. ous faites de drôles de têtes, mes enfants. Tout est bien, voyons! out le monde est réconcilié, tout le monde s'aime... (*Brusquement.*) u es fatigué, mon petit.

HUGO. — Ce n'est rien. (*Hœderer le regarde avec attention. Hugo, ͤné, parle avec effort.*) Pour... l'incident de tout à l'heure je..., je ι'excuse.

HŒDERER (*sans cesser de le regarder*). — Je n'y pensais même plus.

HUGO. — A l'avenir, vous...

HŒDERER. — Je t'ai dit de me tutoyer.

HUGO. — A l'avenir tu n'auras plus sujet de te plaindre. J'obser-erai la discipline.

HŒDERER. — Tu m'as déjà raconté ça. Tu es sûr que tu n'es pas ıalade. (*Hugo ne répond pas.*) Si tu étais malade, il serait encore emps de me le dire et je demanderais au Comité d'envoyer quelqu'un our prendre ta place.

HUGO. — Je ne suis pas malade.

HŒDERER. — Parfait. Eh bien, je vais vous laisser. Je suppose ue vous avez envie d'être seuls. (*Il va à la table et regarde les livres.*) Iegel, Marx, très bien. Lorca, Thomas Eliot : connais pas. (*Il feuillette es livres.*)

HUGO. — Ce sont des poètes.

HŒDERER (*prenant d'autres livres*). — Poésie... Poésie. Beaucoup e poésie. Tu écris des poèmes?

HUGO. — N-non.

HŒDERER. — Enfin, tu en as écrit. (*Il s'éloigne de la table. S'arrête evant le lit.*) Une robe de chambre, tu te mets bien. Tu l'as emportée uand tu as quitté ton père?

Hugo. — Oui.

Hœderer. — Les deux complets, aussi, je suppose. (*Il lui ten une cigarette.*)

Hugo, *refusant.* — Merci.

Hœderer. — Tu ne fumes pas? (*Geste de négation de Hugo.*) Bon Le Comité me fait dire que tu n'as jamais pris part à une actio directe. C'est vrai?

Hugo. — C'est vrai.

Hœderer. — Tu devais te ronger. Tous les intellectuels rêven de faire de l'action.

Hugo. — J'étais chargé du journal.

Hœderer. — C'est ce qu'on me dit. Il y a deux mois que je n le reçois plus. Les numéros d'avant, c'est toi qui les faisais?

Hugo. — Oui.

Hœderer. — C'était du travail honnête. Et ils se sont privés d'un si bon rédacteur pour me l'envoyer?

Hugo. — Ils ont pensé que je ferais ton affaire.

Hœderer. — Ils sont bien gentils. Et toi? Ça t'amusait de quitter ton travail?

Hugo. — Je...

Hœderer. — Le journal, c'était à toi; il y avait des risques, des responsabilités; en un sens, ça pouvait même passer pour de l'action. (*Il le regarde.*) Et te voilà secrétaire. (*Un temps.*) Pourquoi l'as-tu quitté? Pourquoi?

Hugo. — Par discipline.

Hœderer. — Ne parle pas tout le temps de discipline. Je me méfie des gens qui n'ont que ce mot à la bouche.

Hugo. — J'ai *besoin* de discipline.

Hœderer. — Pourquoi?

Hugo (*avec lassitude*). — Il y a beaucoup trop de pensées dans ma tête. Il faut que je les chasse.

Hœderer. — Quel genre de pensées?

Hugo. — « Qu'est-ce que je fais ici? Est-ce que j'ai raison de vouloir ce que je veux? Est-ce que je ne suis pas en train de me jouer la comédie? » Des trucs comme ça.

Hœderer (*lentement*). — Oui. Des trucs comme ça. Alors, en ce moment, ta tête en est pleine?

Hugo (*gêné*). — Non... Non, pas en ce moment. (*Un temps.*) Mais ça peut revenir. Il faut que je me défende. Que j'installe d'autres pensées dans ma tête. Des consignes : « Fais ceci. Marche. Arrête-

oi. Dis cela. » J'ai besoin d'obéir. Obéir et c'est tout. Manger, dormir, obéir.

HŒDERER. — Ça va. Si tu obéis, on pourra s'entendre. (*Il lui met la main sur l'épaule.*) Écoute... (*Hugo se dégage et saute en arrière. Hœderer le regarde avec un intérêt accru. Sa voix devient dure et coupante.*) Ah? (*Un temps.*) Ha! Ha!

HUGO. — Je... je n'aime pas qu'on me touche.

HŒDERER (*d'une voix dure et rapide.*) — Quand ils ont fouillé dans cette valise, tu as eu peur. Pourquoi?

HUGO. — Je n'ai pas eu peur.

HŒDERER. — Si. Tu as eu peur. Qu'est-ce qu'il y a dedans?

HUGO. — Ils ont fouillé et il n'y avait rien.

HŒDERER. — Rien? C'est ce qu'on va voir. (*Il va à la valise et l'ouvre.*) Ils cherchaient une arme. On peut cacher des armes dans une valise, mais on peut aussi y cacher des papiers.

HUGO. — Ou des affaires strictement personnelles.

HŒDERER. — A partir du moment où tu es sous mes ordres, mets-toi bien dans la tête que tu n'as plus rien à toi. (*Il fouille.*) Des chemises, des caleçons, tout est neuf. Tu as donc de l'argent?

HUGO. — Ma femme en a.

HŒDERER. — Qu'est-ce que c'est que ces photos? (*Il les prend et les regarde. Un silence.*) C'est ça. C'est donc ça. (*Il regarde une photo.*) Un costume de velours... (*Il en regarde une autre.*) Un grand col marin avec un béret. Quel petit monsieur!

HUGO. — Rendez-moi ces photos.

HŒDERER. — Cht! (*Il le repousse.*) Les voilà donc, ces affaires strictement personnelles. Tu avais peur qu'ils ne les trouvent.

HUGO. — S'ils avaient mis dessus leurs sales pattes, s'ils avaient ricané en les regardant, je...

HŒDERER. — Eh bien! le mystère est éclairci. Voilà ce que c'est que de porter le crime sur sa figure; j'aurais juré que tu cachais au moins une grenade. (*Il regarde les photos.*) Tu n'as pas changé. Ces petites jambes maigres... Évidemment, tu n'avais jamais d'appétit. Tu étais si petit qu'on t'a mis debout sur une chaise, tu t'es croisé les bras et tu toises ton monde comme un Napoléon. Tu n'avais pas l'air gai. Non... Ça ne doit pas être drôle tous les jours d'être un gosse de riches. C'est un mauvais début dans la vie. Pourquoi trimbales-tu ton passé dans cette valise, puisque tu veux l'enterrer? (*Geste vague de Hugo.*) De toute façon tu t'occupes beaucoup de toi.

HUGO. — Je suis dans le Parti pour m'oublier.

HŒDERER. — Et tu te rappelles à chaque minute qu'il faut que tu t'oublies. Enfin! Chacun se débrouille comme il peut. (*Il lui rend les photos.*) Cache-les bien. (*Hugo les prend et les met dans la poche intérieure de son veston.*) A demain, Hugo.

HUGO. — A demain.

HŒDERER. — Bonsoir, Jessica.

JESSICA. — Bonsoir.

Sur le pas de la porte Hœderer se retourne.

HŒDERER. — Fermez les volets et tirez les verrous. On ne sait jamais qui rôde dans le jardin. C'est un ordre.

Il sort.

SCÈNE V

HUGO, JESSICA.

Hugo va à la porte et donne deux tours de clé.

JESSICA. — C'est vrai qu'il est vulgaire. Mais il ne porte pas de cravate à pois.

HUGO. — Où est le revolver?

JESSICA. — Comme je me suis amusée, ma petite abeille. C'est la première fois que je te vois aux prises avec de vrais hommes.

HUGO. — Jessica, où est ce revolver?

JESSICA. — Mon âme, tu ne connais pas les règles de ce jeu-là : et la fenêtre? On peut nous regarder du dehors.

Hugo va fermer les volets et revient vers elle.

HUGO. — Alors?

JESSICA (*tirant le revolver de son corsage*). — Pour la fouille, Hœderer ferait mieux d'engager aussi une femme. Je vais me proposer.

HUGO. — Quand l'as-tu pris?

JESSICA. — Quand tu es allé ouvrir aux deux chiens de garde.

HUGO. — Tu t'es bien moquée de nous. J'ai cru qu'il t'avait attrapée à son piège.

JESSICA. — Moi? J'ai manqué lui rire au nez : « Je vous fais confiance! Je fais confiance à tout le monde. Que ça vous apprenne à faire confiance... » Qu'est-ce qu'il s'imagine? Le coup de la confiance, c'est avec les hommes que ça prend.

HUGO. — Et encore!

JESSICA. — Veux-tu te taire, ma petite abeille. Toi, tu as été ému.

HUGO. — Moi? Quand?

JESSICA. — Quand il t'a dit qu'il te faisait confiance.

HUGO. — Non, je n'ai pas été ému.

JESSICO. — Si.

HUGO. — Non.

JESSICA. — En tout cas, si tu me laisses jamais avec un beau arçon, ne me dis pas que tu me fais confiance, parce que je te réviens : ce n'est pas ça qui m'empêchera de te tromper, si j'en ai nvie. Au contraire.

HUGO. — Je suis bien tranquille, je partirais les yeux fermés.

JESSICA. — Tu crois qu'on me prend par les sentiments?

HUGO. — Non, ma petite statue de neige; je crois à la froideur le la neige. Le plus brûlant séducteur s'y gèlerait les doigts. Il te aresserait pour te réchauffer un peu et tu lui fondrais entre les nains.

JESSICA. — Idiot! Je ne joue plus. (*Un très bref silence.*) Tu as eu bien peur?

HUGO. — Tout à l'heure? Non. Je n'y croyais pas. Je les regarlais fouiller et je me disais : « Nous jouons la comédie. » Rien ne ne semble jamais tout à fait vrai.

JESSICA. — Même pas moi?

HUGO. — Toi. (*Il la regarde un moment puis détourne la tête.*) Dis, tu as eu peur, toi aussi?

JESSICA. — Quand j'ai compris qu'ils allaient me fouiller. C'était pile ou face. Georges, j'étais sûr qu'il me toucherait à peine, mais Slick m'aurait empoignée. Je n'avais pas peur qu'il trouve le revolver : j'avais peur de ses mains.

HUGO. — Je n'aurais pas dû t'entraîner dans cette histoire.

JESSICA. — Au contraire, j'ai toujours rêvé d'être une aventurière.

HUGO. — Jessica, ce n'est pas un jeu. Ce type est dangereux.

JESSICA. — Dangereux pour qui?

HUGO. — Pour le Parti.

JESSICA. — Pour le Parti? Je croyais qu'il en était le chef.

HUGO. — Il en est *un* des chefs. Mais justement : il...

JESSICA. — Surtout, ne m'explique pas. Je te crois sur parole.

HUGO. — Qu'est-ce que tu crois?

JESSICA (*récitant*). — Je crois que cet homme est dangereux, qu'il faut qu'il disparaisse et que tu viens pour l'abat...

HUGO. — Chut! (*Un temps.*) Regarde-moi. Des fois, je me dis que tu joues à me croire et que tu ne me crois pas vraiment et d'autres

fois que tu me crois au fond, mais que tu fais semblant de ne pas me croire. Qu'est-ce qui est vrai?

JESSICA (*riant*). — Rien n'est vrai.

HUGO. — Qu'est-ce que tu ferais si j'avais besoin de ton aide?

JESSICA. — Est-ce que je ne viens pas de t'aider?

HUGO. — Si, mon âme, mais ce n'est pas cette aide-là que je veux.

JESSICA. — Ingrat.

HUGO (*la regardant*). — Si je pouvais lire dans ta tête...

JESSICA. — Demande-moi.

HUGO (*haussant les épaules*). — Bah! (*Un temps.*) Bon Dieu, quand on va tuer un homme, on devrait se sentir lourd comme une pierre. Il devrait y avoir du silence dans ma tête. (*Criant.*) Du silence! (*Un temps.*) As-tu vu comme il est dense? Comme il est vivant? (*Un temps.*) C'est *vrai*! C'est *vrai*! C'est *vrai* que je vais le tuer : dans une semaine il sera couché par terre et mort avec cinq trous dans la peau. (*Un temps.*) Quelle comédie!

JESSICA (*se met à rire*). — Ma pauvre petite abeille, si tu veux me convaincre que tu vas devenir un assassin, il faudrait commencer par t'en convaincre toi-même.

HUGO. — Je n'ai pas l'air convaincu, hein?

JESSICA. — Pas du tout : tu joues très mal ton rôle.

HUGO. — Mais je ne joue pas, Jessica.

JESSICA. — Si, tu joues.

HUGO. — Non, c'est toi. C'est toujours toi.

JESSICA. — Non, c'est toi. D'ailleurs comment pourrais-tu le tuer, c'est moi qui ai le revolver.

HUGO. — Rends-moi ce revolver.

JESSICA. — Jamais de la vie : je l'ai gagné. Sans moi, tu te le serais fait prendre.

HUGO. — Rends-moi ce revolver.

JESSICA. — Non, je ne te le rendrai pas, j'irai trouver Hœderer et je lui dirai : je viens faire votre bonheur, et pendant qu'il m'embrassera...

Hugo, qui a fait semblant de se résigner, se jette sur elle, même jeu qu'à la première scène, ils tombent sur le lit, luttent, crient et rient. Hugo finit par lui arracher le revolver pendant que le rideau tombe et qu'elle crie.

Attention! Attention! Le coup va partir.

(*à suivre.*) Jean-Paul SARTRE.

LE LANGAGE ET L'HOMME

Pour M. Leiv Flydal.

Le langage s'est introduit successivement dans le champ d'études de plusieurs sciences. Mais on l'y accueillait à des titres si divers et il entrait dans des ordres de considérations si étrangères l'une à l'autre que l'unité de sa notion en a été fort compromise. Cette confusion gênante semble en voie d'être réduite et, sous un même mot, logiciens, psychologues, sociologues et grammairiens entendront sans doute bientôt la même chose. On voudrait montrer ici — en précisant quelques points d'une histoire esquissée ailleurs [1] — comment le développement de la linguistique et l'élaboration du concept de *langue* ont rendu ce progrès possible; le lecteur verra aussi sous quelle lumière des linguistes considèrent et analysent le rapport, souvent mal défini, entre les termes de *pensée* et de *langue*.

Il faut d'abord évoquer la période durant laquelle le *fait* du langage étant observé, le caractère spécifiquement humain de la langue étant admis, la diversité des langues étant reconnue, la pensée philosophique n'a pas mordu sur ces constatations concrètes. Platon écrivait en artiste; bien des passages des dialogues suggèrent qu'il avait médité sur la nature de l'expression littéraire; mais je ne vois pas qu'il ait dépassé le simple sentiment d'un *choix* possible (donc la notion de *style*), l'écrivain étant maître de retenir par un tri, entre les mots et les tours, ceux qu'il juge les plus agréables et les mieux

1. R. L. Wagner. *Introduction à la linguistique française.* Librairie Giard, Lille, 1947.

appropriés. Pour Cicéron, Quintilien et les grammairiens latins le style est l'art d'adapter le ton du discours ou de la narration au sujet; la rhétorique, un formulaire de conseils et de règles qui permettent de classer les mots, d'obtenir une certaine tonalité de la phrase et d'utiliser à propos les ressources des figures. Toutes recettes que les compilateurs de la basse latinité recueilleront avec révérence et transmettront aux Universités médiévales d'où l'enseignement les répandra, jusqu'à ce que les humanistes aient rétabli un contact plus intime avec les sources antiques. Un peu plus tard, Descartes opte pour une philosophie « nationalisée », écrit en français son *Discours de la Méthode*, mais ne souffle mot des difficultés et des doutes qui ont dû l'assaillir tandis qu'il intégrait ses vues au système grammatical d'une langue moderne. Même silence, hier, chez un Bergson en qui l'on ne saurait pourtant dissocier la pensée de la forme si personnelle qu'il lui donne. Silence déconcertant, à moins d'y voir le signe d'un acte de confiance (délibérément consenti ou arraché par la force) dans la valeur d'une langue, c'est-à-dire d'un instrument héréditaire, élaboré, dont les mécanismes jouent si délicatement que leur système n'est même plus perceptible à la conscience des sujets parlants.

Si tant de discrétion nous scandalise un peu aujourd'hui, c'est en partie que la poésie moderne, dans ses manifestations les plus valables, a tendu jusqu'à leurs limites les virtualités d'expression du français, et que l'esprit s'est accoutumé à une attitude critique en face de tels essais. Jusqu'à Mallarmé, aucun poète n'avait douté (ou osé douter) qu'une sorte de convenance préétablie n'existât entre les idées, les sentiments et la langue. Lui s'engageait dans la création poétique avec mille scrupules, et derrière chacun de ses poèmes perce le tourment d'un discord entre leur âme et leur chair. Pour la postérité de Hugo les mots sont la condition de durée des choses et tout ce qu'il y a de plus mobile au monde, saisi par le vers, est fixé à jamais dans sa qualité unique. Mais d'autres ne partagent pas cette confiance; l'exercice de la poésie les prépare tout au plus à décrire un monde à venir où le rapport des mots aux choses, essentiellement transitoire, pourra changer d'instant en instant.

Songe, dit Apollinaire, *que les chemins de fer*
Seront démodés et abandonnés dans peu de temps
Regarde
La Victoire avant tout sera
De bien voir au loin
De tout voir
De près
Et que tout ait un nom nouveau.

Impossible, dès lors, de situer un poète avant d'avoir défini au préalable sa position vis-à-vis du langage. Mais, si je vois juste, ces aveux contradictoires des poètes nous ramènent simplement au point où l'origine du langage était encore un sujet de débat entre les philosophes. On fait mérite à Renan d'avoir porté le coup de grâce à ces disputes : victoire facile, car les philosophes, même les plus anciens, n'étaient pas naïfs au point d'imaginer que cette question comportât de réponse historique. Sur ce mythe, reconnu par eux comme une convention commode, chacun d'eux étayait sa confiance ou sa défiance à l'égard des termes du discours.

Accordée à l'homme par un vouloir délibéré de Dieu, la langue possède de ce chef en elle-même des motifs indiscutables de crédibilité; la voilà un instrument parfait de connaissance. Cependant, que faire alors de *plusieurs* langues? Et si l'on admet à l'origine du langage un rapport, si ténu soit-il, entre le signe et la chose signifiée, le moindre excès dans la sécurité que cette hypothèse engendre aboutit vite aux pratiques de la magie.

Dans le parti contraire, la nécessité seule aurait conduit l'homme à se créer un système d'expression articulée. Bien des arguments de vraisemblance rendent cette supposition préférable; mais alors, si la langue s'interpose comme un obstacle entre l'esprit et le réel, n'établissant de l'un à l'autre que des relations fortuites et toujours révocables, elle n'est bonne qu'à inspirer de l'inquiétude! La philosophie critique emploiera donc ses efforts à ménager un accord — essentiellement fragile — entre les mots, les phrases et l'entendement. Son but sera d'inventer une logique qui transcende autant que possible

les imperfections naturelles du langage. On devine, dès lors, comment, le jour où la philosophie s'écrivit en français, les philosophes logiciens furent poussés par une fatalité inéluctable à se faire grammairiens. On rêve à ce qu'aurait pu donner une telle rencontre si, se laissant guider par l'instinct qu'une philosophie originale *doit* se développer dans le terreau d'une langue vulgaire, ces hommes avaient consenti à observer les progrès de ce développement. Au lieu de cela ils restèrent hantés par l'idéal d'un langage parfait qui ne trahît point l'entendement; ils s'attelèrent au travail absurde de ramener les catégories du discours de chaque langue (celles de la morphologie et de la syntaxe) à quelques principes fondamentaux que l'on y suppose d'abord. Le mal, n'atteignant que des spécialistes, n'eût pas été très grand; mais ils imprimèrent aux études, en France, un caractère qui les vicie encore profondément. C'est à eux, en effet, que nous devons de ne point apprendre le français *par* le français et *pour* lui-même, mais d'en accommoder faussement les règles à celles de la grammaire latine.

Les hommes de lettres auraient pu, étaient les seuls à pouvoir, réagir contre une telle mutilation; mais avec une superbe indifférence à l'égard des autres langues vulgaires ils perfectionnaient ce bel instrument musical qu'est le français, exerçaient leur virtuosité et ne portaient pas plus loin leurs réflexions. Il n'en est pas un, à ma connaissance, qui ait exprimé l'ombre d'une inquiétude, le moindre remords de conscience touchant la légitimité de sa langue. J'excepte évidemment Montaigne : lui, a compris la vanité totale d'une « traduction » d'idées et a bien vu que si quelqu'un « *embrasse les opinions de Xénophon* « *et de Platon par son propre discours, ce ne sont plus les leurs,* « *ce seroit les siennes* » (*Essais* I, 26); mais cette clairvoyance est exceptionnelle. Pascal n'a pas fait un sort à la phrase; tous les classiques ont partagé son indifférence ou sa prudence.

Ainsi, tant que le terme de *langue* n'évoqua pour les écrivains qu'une réalité esthétique et pour les philosophes qu'une donnée de logique, ces deux valeurs parallèles furent condamnées à ne jamais se rejoindre. De part et d'autre on hypostasiait l'idiome pour le considérer, ici comme la matière d'une

ertaine forme du beau, là comme le moyen nécessaire mais mparfait d'échanger des idées claires. Un caractère frappant le cette période est que le mot de *langue* n'y est presque jamais ıssocié à celui d'*homme* (social ou individuel). On comprend ue dans ces conditions tout dialogue ait été impossible et ue, même si l'on en avait amorcé un, il était voué à l'échec. Ce fut justement une des conséquences des études de linguistique que d'aménager un plan où la rencontre pût se faire.

***

Ce résultat ne fut pas acquis du jour au lendemain. Dans l'intérêt que suscitèrent les premières recherches entreprises sur le domaine des langues anciennes et modernes, il entra d'abord bien des préoccupations que nous jugeons étrangères à la linguistique. Mais par le fait cette curiosité ne fût pas née sans elles; elle *devait* même, semble-t-il, apparaître au moment où les nations s'affrontèrent, comme telles, en Europe, prirent ou reprirent conscience de leur autonomie et cherchèrent dans ce qui paraissait leur propriété la plus essentielle — la langue — une justification de leur existence et de leur unité. L'origine de la linguistique se situe juste au point où la fin des guerres de l'Empire détermina un ordre européen nouveau; sa naissance constitue un important chapitre de cette période historique qui n'est pas close et dont l'analyse serait évidemment prématurée. On en retiendra cependant deux caractères.

Bien des tentations assaillaient la linguistique, au départ. C'en est une — très vulgairement répandue — que de considérer l'idiome que l'on parle comme un système original et sans rapport avec les idiomes voisins. Les Bretons qui vont vendre leurs oignons au Pays de Galles savent se faire comprendre des Gallois, mais voient là un fait de hasard et se scandalisent plutôt des correspondances — fortuites à leurs yeux — de vocabulaire entre leur langue et celle des Gallois. La parenté historique de deux ou plusieurs langues n'est évidemment pas une de ces notions qui s'imposent d'elles-mêmes à l'esprit; elle répugne même à certaines formes élémentaires de sensi-

bilité; mais cette résistance peut, tout au plus, retarder dans la conscience populaire les progrès d'un savoir acquis par ailleurs. Autrement dangereux est l'instinct de lier la structure morphologique et syntaxique des langues à des notions aussi fuyantes que celles de race et de mentalité; dangereux et vivace puisqu'il n'a jamais cessé de poindre dans les travaux de certains linguistes allemands. On comprendra mieux ainsi pourquoi la linguistique, dont les premiers grands travaux ont coïncidé, en France, avec la diffusion de l'esprit positiviste, se soit si opiniâtrement tenue à la prudence comtienne. Elle se trouvait alors aux prises avec une tâche concrète dont l'urgence lui imposait de se garder à la fois des synthèses prématurées et des spéculations métaphysiques. Ce fut l'honneur de presque tous les savants français que d'avoir maintenu son indépendance intacte, même s'il en coûtait parfois à certains, fort capables de comprendre la portée psychologique et humaine de leurs études.

Dès 1816 Bopp avait posé sur des preuves valables un rapport de parenté entre quelques mots grecs, latins, sanskrits, et aperçu l'existence d'une famille d'idiomes qu'il appelait indo-germaniques. En 1835 Fr. Diez publiait de son côté la *Grammaire des langues romanes* et décrivait comparativement les langues qui prolongent aujourd'hui encore le latin dans les territoires où la conquête romaine l'avait implanté. Deux entreprises analogues, mais qui s'engageaient dans des conditions combien différentes! Si mal que nous connaissions le latin *parlé* entre le IIe siècle p. Ch. et l'époque romane, du moins avons-nous, à la base, le latin classique, des inscriptions, les travaux des grammairiens et quelques glossaires. Puis les langues romanes se sont différenciées parallèlement : leurs correspondances et leurs divergences se situent donc à des moments égaux d'une durée qui n'atteint pas deux millénaires; enfin, leur histoire — à l'exception de celle du roumain — se déroule dans une ambiance générale commune. Français, Italien, Espagnol, Portugais ont exprimé un même fonds de croyances et véhiculé des préoccupations à peu près semblables, élaboré des genres littéraires analogues. Leur

ifférenciation ancienne pose évidemment des problèmes dont : plupart resteront insolubles puisque la clef en serait la conaissance des langues parlées avant le latin sur les territoires e la Romania. Mais, à cette réserve près, une comparaison éritable est ici permise.

Dans l'autre cas tout opposé, au contraire, un obstacle u linguiste. « *On appelle langue indo-européenne* (dénomination préférable à celle d'i.-germanique), dit A. Meillet, *toute langue qui, à un moment quelconque en un lieu, quelconque, à un degré d'altération quelconque, est une forme prise par cet idiome, et qui continue ainsi, par une tradition ininterrompue, l'usage de l'indo-européen.* » Cette définition laisse ntrevoir les difficultés que présente le caractère i.-e. d'une ıngue. Difficultés d'ordre chronologique d'abord, car les ıngues sur lesquelles porte la comparaison sont espacées quel-uefois par des millénaires, et leurs structures, à des points .e développement incomparables, ne se recouvrent pas. Diffi-ultés d'ordre historique : ces idiomes ne sont connus, le plus ouvent, que sous la forme de dialectes dont la souche commune ıous échappe; le germanique commun, le celtique commun ui représentent vis-à-vis des langues germaniques et celtiques nodernes ce que le latin est aux langues romanes, ne sont oas attestés. De plus, ces langues ont exprimé trop de civiliations hétérogènes pour avoir pu maintenir la communauté nterne qui caractérise encore les langues romanes. Enfin, .andis que les romanistes, dans leur comparaison, se rapportent ıu témoignage d'un idiome attesté, les comparatistes de l'i.-e. upposent des symboles, sans le moindre espoir de saisir jamais 'i.-e. dans ce qu'il eut, un moment, de réel.

Cette esquisse élémentaire des conditions dans lesquelles se ont trouvés d'abord les linguistes [1] explique et justifie la réserve que ceux-ci ont longtemps gardée vis-à-vis des dépassements ossibles de leur science. Engagés dans la mise au point d'une méthode de pesée extrêmement délicate, attentifs à ne pas se aisser surprendre par des similitudes fortuites, la prudence

1. On se reportera au lumineux exposé d'A. Meillet, *La méthode comparative en linguistique historique*, Paris, H. Champion, 1925.

positiviste leur enjoignait de ne retenir de la langue, comme objet d'étude, que ce qui est objectivement constatable et mesurable. Or ce propos, fort clair en apparence, ne laissait pas, ici, que d'être ambigu.

*
* *

Pour l'individu qui s'exprime, en effet, la parole est un acte aussi indécomposable que le jeu des muscles dans la marche ou le saut. Nous avons conscience de prononcer une phrase lorsqu'une séquence phonique donnée supporte, à un moment donné, la signification de ce que nous voulons dire à ce moment-là; mais à partir de ce tout, la détermination des éléments qui le composent s'avère très difficile. Il semble bien que le *mot* — au moins dans le cas où il a sa valeur sémantique pleine — ait aussi quelque indépendance : dans l'acte du discours, en effet, nous pouvons hésiter avant d'en employer un plutôt qu'un autre et d'autres fois nous restons court sans retrouver celui dont nous avons besoin. Ce qu'il faudrait savoir, c'est dans quelle mesure cette indépendance ne résulte pas d'un progrès consécutif à l'usage de la lecture et de l'écriture, car les demi-lettrés auxquels on demande de transcrire une phrase la coupent au petit bonheur, faisant *un* mot de termes qui constituent deux ou trois unités lexicales, ou dissociant un terme unique en plusieurs parties. Quant aux éléments phoniques du mot ou de la phrase, leur émission échappe évidemment à la conscience claire; aussi est-ce sur eux que les linguistes ont d'abord porté leurs investigations, ce mécanisme étant le lieu où la liberté a le moins de prise. La manière dont l'enfant reçoit et apprend sa langue, les conventions astreignantes de la vie sociale, la nécessité pratique d'être compris à tout moment de ses interlocuteurs, la crainte du ridicule imposent au sujet parlant une uniformité de prononciation et soutiennent d'une façon remarquable la permanence du système phonique d'un idiome [1]. En réalité cette structure se modifie et les enfants

1. Le système doit, évidemment, présenter des conditions internes de stabilité. Une langue où les voyelles prédominent est plus sujette à

ne prononcent jamais exactement comme leurs pères; mais ces changements, si insensibles qu'une oreille bien exercée les saisit à peine sur l'espace de deux générations, n'ont d'effets remarquables qu'à long terme. Dès l'époque impériale, en latin, les consonnes occlusives intervocaliques avaient une tendance à s'affaiblir; mais au XI[e] siècle il en restait encore un souvenir au nord de la France : un ms. anglo-normand de la *Vie de saint Alexis* note par *vithe* le mot *vie*, *th* représentant une spirante douce. Et ce qu'on dit des phonèmes vaut aussi, toutes proportions gardées (surtout dans une langue *enseignée*), pour les éléments grammaticalisés du discours ou *morphèmes*, dont le choix et l'emploi ne sont pas davantage laissés à notre libre arbitre; qui, donc, offrent eux aussi une résistance assez forte au changement.

Une linguistique comparative ne pouvait se fonder que sur ces caractères très particuliers de permanence; de fait, ses monuments ont été avant tout une *phonétique* et une *morphologie* descriptives des langues qu'elle étudiait.

La phonétique générale naquit un peu plus tard et se constitua en discipline autonome quand des appareils de plus en plus précis permirent d'inventorier la richesse phonique des langues vivantes et d'en mesurer les éléments.

C'est, au reste, un problème des plus délicats que celui des rapports entre la phonétique expérimentale — qui enregistre des faits de prononciation *actuels* — et la phonétique historique. Si la première nous fait saisir sur le vif telle évolution d'un timbre vocalique vers un autre ou tel accident dans l'articulation d'une consonne, a-t-on le droit d'extrapoler ces faits dans le passé et d'expliquer par leur moyen les glissements successifs d'une forme vers une autre? Le premier mouvement est de dire oui, et de considérer que les faits de cette nature obéissent à une sorte de *nisus* interne inéluctable. A la réflexion, plus de réserve s'impose et l'idée que les linguistes s'étaient d'abord

varier qu'un idiome riche en articulations consonantiques. Il faut tenir compte, d'autre part, des facteurs *externes* de changement. Les invasions germaniques entre le V[e] et le VII[e] siècle p. Ch. et la période de bilinguisme qu'elles ont déterminée au nord de la Loire ont gravement entamé le système phonétique du roman.

faite de la loi phonétique s'est singulièrement assouplie. Aucune évolution phonétique n'est prévisible avec exactitude; chacune de celles que l'on observe entre un mot latin p. ex. et ses représentants actuels dans la Romania représente *une* virtualité de traitement explicable dans son contexte particulier, et les concordances ne sont valables que pour un espace dialectal restreint. C'est qu'il entre dans leur mécanisme des facteurs d'indétermination graves et notamment celui-ci que tout son perçu par un interlocuteur est aussitôt interprété par lui et qu'il court le risque, par conséquent, d'être modifié.

Il fut un temps où ces remarques paraissaient hérétiques. C'était l'époque où la syntaxe était presque exclue du champ de la linguistique française, parce que la phrase est le lieu où la pensée — immesurable — prend une forme intelligible. Pour dépasser cette vue assez courte, il fallait qu'une notion critique de *la langue* se substituât à la représentation, forcément trop étroite, que les philologues se faisaient de chaque idiome particulier.

* * *

Le Cours de linguistique générale professé par F. de Saussure [1] a été si fécond en ce sens, qu'il n'a pas fini d'exercer son influence; chaque linguiste y trouve encore de quoi nourrir sa curiosité et enrichir ses vues. Du point de vue qui est ici le nôtre, son caractère éminent est d'avoir rapproché la langue de l'homme et d'avoir tenu compte — sans rien céder pour autant sur le principe d'autonomie de la linguistique — de la fonction humaine du langage.

Les langues, par le fait, enregistrent quelques-uns des caractères sociaux des peuples qui les parlent. On a mis depuis longtemps en valeur l'importance des tabous de vocabulaire, de la hiérarchie des mots et des tours correspondant à celle des classes; la langue, d'autre part, peut maintenir fort longtemps dans sa structure les traces d'un état de civilisation

1. Publié par Ch. Bally et A. Séchehaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger, Paris, Payot. [Abréviation : C. L. G.].

ancien et dépassé. Par exemple, entre le XIe et la fin du XIIIe siècle, la construction du type *Hôtel Dieu* (dans laquelle un lien de possession s'exprime en juxtaposant le substantif déterminant au déterminé) n'était employée que si le possesseur était un être d'essence unique comme Dieu, la Vierge, les Anges, ou placé au sommet de la hiérarchie sociale comme le Roi, le Duc; en dehors de ces cas, la détermination s'exprimait par *à* ou *de*. Nous conservons le souvenir de cet état de langue dans des appellations figées qui, évidemment, n'évoquent plus rien de la nuance qu'elles traduisaient jadis.

Mais ce n'est pas sur ce caractère historique qu'a insisté F. de Saussure. Son cours traite de *la* langue, et dès les premières pages il est établi, justement, que la linguistique ne saurait être la somme des études menées sur *des* langues, sous peine de perdre toute réalité. Il y a, par le fait, une linguistique « externe » d'où relèvent, avec la phonétique générale, l'étymologie, l'histoire et la géographie des idiomes. Mais de la linguistique « interne » ne relève que *la* langue, c'est-à-dire *un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conditions nécessaires adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus.*

De la langue, Saussure a senti très fortement la rigueur. Il la représente sous l'image d'un *système* d'éléments si étroitement liés que tout accident qui altère une de ses parties modifie par voie de conséquence le tout du système; une autre comparaison, avec le jeu d'échecs, est aussi révélatrice : « *là*, disait-il, *il est relativement facile de distinguer ce qui est externe de ce qui est interne : le fait que* (le jeu d'échec) *a passé de Perse en Europe est d'ordre externe ; interne, au contraire, tout ce qui concerne le système et les règles. Si je remplace des pièces de bois par des pièces d'ivoire, le changement est indifférent pour le système ; mais si je diminue ou augmente le nombre des pièces, ce changement là atteint profondément la grammaire du jeu.* »

Il n'était pas dans le caractère de Saussure d'expliquer la genèse de ses idées. Le C. L. G. *implique* bon nombre de positions qui ne se découvrent que peu à peu.

Ainsi, quand on réfléchit sur la représentation de la langue

sous la figure d'un système, on aperçoit qu'elle résulte d'un examen critique de l'histoire des langues.

Tout idiome évolue; mais au premier abord il est rigoureusement impossible de situer avec exactitude l'origine des modifications qui l'affectent et d'analyser comment celles-ci se propagent dans le système. On constate, par exemple, qu'entre l'époque classique et la nôtre, au nord de la Loire, deux formes verbales, le passé simple et l'imparfait du subjonctif, ont cessé d'appartenir à la langue parlée (alors que l'une d'elles au moins est encore très solide dans la langue écrite); cette élimination bouleverse le système verbal et notamment celui des temps; elle affecte par là tout un plan d'expression qui dépasse le secteur du verbe, et ses conséquences sónt d'importance. Or, il serait absurde de vouloir imputer à *un* individu la responsabilité d'un tel accident, encore que par le fait, *un* individu s'est, un jour, rencontré qui proscrivait de sa parlure l'une ou l'autre de ces formes.

Dans l'ordre du lexique, de tels accidents surviennent tous les jours et il est tout aussi difficile d'expliquer la fixation d'un mot dans la langue commune. Là, les innovations sont innombrables : il n'est que de songer à tous les cas où une image, nous paraissant préférable à un mot propre, se substitue à lui sous l'empire d'un sentiment de prudence, d'ironie, de pitié. Mais de ces emplois individuels, momentanés, à l'extension maxima de quelques-uns d'entre eux la distance est considérable et le rôle tout matériel des facteurs de diffusion (journaux, T. S. F., affiches) n'explique en rien l'acte collectif, le *consensus* qui, en définitive, accueille ou rejette le mot ainsi lancé et véhiculé. Sous l'occupation, ni *vert-de-gris* ni *doryphore* n'ont prévalu contre la dénomination de *Boche* qui s'était implantée entre 1914 et 1918; mais pourquoi l'ironique *corbillard* (qui évoquait la lenteur traditionnelle du coche de Corbeil) s'est-il attaché jadis d'une façon définitive aux voitures funèbres?

Dans ce choix, on peut soupçonner le rôle qu'ont joué la forme du mot, sa consonance; mais ces constatations *a posteriori* n'expliquent nullement l'acte mystérieux et réel qui a donné au mot son droit de cité.

De même, c'est *a posteriori* que nous disons à propos des formes verbales en déclin : elles étaient incommodes, anormales ou ridicules. Sans doute l'étaient-elles quelquefois. Mais quand des séries morphologiques entières sont atteintes, on reste sceptique sur la portée d'une explication aussi superficielle. D'autant que leur anomalité n'infirme encore ni la conjugaison du verbe *Être*, ni celle du verbe *Aller*, ni la série des présents à alternance du type *je peux, nous pouvons.* Quant au ridicule, si les formes en-*asse* en présentaient un lorsque le radical du verbe contenait déjà une sifflante, l'argument ne vaut pas pour les autres, non plus que pour *visses* et *vinsses.* L'extinction, en français, de l'imparfait du subjonctif relève à mon sens d'une tout autre cause; elle illustre une tendance, générale en français, à ne pas redoubler dans la phrase une valeur (ici, l'irréalité dans le passé) déjà exprimée par une autre forme (ex. *il aurait fallu que...*) et cette élimination a été d'autant plus rapide que dans le mode subjonctif l'*indivision des temps* est un caractère notable.

Tout aussi obscur dans son cheminement est le processus inverse qui, grammaticalisant une forme, la vide de son contenu sémantique et la fixe dans la langue en qualité de morphème, autant dire comme une virtualité d'emplois. A partir du moment où le substantif latin *mente* > fr.-*ment* a été senti comme le signe d'une simple relation de manière, il n'était plus tenu de suivre un adjectif féminin (*clara mente* > fr. *clairement*) et il a pu suffixer un nom (*diablement*) ou même un autre adverbe (*quasiment*). Mais où commence cet état et quelle circonstance précise l'a généralisé? Impossible de répondre à ces questions *en histoire.*

***

La *langue* ne peut donc avoir pour lieu que la collectivité des individus qui la parlent. L'individu lui-même n'a de prise sur elle que si, par un consentement commun, une innovation est prise en charge par l'ensemble des sujets parlants. Tout le reste relève de *la parole.* Et cette distinction — fondamentale dans le C. L. G. — est d'une importance méthodologique extrême,

car, en fait, sous observation objective, le phonéticien, p. ex. ne rencontre *que* des faits de parole. Aucun de nous n'articule exactement de la même manière un *c* + voyelle ou ne donne le même timbre à l'*ê* de *tête* ou à l'*un* de *brun*. Phonétiquement, on ne saurait donc dire qu'il existe un *k* français identifiable comme tel dans une série de mots comme *car*, *casserole*, *camelote*, *képi*, *qui*, etc. Tandis que, au niveau de *la langue*, on est parfaitement fondé à reconnaître une espèce *k*, assez large il est vrai pour admettre quelques variations, mais bien délimitée tout de même, puisque ces mots, prononcés à l'allemande ou à l'anglaise, deviennent vite méconnaissables. De ce point de vue, on pourrait alors définir la langue par *les limites d'extension des faits de parole.*

D'autre part, l'histoire des langues enseigne encore que celles-ci n'évoluent pas par un mouvement d'ensemble du système, mais par révolutions particulières. Ainsi, en français, le système du nom ne se constitue pas, sous sa forme actuelle, au même moment que ceux du verbe ou des relations. Si donc on laisse à la linguistique externe la tâche de suivre l'évolution singulière de chaque fait et d'en expliquer le mécanisme (Saussure dit : sur le plan de la *diachronie*), la linguistique interne, elle, doit déterminer sur un plan horizontal (en *synchronie*) des *états de langue*, et rechercher quels rapports actuels un fait *A* se trouve entretenir avec des faits *B*, *C* concomitants.

C'est un débat de méthode — où l'intelligence et le flair du linguiste interviennent au premier chef — que de déterminer, coupant la diachronie, un plan synchronique suffisamment caractérisé en tant qu'*état*. Les historiens de la langue, eux, ont beau jeu d'accrocher leurs fresques à des points d'appui extérieurs au système et, par exemple, d'en suivre le développement en fonction des faits politiques, religieux ou économiques. Le tableau qu'ils brossent n'est pas inexact, puisque la langue est *aussi* un fait sociologique, mais il est incomplet dans la mesure, justement, où il n'éclaire que cet aspect d'un idiome. Or, à considérer la langue sous l'image d'un système, la seule histoire valable que l'on puisse en donner est celle qui, tenant compte des incidences externes dessus dites, suit

les modes de passage d'un état à l'autre. Mais là gît la difficulté capitale du problème, car à ce moment entre un jeu en nouveau facteur, dont la linguistique historique se passait volontiers, qui est celui de la conscience.

* * *

Cette conscience, l'examen d'un fait de langue en diachronie n'en tient aucun compte; aucun sujet parlant, à aucun moment, ne s'est aperçu des variations qui ont fait aboutir les mots latins *patrem* ou *sequere* à *père* et *suivre*. Tandis qu'au niveau de l'état de langue, en synchronie, elle commande, pour ainsi dire, tout le système. Et d'abord (pour suivre un ordre décroissant), le *vocabulaire. Patrem*, en latin classique, évoquait une hiérarchie sociale toute différente de la nôtre, où la puissance du chef de famille était presque illimitée. Le mot *père* représente pour nous un lien de génération physique auquel s'associent dans bien des cas (ce qui n'était nullement impliqué par *patrem*) des valeurs affectives. Or, celles-ci — ou l'une d'elles — commandent non seulement chaque emploi du mot *père* dans le discours, mais encore les oppositions de style qui diversifient ce mot de tous ceux pouvant désigner le même objet. Un sémiome n'a donc d'existence dans la langue que comme unité d'une constellation dont la conscience tient le fil directeur. Je pense et j'emploie *figure* ou *visage* par opposition à *portrait* (abîmer le portrait), à *gueule* (casser la gueule) à *minois*, à *binette*, etc.; et, français, un droit instinct m'oriente entre ces mots sans que je bronche une seconde sur leur emploi. Ainsi nul hasard, nulle surprise dans l'enrichissement ou l'appauvrissement du vocabulaire. Un mot nouveau n'entre dans la constellation qu'appelé par les autres et en situation par rapport à eux; un mot sort du système, expulsé et parce que le poste qu'il tenait se trouve disjoint de l'ensemble.

Conscience, aussi perceptible, dans le domaine de la morphologie ou des caractéristiques grammaticales. Ici son rôle est impérial et justifie toutes les entorses données aux constantes phonétiques. Le morphème est un repère et comme tel il ordonne

la langue par économie externe. Chaque terme doit lui obéir pour autant qu'il entre dans une série dont nous avons conscience. Ce qui est pensé comme verbe aura d'obligation une forme type en *er* ou en *ir* et par voie de conséquence telles caractéristiques de conjugaison; un ordinal se révèle par le suffixe *ième*; le substantif sera déterminé communément par un article et, à l'inverse, l'emploi de celui-ci devant n'importe quel mot ou expression les assiéra dans la catégorie du nom Si chaque forme des paradigmes verbaux du latin avait évolué selon la stricte application des constantes phonétiques, on se trouverait en face d'une poussière de termes entre lesquels il serait impossible de reconnaître la moindre parenté. L'analogie, opérant ici comme agent de la conscience de série, a rectifié beaucoup de ces aberrations et maintenu une sorte d'unité au système verbal.

Revenant enfin à ce qui a été dit plus haut, on observera que la phonation elle-même n'échappe point à son contrôle. Ce n'est pas par abus que les philologues reconnaissent maintenant l'existence d'*espèces phoniques* qui transcendent toutes les variétés d'articulation d'un même phonème dans un idiome donné. Elles représentent si bien quelque chose pour le sujet parlant que celui-ci leur affecte une valeur fonctionnelle. Est réputée *phonème* toute unité phonique qui, par opposition à une autre, permet la différenciation de deux termes A et B. Ainsi le degré zéro<—>degré consonantique, à la finale, si cette alternance dans de nombreux adjectifs exprime une différence de génre (*ver* (t) : *verte*; *cour* (t) : *courte*; *gran* (d) : *grande*); ainsi encore l'opposition *sourde/sonore* à l'initiale, dans la mesure où elle différencie les séries *banc*, *toi*, *pain*, *plomb/pan! doigt*, *bain*, *blond*. La *phonologie*, qui dans un système idiomatique étudie et recherche ces valeurs fonctionnelles, développe une des conséquences lointaines de la démarcation opérée par Saussure entre diachronie et synchronie.

Or, il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que, dès qu'on entre dans le détail des faits linguistiques, une des difficultés apparentes de la doctrine saussurienne s'évanouit. Ce système de la langue que Saussure plaçait dans l'homme — repré-

sentant ici une collectivité — substituons-y la conscience qu'un groupement humain — si petit soit-il — a des signes d'expression dont il use. Autrement dit, à la langue — terme de dialectique abstraite — substituons la langue *in concreto* : nous pourrons la définir *un état d'expression tel, que ceux qui y participent s'entendent sans la moindre gêne, sans qu'intervienne dans leur sentiment* (*linguistique*) *le moindre accroc*. Or, sous cette définition, un mot comme *le français* est déjà beaucoup trop large; il n'existe pas *de* français (sinon à la limite), mais *des* formes de français déterminées par l'âge, l'origine, la condition, le métier de ceux qui parlent cette langue. Concrètement, *le* français est la somme d'un nombre fort élevé d'unités[1] où l'on parle *un* français, et le fait est d'importance quand on songe à la perméabilité des milieux humains, on voit tout de suite que l'intrusion au sein de l'un d'eux d'un seul sujet étranger est capable de modifier l'état de langue qui le caractérisait. Très précisément, on se trouve ici devant une illustration du Karma : tout acte de parole, dans ces conditions, entraîne une suite inéluctable de conséquences. Tant qu'on se demandait *in abstracto* comment et sous l'influence de qui une forme telle que le passé simple était sortie de l'usage commun, cette question ne pouvait que rester sans réponse. Si, au contraire, descendant d'une collectivité théorique au plan de la collectivité villageoise, on se représente les incidences qu'un cas de parole individuel a sur un milieu bien délimité, on les figurera sous l'image d'une onde concentrique qui part d'un point quelconque d'un bassin, s'élargit et cerne un espace de plus en plus vaste.

La linguistique structurale s'applique présentement à définir, non plus en théorie, mais sur des états de langue actuels, les faits linguistiques dans les relations très concrètes qu'ils entretiennent momentanément en système. Des descriptions fort intéressantes ont été tentées, qui déjà mettent au point une méthode d'enquête linguistique nouvelle. Mais à notre estime la notion saussurienne de langue se révélera d'autant plus efficace comme

1. Unités sociales ou géographiques : *le milieu, la profession, le village*. Cf. O. Bloch, *La pénétration du français dans les parlers des Vosges méridionales*, Paris, H. Champion, 1921.

hypothèse de travail qu'on la localisera davantage dans un nombre de sujets limités et qu'on déterminera ces facteurs d'unité de conscience. Il serait prématuré, croyons-nous, d'entreprendre une description structurale du « français moderne » avant d'avoir cherché au préalable, par critique, ce qu'on peut raisonnablement en attendre.

* * *

Quelques années avant que Saussure donnât son enseignement à Paris puis à Genève, Hughlings Jackson étudia des cas d'aphasie et fit sur eux des observations qui allaient inciter quelques philosophes à reconsidérer la nature et le rôle du langage [1]. Saussure avait vraisemblablement réfléchi pour son compte au problème de l'acquisition du langage articulé par l'enfant et à la part que l'exercice de la langue tient dans la formation de l'intelligence; mais rien n'en transpire dans le C. L. G. Ce silence, je le crois, n'est pas accidentel; il s'explique par l'indifférence que la philosophie d'alors manifestait à l'égard de tels problèmes et par la banalité des propos qu'elle leur consacrait.

Or l'examen des altérations du langage chez les aphasiques devait aboutir — mais très tard — à des vues analogues à celles de Saussure. Les plans différaient, l'opération était la même. Saussure avait situé à sa place, dans la collectivité, la langue dont, jusqu'à lui, on ne s'était jamais formé une notion claire. H. Jackson et ceux qui le suivirent replacèrent le langage dans l'ensemble des fonctions par lesquelles un sujet se situe dans l'univers et vis-à-vis de lui. Ces fonctions constituent un système en sorte que, si l'une d'elles est frappée d'un accident, d'ordre physiologique, le jeu, dans son ensemble, s'en trouve faussé.

1. On peut consulter sur ce point les articles de A. Gelb (*Pathologie et psychologie du langage*) et de K. Goldstein (*Analyse de l'aphasie et essence du langage*) dans le *Journal de psychologie normale et pathologique*, 15 janvier-15 avril 1933. On lira aussi les deux premières études (*Le principe de Baillarger* et *Les usages du langage*) réunies par M. A. Ombrédanne dans *Études de psychologie médicale. I. Perception et langage*. Atlantica Editora, Rio de Janeiro, 1944.

Ainsi, le malade qui présente des symptômes d'une altération du langage n'est pas infirme seulement dans son expression : tout son comportement est affecté, ce qui se décèle par une inaptitude à certains gestes, voire à des opérations qui impliquent un jugement et l'ordonnance préalable d'éléments distincts. L'étude de ces cas révèle que, chez un même individu, la fonction du langage se distribue en « paliers »; de l'usage purement affectif à l'usage représentatif et dialectique, cette fonction monte par degrés et, à son plus haut point, fournit à l'homme un remarquable moyen d'entendement.

Cette prise de vue — à travers la pathologie du langage — sur l'attitude catégorielle d'un sujet en face de l'objet éclaire notamment d'un jour neuf une expérience que la vie nous impose tous les jours. On sait — et la correspondance de Van Gogh en apportait encore un récent témoignage — combien les artistes sont décevants lorsqu'ils se commentent, et de quel mince secours sont leurs confidences à qui veut définir — en termes d'histoire — l'intelligence qu'ils ont eue d'eux-mêmes et de leurs œuvres. Mais, après tout, cela pourrait ne résulter que d'un hasard. Un autre fait est plus significatif. Je pense au *vide* qui, dans l'exercice de la parole, nous sépare totalement d'un interlocuteur, et à la solitude où il nous confine de façon irrémédiable. Les romanciers n'ont guère tiré parti de cette virtualité de rupture qui pèse pourtant sur nos relations avec autrui au point de les rendre à elle seule dramatiques. Il est vrai que leur art, fondé en France sur les ressources de la conversation, s'en trouverait gêné; le film s'en enrichira plus facilement.

La mésentente dont il s'agit ne résulte en aucun cas, ici, d'une différence qualitative entre l'état de langue de mon interlocuteur et le mien. Cet ouvrier avec qui je parle tandis qu'il travaille, cette femme, cet homme d'affaires parlent ma langue; je parle la leur. Techniciens, ils possèdent même un vocabulaire plus étendu que le mien. Si je les situe dans le même milieu, leur inintelligence n'exprime pas non plus une différence de croyance ou d'idées. Ce serait revenir, en effet, à un schéma périmé aujourd'hui, selon lequel à des jugements et

des idées préexistant dans la pensée correspondraient
certain nombre de mots et de tours dans la langue; si bi
que penser équivaudrait à emmagasiner des termes et d
constructions, comme le lettré chinois use sa vie à retenir
caractères qui composent son système d'écriture.

Le fait est que cette rupture traduit un désaccord fonctio
nel du langage. Chez tel homme *le penser* ne s'élabore complèt
ment et ne s'achève que dans la langue, par la langue; l'unive
pour lui, s'organise, prend vie en phrases. Les mond
qu'évoquent romanciers et poètes ne sont ni plus vrais ni moi
vrais que celui où je me fais vivre; ils *sont*, avec autant
réalité que lui, et l'auteur est tout entier en eux. Comme
penser du peintre, de l'architecte ou du financier est *dans*
tableau, le plan, le trafic, mais non dans leur langage qui, ch
eux, sert tout au plus d'instrument de commodité et ne d
passe pas l'usage pratique. Chez Baudelaire et Delacroix l
virtualités d'intelligence et d'émotion peuvent être les mêm
mais elles se réalisent en des points d'application différen
Et le miracle, ici, est que Baudelaire ait compris le peintr
car autrui aura presque toujours l'illusion que l'être d'en fa
ne pense pas, ou pense peu et mal, et j'aurai toujours tendan
à considérer en cette toile ou cette statue un *objet*, extérie
à l'esprit de celui qui l'a faite, au lieu d'y lire une pensé
analogue, absolument, à ce que je considère, moi, comm
pensée dans telle page ou tel poème.

A la source même de l'être le penser se différencie déjà po
s'exprimer en formes multiples dont le langage, à un certa
degré fonctionnel, ne représente qu'une variété. Une exigen
critique nous forçait tout à l'heure à opérer un resserreme
de la notion saussurienne de langue; une psychologie pl
exacte que celle des « facultés de l'âme » invite maintenan
considérer en chaque homme, à travers son comportemen
une utilisation singulière du langage.

L'analyse stylistique la plus simple avertissait déjà qu'u
échange par voie de langage — hormis le cas des systèm
symboliques admis dans les sciences — suppose des ambiguït
foncières; altérations inévitables d'une expérience individue

erne sans expression possible. Le mystique, parvenu à un ut état d'union, se tait plutôt que de tomber sous le coup remords consécutif à un mensonge. Mais si j'accepte le secours langage, c'est encore, en fin de compte, pour me sentir plus llé d'autrui, qui ne l'utilise pas fonctionnellement comme oi. Toute communion s'opère en deçà de lui.

***

En suivant des voies parallèles, psychologues et linguistes t réintégré la langue et le langage à l'homme; telle me paraît e l'originalité du développement qui les a rapprochés aujourhui plus qu'ils ne l'avaient jamais été. Pourtant, je ne les vois s encore situés au plan commun où ils pourraient coopérer ec efficace. Une prudence excessive retient encore pas mal linguistes de s'aventurer *en deçà* du mécanisme de la langue. ur les psychologues, si l'on me permet une réflexion personlle, je dirai que tout ce que j'ai lu d'eux sur les rapports de pensée et du langage semble pauvre et inconsistant. J'admets reste que l'on ne veuille pas aborder ce problème, en déclant *a priori* qu'il conduit à un mystère; c'est une attitude sitiviste respectable, et justifiée, après tout, quand on a e fois posé les termes du débat de telle manière qu'ils ne issent jamais s'accorder. En revanche, sous condition de pas entendre n'importe quoi derrière les mots *langue* et *nsée*, il est possible, me semble-t-il, d'avancer un peu dans ntelligence de leur connexion, sans prétendre la saisir tout tière.

Il y a, d'abord, une façon de concevoir la pensée dont nous vons le droit de ne plus tenir compte. Je veux dire un mode e figuration selon lequel *préexisteraient* au langage un nombre peu près constant d'idées et de sentiments en attente d'un abit que leur fournirait en temps voulu tel ou tel idiome. 'est le schéma vulgaire, commun, sous-jacent à presque utes les discussions sur la valeur du langage. Il revient à ire que les hommes ayant la même impression d'évidence evant la souffrance, p. ex., ou devant la somme de *deux* et

deux, peu importe qu'ils l'expriment au moyen de *je souffr* *j'ai mal, es schmerzt mich, zweimal zwei ist vier*, etc. Je tiens a contraire que si l'impression informulée est analogue, sc *penser*, qui s'opère par des mots, la différencie singulièremen et je réserverais la dénomination de *pensée* à ces différen effets. Don Juan répond à Sganarelle : *je crois que deux et deu sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.* Nou disons, nous : *deux et deux font quatre.* Il y a là, pour moi, autr chose qu'une nuance de mots; une nuance de pensée qui tien à l'alternance de *sont* et de *font*. — Par le fait, elle ne chang pas la somme. — Soit, mais ne pensé-je que pour constater Si c'est l'exactitude de la somme qui m'importe, je poser l'équivalence en chiffres. Au reste, les trois quarts de notre vi se passent à interpréter des évidences. Ainsi je laisse *la pensé* dans tous les mots que les traditions, familiales, littéraire ont comme gonflés d'une vie et d'un dynamisme qui nou emportent. Ces mots qui, neuf fois sur dix, pensent pour nous économisent à l'individu l'effort de penser. Je la trouve a *terme* du langage, dans la langue élaborée, en synchronie. L l'étiquette de *pensée* me servira à départager sur le plan d *style*, où règne le choix, des familles d'écrivains. Presque tou mes contemporains — même ceux qui se disent révolution naires — usent des mots, selon leur droit, comme faisaien Bossuet, Descartes ou Leibnitz; avec eux me voilà prévenu je sais de combien de siècles je recule; quand le jeu me plaît je m'adapte au système et prends mes mesures en conséquenc Tel autre, en revanche, transfigure les tours les plus usés, le plus communs par une sorte de greffe douloureuse de sa propr chair. Si je veux le suivre, je dois d'abord découvrir la cle de cette transposition; elle me révèle une nouvelle pensée.

Il n'est pas de livre que je n'ouvre sans chercher tout d suite quel usage l'artiste a voulu faire de son instrument. J puis démêler aussitôt à quels mirages linguistiques l'écrivai s'est prêté, ou de quelles illusions il veut me surprendre. Aim ou méprise, qui voudra, cet exercice, là n'est pas la question Au reste, si l'écrivain me trompe de façon délibérée, comm l'acteur, sa duperie n'est pas entièrement gratuite; des cause

précises, particulières peuvent lui dicter son choix et parfois il m'intéresse de les connaître. Mais on devrait admettre — et si l'on y parvenait un grand progrès serait acquis — que les termes de *langue* et de *pensée* ne soient jamais entendus dans une discussion théorique, avec les valeurs accidentelles qu'ils ont au plan du style. C'est un problème que d'analyser les rapports effectifs que *ma* pensée — formulée en phrases — entretient avec ces formes expressives, mais un problème strictement historique, individuel, et dont la solution ne dépasse pas mon cas particulier.

Il y aurait lieu, aussi, de ne pas user sans discernement d'une expression très ambiguë comme *la psychologie de la langue.* Lorsque j'en use — encore avec discrétion — elle recouvre seulement tous les *effets de sens* qu'une forme peut développer en emploi à partir d'une valeur primaire. Par eux-mêmes les six mots : *un instant après le train déraillait* ne m'apprennent rien; un contexte leur est absolument nécessaire, car lui seul peut me faire entendre si le train a réellement déraillé ou s'il aurait dû ou pu dérailler.

J'appelle, avec M. G. Guillaume, *effets de sens* ces deux applications d'une même forme, dite imparfait de l'indicatif. Effets de sens, encore, la différence qualitative de *ton* d'un même récit narré au passé simple puis au passé composé. Je renvoie simplement, ici, au commentaire si juste que Sartre en a donné à propos de Camus. Avec eux, nous ne sommes plus tout à fait au niveau du style. Je veux dire par là que ces virtualités d'emploi se déterminent dans l'exercice de la parole un peu en deçà du choix conscient. Après, fixées dans la langue par un hasard heureux, elles deviennent évidemment fait de style; mais leur création n'est pas libre, incluse qu'elle est dans la valeur primaire d'une forme en situation par rapport à d'autres; et cette valeur, justement, m'interdit de passer certaines limites sous peine de tomber dans l'absurde. Ainsi, la forme d'imparfait pourra, sous condition, servir à projeter dans l'avenir un fait éventuel : *si vous veniez demain, vous me feriez plaisir* — et ce sera encore un effet de sens; tandis qu'aucune licence ne m'est jamais accordée de supposer l'avenir

au moyen du passé simple. Au sens strict, la grammaire est un catalogue de ces virtualités d'emplois; mais leurs raisons n'apparaissent pas en clair, à moins qu'une grammaire plus profonde n'atteigne le plan où, par position et liens réciproques se déterminent les valeurs primaires des formes.

De proche en proche nous voici parvenus à ces articulations maîtresses au niveau desquelles notre pensée s'informe dans les structures que lui fournit la langue. Et là seulement, à mes yeux, doit être débattue la valeur significative de cette opération. Par le fait, je ne devrais rien en dire que des philosophes n'aient d'abord exprimé leur façon de voir. Mais comme la linguistique me paraît avoir préparé un terrain de discussion, peut-être sera-t-on curieux de connaître ce repérage.

Au point où le penser s'exprime en langue, la langue est, pour le sujet, un *donné* inéluctable; la structure grammaticale de tout idiome représente ainsi une servitude. Dans leur *Essai de grammaire de la langue française*, Damourette et Pichon ont écrit : *Tout idiome est une façon de penser*. Ce jugement serait déjà vrai à la seule lumière du lexique; je songe ici, par exemple, à l'extraordinaire extension du verbe *avoir*, en français, qui fait que nous concevons ou pouvons concevoir presque tout rapport sous l'image d'une possession personnelle : ce mal de dent est mien, j'*ai* mal aux dents; cette foi, pur don de Dieu, est mienne, j'*ai* la foi. Mais il apparaît encore plus juste quand on ne retient que les structures. Historiquement, celles-ci sont fortuites puisqu'elles résultent, dans leurs formes, de l'incessant travail de dégradation qu'opère sur elles le temps. On peut donc ne les considérer *que* comme fortuites; en ce cas la langue n'a aucun sens, la servitude qu'elle m'impose est absurde; par le fait, si l'on interroge ceux qui la parlent, beaucoup sont tout près d'avouer qu'il en est bien ainsi.

Mais si l'on pouvait réduire les oppositions fondamentales que les langues manifestent dans leurs structures primaires et reconnaître sous ces différences autant de moyens propres à situer le penser sur quelques grands vecteurs, les langues, s'éclairant l'une l'autre, apporteraient un témoignage singulièrement efficace sur des procès dont l'objet même intéresse

la philosophie. La langue serait alors, pour reprendre une expression de M. G. Guillaume, le mode sous lequel l'esprit se regarde penser.

Cette hypothèse de travail guide depuis plus de vingt ans les études de M. G. Guillaume. Sa vraisemblance, comme la valeur significative des illustrations qu'il lui a données, ne pouvaient apparaître dans leur vrai jour avant une époque qui me semble atteinte aujourd'hui [1].

L'analyse porte ici sur un domaine si profond — celui de la langue avant emploi — qu'une dénomination nouvelle était nécessaire. M. Guillaume a choisi celle de *schème sub-linguistique*. Ce terme recouvre le lieu où s'opèrent les compensations entre le donné (constamment mobile et soumis à une dégradation mécanique) et ces lignes de force sans lesquelles l'opération même de penser serait impossible.

L'existence de tels vecteurs n'est pas posée *a priori*, mais attestée par l'examen de chaque idiome. Il est des langues, p. ex., où la détermination du sémième sous les catégories de la substance ou du procès ne se fait pas en grammaire, mais dans la parole et résulte du contexte; dans ces idiomes tout mot peut jouer indifféremment le rôle de nos noms ou de nos verbes. En français, au contraire, le donné est tel que tout sémième est pensé nécessairement ou comme nom (substance) ou comme verbe (procès); et cela est si astreignant que le français a laissé perdre jusqu'au pouvoir de traiter les infinitifs comme noms; l'ancienne langue, influencée par le latin, pouvait dire *le craindre*, *le mentir* (entendre *le fait de craindre*, *le fait de mentir*) à l'imitation du tour *turpe est mentiri*. Aujourd'hui, les quelques infinitifs nominalisés qui nous restent désignent, par un glissement de sens bien remarquable, l'objet, la subs-

1. Le lecteur que ces problèmes intéressent se reportera notamment aux ouvrages et aux articles suivants de M. G. Guillaume : *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Maisonneuve, 1919 (et trois études sur la logique constructive interne des articles français dans *Le Français Moderne*, t. XII, 1944, p. 89, t. XIII, 1945, p. 70 et 207). — *Temps et Verbe*, Paris, Champion, 1929. — *Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe*. Esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect (*Journal de Psychologie*, t. 30, 1933, p. 355). — *Thèmes de présent et système des temps français* (*ibid.*, t. XXXIX, 1937, p. 161).

tance sur laquelle s'exerce le procès. *Le manger* et *le boire* soi les victuailles et la boisson; *le rire*, *un rire*, un éclat de rir

Ainsi, le système du verbe représente formellement, en frai çais, tout autre chose que le système du verbe en latin; d séries entières ont disparu, d'autres se sont conservées, il e est, enfin, comme celles des formes composées, qui ont pr une extension considérable. L'hypothèse, ici, consiste à ne pa considérer gains et pertes uniquement sous leur aspect quant tatif, mais à supposer que l'état nouveau compense, en valeu qualitativement, l'état ancien, sans pour cela lui être supe posable en tous points. En d'autres termes, si le système d verbe est le foyer de plusieurs lignes de forces essentielles, devra toujours — quel que soit le donné fourni par l'histoire – réaliser un équilibre de ces forces. Celles-ci, dans les langues i.- représentent une certaine manière d'entendre l'état ou le procès soit dans la relation que le sujet entretient avec un objet (*voix* soit par rapport au temps impliqué par le sémième du verb (*aspect*), soit encore par rapport au temps expliqué, extérieu où le procès et l'état se déroulent (*temps*). Entre *aspect* et *temp* par exemple, divers équilibres sont possibles et détermine différents emplois. M. G. Guillaume a mis en lumière le rôl qu'a joué dans ces écarts la double aperception du temp *incident* né dans le futur, conçu à partir de lui et se présentan comme parfait, constructif, et du temps *décadent* incomplet inachevé dans la mesure où il naît à partir du présent et où i est conçu comme fuyant dans le passé. L'origine historique de formes verbales du passé, en français n'expliquant pas toute leurs valeurs d'emploi, le hasard ne pouvant non plus rendr compte de ces effets de sens fort subtils, constants et limités j'incline, pour mon compte, à leur reconnaître une raison et jusqu'à plus ample informé, celle que fournit M. G. Guillaum me semble fort pertinente [1].

1. Une autre analyse du même linguiste — tentée ailleurs avec plu d'intuition que de rigueur par Damourette et Pichon — conduit à découvri sous le choix des verbes qui servent d'*auxiliaires* des raisons qu'*a prio* on ne s'attendait pas à trouver; ce qui laisse entendre que les *sémièm* sont eux-mêmes l'objet d'opérations de pensée au niveau du schèm

Que si, maintenant, le contenu de sens à penser verse dans ı catégorie du nom au lieu d'aller vers celle du verbe, d'autres pérations préliminaires l'assiéront, si l'on peut dire, de telle u telle manière. Le système auquel le français a tendu, histo- quement, monte de vues assez concrètes jusqu'à un très aut degré d'abstraction. Le substantif nu, avant emploi, n'est as tout à fait indéterminé; de lui-même, par le seul effet de a signification, il tend à une certaine détermination. En fran- ais moderne, *beurre*, *or* et généralement les noms de matière nclinent vers l'article *du/de la*, tandis qu'un mot tel que *eur* supposera plutôt *la* ou *une*. D'autre part, en emploi, dans discours, ces mots peuvent momentanément supporter une aractérisation différente de la première. Tel contexte justifiera *s ors*, et populairement, un tour tel que *y a d'la fleur*, *ici* raduit fort bien une abondance florale. Si l'on tient compte, nfin, que dans un état de langue qui possède un article gram- naticalisé, le nom, privé de support, oscille entre un excès e généralité et un excès de particularité, l'article, en français noderne, est donc un instrument très délié de fixation de la ubstance au juste point qu'exigent *à la fois* sa nature séman- ique et son emploi. Mais ce mode de détermination n'est pas seul dont dispose le français. Il caractérise la substance par apport à elle-même; d'autres morphèmes le font pas rapport d'autres substances situées dans le même champ objectif ue la première (*démonstratifs*); enfin, plus grossièrement, ous pouvons situer cette substance par rapport à nous-mêmes u moyen des *possessifs*. Dès son origine, le français était en ossession de ces morphèmes avec ceci, toutefois, que le rôle le l'article y était bien moins étendu qu'aujourd'hui et que *le*, lans bien des cas, pouvait alterner avec *cil*. L'extension de article témoigne d'un progrès dans l'analyse assez notable t assez clair pour que les grammairiens de l'époque classique ne s'y soient pas trompés.

Dans cette perspective, les comparaisons inter-idioma-

ublinguistique. Cf. G. Guillaume, *Théorie des auxiliaires et examen e faits connexes* (Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. XXXIX, 938, p. 5-23).

tiques — si révélatrices déjà quand on les mène sur le plan des effets de sens [1] — s'avèrent d'un avenir très riche, à condition toutefois que l'on en écarte tout *a priori* de logique aristotélicienne. A leur terme, chaque idiome représentant *une* façon de penser qui donne naissance à *une* logique, il apparaîtra encore une fois, que la langue, au niveau du schème sublinguistique, exprime les modes sous lesquels l'esprit se représente les structures fondamentales qui lui servent à penser.

Une cathédrale, un temple thibétain, une ville sainte chinoise sont intelligibles seulement sous certaines conditions de croyances qui déterminent leurs plans, leurs orientations, leurs proportions; chaque pierre, chaque figure, chaque ruelle prise en elle-même a un sens, évidemment, et mérite d'être étudiée à part; mais la somme d'observations que l'on peut faire sur elles ne les dépasse pas; c'est *ensemble* qu'elles nous révèlent l'intention qui a présidé à leurs rapports. Ainsi en va-t-il de chaque idiome. Quant à leur comparaison, elle enseigne que la diversité des langues naît bien en deçà des phonèmes audibles, au point même où l'homme commence à penser.

Tous les linguistes, je le répète, ne sont pas d'accord pour suivre M. G. Guillaume dans le chemin qu'il a ouvert. Il en est qu'une prudence de tradition retient à l'écart de ce qu'ils appelleraient volontiers une métaphysique du langage. D'autres, en revanche, voient dans cet effort une des plus remarquables tentatives faites, depuis Saussure, pour poser en termes valables le binôme langue-pensée.

L'opération du langage est une; mais les vues qu'on prend de la langue diffèrent avec le plan d'où on la considère. Pendant des années, la linguistique s'en est tenue à l'étudier seulement dans ses mécanismes (phonique, morphologique, syntaxique) et dans ses valeurs expressives. Une telle rigueur était nécessaire et c'est à elle que les linguistes doivent d'être aujourd'hui en face d'une documentation extrêmement riche et bien classée. La linguistique doit-elle en rester là? On peut penser que non,

1. M. J. Vendryes en a clairement défini la portée dans *La comparaison en linguistique* (Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. XLII, p. 1-18).

et qu'elle n'a rien à perdre désormais à tenir compte, dans ses interprétations des faits linguistiques, de *toutes* les coordonnées humaines du langage. Dans l'article auquel on a renvoyé plus haut, M. J. Vendryes définit un programme de comparaison inter-idiomatique et insiste sur l'urgence de cette tâche : *par quelque bout qu'on la prenne*, écrit-il, *il faut dès maintenant s'y mettre. Il n'y en a pas à l'heure actuelle qui paraisse plus utile et qui doive être plus féconde.* J'ai cru devoir montrer que la façon d'aborder ce problème n'était pas indifférente et que la méthode expérimentée par M. G. Guillaume offrait le moyen de pousser la comparaison jusqu'au point où des opérations de pensée initiales commandent les effets de sens et les valeurs stylistiques. On est là au seuil du langage; peut-être aussi au seuil de l'action. Rien ne dit, en effet, que dans un troisième temps, le choix et l'élaboration de ces vecteurs linguistiques primaires ne puissent être mis en rapport avec certains types de comportement.

« Au commencement était le Verbe. » « Au commencement était l'Action. » Je n'ai jamais cru, pour ma part, qu'il y eût antinomie entre ces deux figures. Quand on les oppose, c'est hors de l'homme, sur une scène où les mots-pensées jouent une sorte de ballet plus ou moins gracieux, plus ou moins agréablement réglé. S'il me restait encore un doute sur leur premier rapport, les progrès convergents de la linguistique et de la psychologie le lèveraient aussitôt.

R. L. WAGNER.

GANDHI ET LA CIVILISATION INDIENNE

Quel jugement porter sur l'homme? S'il n'avait été qu'un saint, l'unanimité se ferait aisément sur son nom, comme elle se fera plus tard, quand les passions de l'heure seront oubliées. Mais il a été mêlé à l'action, la plus incisive, la plus virulente, il a pétri d'action sa sainteté. Et c'est dès lors sur le plan de l'efficacité que le jugement repose. Il a réussi la libération de l'Inde, il n'a pas réussi l'unification politique, il n'a réussi que pour une part, pour une faible part peut-être, l'œuvre de « révolution » sociale. D'autres méthodes auraient-elles eu plus d'effet? Un autre aurait-il tenté d'abord de transformer les conditions sociales qui ont causé cette sujétion de plusieurs siècles, ou de faire face, avec des armes égales, aux menaces du temps présent? On peut en discuter.

La carrière de Gandhi a de quoi séduire et déconcerter : séduire, par cet effort tenace, inflexible, pour inscrire des valeurs morales dans le cours de l'histoire, fonder sur elles et sur elles seules une politique, renoncer à tout ce qui hors d'elles eût permis d'arriver, et plus rapidement peut-être, aux mêmes buts. Déconcerter — non seulement par ces singularités dans l'aspect extérieur qui frappent si fort l'Occidental — mais précisément parce que la politique a ses moyens propres, indéfiniment oscillants entre la ruse et la force, et qui n'interfèrent jamais, même chez un saint Louis, avec le domaine spirituel.

Dès que Gandhi eut pris conscience de son destin, dans ces années de germination que furent les expériences d'Afrique du Sud, il a voulu faire passer dans l'action publique, politique et sociale, ces exigences qui ne se posent d'ordinaire qu'en fonc-

on de l'individu. Quelle gageure! Mettre la vérité, la pureté au sens indien : c'est-à-dire d'abord la propreté matérielle, elle du contact et de la nourriture), au-dessus de l'efficacité, prétendre atteindre à celle-ci précisément par ces vertus, imposer ce renversement dans un monde qui ignore les moyens et ne connaît que les fins!

Dans l'Inde, non plus qu'ailleurs, cette attitude ne se serait imposée si l'homme n'avait eu ces dons extérieurs qui peuvent soulever les foules : une éloquence directe, familière, un peu prêchante à la manière indienne, avec force reprises et répétitions, dans cette langue vulgaire dont usait jadis le Bouddha. D'un contact permanent avec le peuple, il avait patiemment forgé sa popularité : ne s'était-il pas astreint à l'exercice d'une douzaine de métiers manuels, dont certains parmi les plus pénibles? Il avait le sens de l'opportunité, faisant au moment voulu ce que sa voix intérieure (disait-il) lui dictait, c'est-à-dire ce qu'il sentait que la masse attendait de lui. Une fois assurés les premiers succès, comment son prestige n'aurait-il pas grandi quand on voyait cet homme tout nu, démuni de titres et d'argent, s'élever, sans la force, sans la crainte, à la situation de chef spirituel d'un grand empire?

La réussite ne s'obtient pas sans certains détours. Le moralisateur des *after-prayer meetings* était dans les réunions diplomatiques cet avocat maître de lui-même (le contrôle sur soi est la grande vertu des princes, disait Kau*t*ilya), jamais à court d'arguments, avec ce raisonnement retors qu'emploie en toute naïveté la dialectique sanskrite, cette tradition de controverse qui se poursuit d'âge en âge à travers les littératures indiennes. Même la non-violence, pierre angulaire du système, il savait opportunément la suspendre. L'homme qui, le 18 juin 1940, admirait dans le gouvernement français de l'armistice la promptitude à pactiser, qui en appelait le 6 juillet « à tous les Britanniques » pour les inviter à ouvrir leurs cités, leurs maisons à l'invasion allemande, le même, en 1942, quand l'Inde fut à son tour menacée, déclarait suspendre la non-violence, se disposait à coopérer (comme il avait déjà fait en 1914), refusait de suivre Subhas Chandra Bose. Et plus récemment,

au cours d'une crise aiguë dans le conflit indo-musulman, estimait (si du moins ce qu'on lui a fait dire reflète bien sa pens que la guerre pouvait, devait être envisagée : n'a-t-il pas éc que la violence vaut mieux que la lâcheté, s'il est vrai que non-violence est la solution la meilleure (on reconnaît les fo mules de l'axiomatique sanskrite) ?

Mais ces accommodements, il les ressentait pour des infra tions momentanées, qui n'entamaient pas les principes. On l vu, inversement, arrêter un mouvement de grève, repouss les fruits d'une victoire toute proche, pour ne pas courir risque d'une effusion de sang.

* * *

Ces principes, dans quelle mesure sont-ils tissus dans la tran du passé indien? C'est ce que nous voudrions montrer en pe de mots. Il ne s'agit pas de tout expliquer. Il y a une part d chance dans l'œuvre de Gandhi : peu s'en fallut à plusieu reprises qu'il n'ait été débordé par les événements, que cet mort cruelle, absurde, qu'il rencontra à 79 ans, n'eût été son so longtemps avant. Il n'aurait pu réussir sans ces deux guerre et l'ébranlement qu'elles ont causé : il y a cette maturité de choses qui fait que se réalise aisément un jour ce qui la veil était utopique.

Mais Gandhi, c'est avant tout le contact heureux d'un homm avec les aspirations latentes d'un peuple. Ce n'est pas dan l'histoire musulmane ou pré-musulmane qu'il faut cherche d'abord des modèles. Les princes éclairés n'ont pas manqu dans l'Inde ancienne, non plus que les hautes figures spirituelle à commencer par l'extraordinaire personnalité du Bouddha Mais les premiers n'ont pas prétendu agir au nom d'un ordr moral (à une exception près) : lorsqu'ils se détournent du monde comme le veut, du moins, une tradition persistante, ils le fon pour leur salut personnel, ils entrent dans la voie de la « déli vrance ». Les autres, tout en étant à leur manière des homme d'action, tels Sankara ou Râmânuja, directeurs de propagand religieuse, ne prétendent pas jouer de rôle politique. Le Bouddha

est placé résolument au delà des valeurs temporelles, accep-
nt la société brâhmanique de son époque, empruntant les
dres du *dharma* hindou. Un seul nom serait à retenir : celui
l'empereur Asoka qui, au IIIe siècle avant notre ère, devenu
maître de l'Inde presque tout entière après une série de
uerres sanglantes et de conquêtes, mit brusquement un terme
cette politique, inaugura un régime de justice, de mansuétude,
ondé sur le *dharma*. Mais autre chose est un homme qui a pris
pouvoir et, ses buts atteints, renonce les moyens qui lui ont
ssuré le succès, autre chose est, pour celui qui part de rien,
'accéder au rang suprême par les méthodes les plus adverses
son dessein.

Toutes proportions gardées, ce sont les chefs de sectes, les
nombrables frayeurs de « voies », ouvreurs de « chemins »,
ui préfigurent l'action de Gandhi. On voit au moyen
ge et jusqu'à nos jours ces hommes, venus de tous les sec-
eurs sociaux et spirituels, grouper autour d'eux des com-
nunautés, adopter des Évangiles nouveaux, tenter par-
ois de se faire un passage jusque dans le domaine social ou
olitique par des moyens qu'ils prétendent invariablement tirer
le leurs Évangiles mêmes : qu'on pense à Basava au XIIe siècle
avec les Lingâyats, à Râmânanda, à Kabîr, au XVe siècle, à
'action de Nânak, le fondateur du sikhisme, aux XVe-XVIe siècles.
Mais ce que ces hommes ont vu à l'échelle de la région, pour les
besoins de la secte, Gandhi l'a pensé en fonction de l'Inde.

C'est moins, cependant, vers l'histoire, réelle ou légendaire, que vers les grandes œuvres littéraires qu'il convient de se tourner. Avant d'être ce qu'elle est et ce qu'elle sera, l'Inde est le pays des prédications bouddhique et jaina, de l'enseignement des *Védas* et des *Upanishads*, de la dialectique du *Vedânta*, des *Lois de Manou*, des discours de la Grande Épopée, de tout un trésor de maximes gnomiques qui court sans discontinuer depuis les *sutta* bouddhiques jusqu'à Tukârâm, Vêmana, Râmakrishna. C'est le soubassement éternel de la spiritualité indienne, c'est la réalité de l'Inde.

Gandhi était loin de posséder une grande culture, mais la tradition coule à ras du sol dans ce pays où toute chose, même

à l'esprit peu religieux qu'il dit avoir été en sa jeunesse, suscite inévitablement les représentations jumelées du mythe et du rituel. Il a lu la *Gîtâ*, il a réfléchi sur les *Upanishads*, il a su assez de sanskrit pour suivre dans l'original des textes relativement faciles, relativement populaires, comme le sont ceux-là.

Il est certain qu'une profonde idée de mortification, de *tapas* ou « brûlure ascétique » est inhérente au comportement indien. L'exaltation de la vie dure chez Gandhi, son horreur du luxe, son besoin d'être pauvre (et, médiatement, d'appauvrir), c'est la résonance de tout un passé. C'est dans le plus rigoureux refrènement de soi, tel que le *Yoga* classique l'a fondé en droit, que l'Indien pense trouver la voie. Contrarier les tendances naturelles de l'être est l'un des thèmes de sa spéculation : il y a eu des doctrines de la jouissance — dans le tantrisme ou, sur le plan profane, dans l'idéal du *Kâmaçâstra*, — il y en a d'autres qui s'orientent vers le pouvoir et le profit (l'*Arthaçâstra*), il n'y en a pas vers la facilité. C'est par la plus raide pente qu'il gravit la montagne, par le moins prévisible détour qu'il franchit l'obstacle. Même le chemin de l'amour-foi (*bhakti*), celui de l'intuition mystique (*samâdhi*), sont donnés par une discipline sévère, comme ceux de la connaissance ou de l'action.

Une autre attitude assez constante est la tolérance. Sans doute l'irruption de l'Islâm a modifié les conditions de l'existence, mais dans l'ensemble, pour un pays si follement envahi d'efflorescences religieuses, combien on a peu de persécutions à relater, peu de guerres de religion ! Le bouddhisme a disparu de sa mort naturelle, quand le message fut devenu inutile. Ce n'est pas un conscient éclectisme, c'est l'indifférence à la littéralité des dogmes, le pouvoir d'absorption infini du *dharma* hindou, qui ont créé les conditions mêmes de cette tolérance. Sectes, écoles, voisinent, se scindent, se rajustent, dans l'hindouisme ou en marge, jamais totalement répudiées, joignant l'extrême de la spiritualité et de l'idolâtrie (l'Indien ne connaît guère le contradictoire); Sankara, tenant du plus pur monisme « acosmique », était un dévot du dieu Siva, le démiurge, le façonneur de formes par excellence.

Le fameux jeûne de Gandhi, son arme la plus redoutable, aurait-il eu la même puissance autre part que dans l'Inde, où l'on a pratiqué de tout temps la « grève de la faim » comme moyen de contrainte morale ou religieuse contre un individu, contre une collectivité que le jeûneur veut rendre responsable de sa mort? Ainsi un vieil usage, sanctionné dans les lois, autorise le créancier à jeûner devant la porte d'un débiteur infidèle, à faire le siège de sa maison : pratique héritée des zones marginales du monde indo-européen, puisqu'on la retrouve, également passée dans les Codes, chez les Celtes où elle a produit dans l'Irlande contemporaine des effets symétriques à ceux qu'on observe dans l'Inde.

La non-violence? Elle est inscrite au premier plan du catéchisme éthique des Jainas, où elle a revêtu les formes naïves qu'on sait. Mais elle est, quoique moins apparente, au fond de l'enseignement bouddhique, et le brâhmanisme n'y est nullement étranger : le terme d'*ahimsâ* apparaît dès la *Chândogya Upanishad*, c'est avec la mortification, l'aumône, la droiture une de ces quatre vertus cardinales que ne renierait pas Gandhi. Le motif revient cent fois : les *Lois de Manou*, par exemple, n'interdisent-elles pas l'agriculture au brâhmane parce que le labour, la moisson, le battage, c'est le *pramrita*, c'est-à-dire, selon l'explication traditionnelle, le moyen de détruire les animalcules vivant dans le sol ou dans la plante? On connaît assez l'attitude de l'Hindou quant au respect de la vie.

On dit que l'Inde est pénétrée de religiosité, c'est vrai. Mais la religion, dont aucun mot précis ne cerne la notion, y est coextensive à l'ensemble de l'activité humaine : le terme de *dharma* englobe les attitudes morales, la justice humaine, le mérite, les droits et les devoirs. Il n'y a pas d'équilibre entre l'immanence et la transcendance, entre le dieu suprême (mais impersonnel) et la divinité personnelle (mais polymorphe, soumise au *karman*, sans autonomie). La piété y est immense, spectaculaire, mais canalisée en pratiques presque immuables : des rites et pas de dogmes, une spéculation et peu de théologie. Des formes religieuses définies sont le bouddhisme primitif,

mais c'est un athéisme qui conserve des « dieux » inférieurs et refuse la substance; c'est l'agnosticisme de certaines *Upanishads*, le syncrétisme de la *Gîtâ*, l'impersonnalisme de l'*Advaita*. En somme, Gandhi exposant les thèmes de l'être sur un plan de valeurs humaines, d'après une éthique qui met en jeu des oppositions de forces, avec une divinisation diffuse, c'est un fait bien indien. Le *satyâgraha*, ce vieux mot d'ordre élaboré pour les luttes africaines, cette « emprise de la vérité » ou « obstiné effort vers le vrai » (le terme est typiquement équivoque), c'est un retour à cette antique notion de *satya* qui a désigné tout à la fois la vérité morale, la réalité (ce qui doit être est ce qui est, la norme est le réel, le *dharma* normatif est aussi le *dharma*-expérience ou donnée), voire l'exactitude rituelle, après s'être substitué à un autre symbole, le *rita*, « agencement du cosmos et agencement de l'être ». Ce sont ces mots surabondants de significations et de virtualités, pleins de menaces latentes par leur ambiguïté même, que Gandhi a retrouvés, dont il s'est servi comme de forces magiques : cette même magie qui jadis opérait sur la « formule sacrée de type ésotérique » (le *brahman*) cette lente majoration qui en a fait le principe absolu des choses. Les notions négatives, comme le bouddhisme en instaure si volontiers, ne sont pas les moins chargées de magie : telle l'*ahimsâ* précisément, qui est moins la « non-violence » que « l'action fondée sur le refus de nuire », l'*abhaya* — encore un vieux mot de la spéculation —, moins la « non-crainte » que l'état actif situé au-delà de la crainte : car Gandhi enseigne aux masses prostrées par l'effet d'une longue servitude, non pas : « cessez de souffrir », mais : « cessez de craindre ».

Gandhi est l'héritier de la *Bhagavadgîtâ*. Ce poème célèbre (trop célèbre peut-être : il y a plus de grandeur en d'autres monuments du génie indien), assez riche de contrastes pour autoriser les spéculations les plus hétérogènes, soutenir la foi des sectes les plus diverses, prend du moins son départ sur une position claire, dramatiquement concrète. La grande bataille de l'Épopée va se déclencher, les combattants sont à leur rang,

on n'attend que le signal des chefs. Héros d'une des armées en présence, Arjuna a un instant de trouble devant la cruelle décision. Il se demande s'il ne vaut pas mieux se laisser frapper sans défense, sans armes, plutôt que répandre le sang dans une lutte fratricide : « Nous ne savons ce qui est le plus redoutable, vaincre ceux qui, si nous les abattons, ruineront en nous le goût de vivre, ou être vaincus par eux. » Et le « cocher » du char d'Arjuna, qui n'est autre que le dieu Krishna lentement manifesté, apaise l'angoisse du héros, lui recommande de suivre le *dharma* du guerrier, lui affirme que l'existence est sans valeur, que seule compte la pensée, et ainsi de suite. Cet enseignement, typiquement indien, est bien éloigné à première vue de l'*ahimsâ* vers laquelle inclinait un instant Arjuna. Mais c'est là l'inspiration de l'aède, l'exigence de l'affabulation épique. Quand prend la parole, en son nom propre, l'auteur de la *Gîtâ*, le poème s'enfuit à mille lieues de cet exorde : il exalte l'ascèse, la connaissance de soi, les vertus et les techniques qui mènent à la « délivrance », pour culminer par une sorte de théophanie. Cette manière d'intégrer l'acte dans la pensée, de penser en fonction de l'acte, de renoncer dans l'action même et, comme disent les Indiens, de renoncer aux fruits de l'action, c'est l'effort même de Gandhi.

Bien d'autres points seraient à retenir. Son idéal social a été moins d'abolir la caste que d'en compenser les effets, tout en maintenant (au moins pour le présent) l'armature des quatre grandes divisions sociales, qui remonte au plus haut passé : or, c'est l'enseignement même du Bouddha, celui des sages et des penseurs de l'Inde ancienne ou médiévale, c'est l'impression qui résulte de la littérature sanskrite qui, prise dans son ensemble, ignore la « caste » (*jâti*) et ne connaît que la classe (*varna*). Le refus de l'industrialisation, du machinisme, c'était — avant la lettre — le programme des vieilles communautés semi-autonomes du village, telles que les inscriptions du Sud les ont souvent décrites.

Gandhi a cristallisé autour de lui les forces vives du terroir : en quel autre pays que l'Inde aurait-on pu voir ce qu'on a vu dans ces journées qui ont précédé de peu sa disparition : deux

peuples prêts à s'affronter pour la guerre, et, nouveau Krish*n*a, ce vieillard frêle et désarmé, s'interposant en n'offrant pour menace que celle de sa propre mort?

L'étonnant est qu'il ait réussi en un temps où le monde est déchiré de passions, faible et déconcerté devant l'appareil de la tyrannie. Gandhi contemporain des dictatures, voilà le miracle.

A tort ou à raison, l'Inde est sollicitée par de tout autres prestiges. Elle n'a pas fini de souhaiter ou de subir la *mâyâ*. Elle vise à rentrer dans la norme des États forts, voués au progrès matériel, au surarmement, au nivellement social. Elle a les moyens d'y parvenir, d'y figurer en bonne place. Des ascètes, des mystiques, poursuivront leur destin dans l'immensité de ses retraites, sous des formes plus ou moins obscures, à des fins strictement individuelles. Un second Gandhi est mal concevable (et le gandhisme même dégénérera probablement en secte, une secte de plus). Il est une survivance. Mais par la surrection même qu'il a opérée dans l'apathie indienne, son action est, qu'il l'ait ou non voulu, à l'origine des transformations que laisse prévoir un avenir prochain.

Louis RENOU.

LA RÉCRIMINATION (*fin*)

> *« Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrirons : c'est sur la route, dans la ville, au milieu de la foule, chose parmi les choses, homme parmi les hommes. »*
>
> Jean-Paul Sartre.

Dès qu'autrui apparaît, tous mes actes s'orientent en fonction de cette présence. Mais s'il est vrai qu'elle met en péril mon irresponsabilité, il faut avouer que je m'arrange assez vite de cet inconvénient, et que ma récrimination ne tarde pas à trouver en autrui l'un de ses objectifs favoris. C'est qu'en effet autrui me vole le monde, me déloge de mon attitude intérieure, et c'est en outre un voleur qui argumente, attaque et se défend : comment ne verrais-je point en lui un jouet magnifique pour mon perpétuel jeu de diversion?

Au plus épais de ce brouillard dont l'homme s'aveugle, toutes les formes de tension se valent, de l'abandon crispé à l'héroïsme pessimiste. Toutes pourtant ne sont peut-être pas également protégées contre le réveil qu'elles ont pour mission de différer toujours. Même dans la ligne de cet unique souci, c'est une chose de tourner en rond, en mettant tous ses soins à ne pas subir l'appel du dehors — et c'en est une autre d'aller droit devant soi, en tâchant de vomir le monde. Il y a une récrimination close, calfeutrée, qui fonctionne en circuit fermé, en vase clos, à l'abri d'une intimité artificielle; et il y a une récrimination ouverte, de plein air, qui est une sorte de « fuite en avant », et où l'homme n'hésite pas, pour ignorer sa responsabilité effective, à se charger fictivement de toujours plus de « responsabilités. »

La différence se situerait assez bien entre la soif de jouissan absolue et le désir d'absolue nouveauté, entre le profit et dépense, entre la capitalisation et la conquête répétée, ent la possession et l'aventure, entre l'approfondissement qu litatif d'une expérience et la multiplication quantitative d expériences, entre le conservateur et le novateur, entre l'*avo* et le *faire*.

Faire, ici, n'est qu'un moyen de s'étourdir dans l'actio mis au profit de la même intention d'absolu, de la mên préoccupation d'être. C'est qu'il y a deux façons de se souci d'être : soit en admettant qu'on *est* déjà tel ou tel être, so en *se faisant* être, au cours de telle ou telle entreprise. Ma il est clair que la première des deux perspectives est e quelque sorte un redoublement de mauvaise foi — puisqu l'homme y transforme l'auxiliaire « être » en un verbe passi cependant que cette transformation même implique de s part une activité dont nous avons pu noter déjà les modalit essentielles : au fond, c'est bien lui, jusque dans ce cas, qui s fait être, mais il refuse de l'avouer, alors que l'aventuri reconnaît ouvertement qu'il agit.

Encore faut-il faire sur ce point, et même à ne consid que l'aventure « agressive », d'assez importantes réserve S'il est vrai, en effet, que le « salaud » s'affecte d'un certaine peur d'autrui, et préfère dominer par l'intermédiai du privilège ou du profit, en s'efforçant d'ignorer qu'il ag et que ses actes retentissent dans le monde, l' « aventurier dont nous parlons ici ne supporte pas davantage de tenir so comportement pour injustifiable : s'il s'en avoue l'auteur, s' se donne pour but une domination directe, et s'il lance à tou homme une sorte de défi, c'est au prix de s'être préalablemen affecté d'un « esprit de sérieux » qui lui permet de référer so action à quelque principe absolu, à quelque appel, à quelqu « visitation » dont il serait l'unique « visité ». Sa volonté d puissance se sublime en vocation — et cette vocation se donn pour transcendante : il ne se voue à quelque tâche que dans l mesure où il peut s'y sentir *voué*; il ne s'appelle pas lui-mêm il *est* appelé, il entend des voix, il reçoit au moins l'illumina

tion sous la forme d'une exceptionnelle lucidité. Sa route ne lui est pas tracée, bien sûr, mais il est écrit qu'il doit faire sa route, qu'il est apte à trouver la voie : et cette aptitude, en même temps qu'elle autorise un souverain mépris à l'égard des hommes, lui confère le devoir sacré de les mener, de les manier — étant entendu que les sociétés pourriraient sur place, si ne leur était point accordé ce bienfait des dieux, l'homme d'action. Celui qui entreprend est justifié d'office, car les hommes, livrés à eux-mêmes, ne peuvent que rétrograder : toute secousse leur est bonne, il faut faire circuler le sang de l'humanité. Qu'il soit aristocrate ou chef de bande, l'inspiration dont il se découvre habité ne saurait être mauvaise, puisqu'elle conseille d'agir, dans un monde menacé de mort.

Il n'en reste pas moins que l'aventurier entre dans le bain, tandis que le « salaud » demeure bourgeoisement sur la rive — préférant un monde figé, durci, atteint de sclérose, mais dans lequel ses « droits » seraient au moins stabilisés, à ce monde violent où l'homme d'action, toujours, prépare quelque surprise à l' « honnête homme ». A ce titre, quelle que soit sa carapace de sérieux, l'aventurier se prépare à lui-même une surprise infiniment plus grave — s'il est vrai que l'homme a plus de chances de se rencontrer parmi les hommes que parmi les « amis » qu'il s'est choisis, et que la prise de conscience libératrice ne peut s'accomplir que par delà l'aveu du souci d'oppression, c'est-à-dire comme conscience de s'être fait soi-même oppresseur. En d'autres termes, de l'orgueil et de l'humilité, c'est la dernière qui est la plus radicalement « vicieuse » — et c'est bien en ce sens que le nietzschéisme représenterait pour nous, sous sa forme négative, un moment moral indispensable, en tant qu'il dénonce les prétendues « vertus » d'acceptation.

« Je ne vois rien, mais je n'entends que mieux... C'est une rumeur circonspecte, un chuchotement à peine perceptible, un murmure sournois qui part de tous les coins et recoins. Il me semble qu'on ment : une douceur mielleuse englue chaque son. Un mensonge doit transformer la faiblesse en *mérite*, cela n'est pas douteux, il en est comme vous l'avez dit... Et l'im-

puissance qui n'use pas de représailles devient, par un mensonge, la « bonté »; la craintive bassesse, « humilité »; la soumission à ceux qu'on hait, « obéissance » (c'est-à-dire l'obéissance à quelqu'un dont ils disent qu'il ordonne cette soumission : ils l'appellent Dieu). Ce qu'il y a d'inoffensif chez l'être faible, sa lâcheté, cette lâcheté dont il est riche et qui chez lui fait antichambre, et attend à la porte inévitablement, cette lâcheté se pare ici d'un nom bien sonnant et s'appelle « patience », parfois même « vertu », sans plus; « ne pas pouvoir se venger » devient « ne pas vouloir se venger » et parfois même le pardon des offenses (« car *ils* ne savent ce qu'ils font — nous seuls savons ce qu'*ils* font »). On parle aussi de « l'amour de ses ennemis » et l'on sue à grosses gouttes [1] ».

Naturellement, ce texte semble concerner exclusivement le type d'acceptation que Nietzsche découvre dans la morale chrétienne; en outre, il ne s'applique directement qu'au cas du faible et du non-possédant. Mais d'une part on peut sans y changer un mot l'étendre à n'importe quelle forme de *stoïcisme passif;* et d'autre part la lâcheté qu'il mentionne est également impliquée dans l'attitude de l'homme qui se confère des droits. Ne résidant que dans son « avoir », la force statique du privilégié lui apparaît à lui-même, sourdement, comme une faiblesse; le possédant se tient pour impuissant, son énergie ne s'avoue jamais que sous sa forme potentielle, elle n'accepte de se dénoncer que comme possible, prétendant résider en elle-même, dans son essence, indépendamment de tout prolongement actif : mais aussi s'éprouve-t-elle perpétuellement menacée de neutralisation, par suite de n'importe quel changement qui pourrait survenir dans le monde. « Le possible qui n'est que possible équivaut à l'impossible », le conditionnel ne s'installe que sur une négation de l'indicatif, la richesse de l'avare repose sur le choix de la pauvreté.

Telle est précisément cette « sublime vengeance » dont parle Nietzsche lui-même, en signalant que les esclaves « déteignent » sur les maîtres. Posséder, c'est indéfiniment redouter

1. *La Généalogie de la Morale,* Mercure de France. éd. p. 68-69.

d'être dépossédé — et cette hantise est d'autant plus aiguë que l'individu, ne choisissant point expressément d'agir, souffre d'une « mauvaise conscience » plus accusée et qui l'entraîne à récriminer toujours plus violemment contre les fauteurs de troubles et leurs idées subversives. Le plus bel exemple d'un tel conservatisme est peut-être fourni par la « philosophie » d'Auguste Comte — où se révèle, dans l'idéal moyenageux de la société stable et fortement hiérarchisée qu'elle préconise, le caractère activement rétrograde du prétendu consentement à n'importe quel état de fait, à n'importe quel équilibre statique.

En d'autres termes, le possédant récrimine contre une dépossession éventuelle, dans l'exacte mesure où il se découvre impuissant à opposer au danger autre chose que la hantise du danger. Encore faut-il que le danger se propose, et que soit apparue la mauvaise conscience. Ce qu'il y a de précisément rétrograde chez Comte, c'est le souci de faire table rase d'une situation humaine effective, d'un éveil de la conscience; c'est le désir de restaurer, au nom d'une évolution abstraite, un ordre idéal qui ne tienne pas compte de la réalité de l'évolution sociale. C'est ce que note Max Scheler, avec beaucoup de précision, dans son étude sur le ressentiment : « Au moyen âge, et jusqu'au XIIIe siècle, le paysan ne se compare pas au seigneur féodal, ou l'artisan au chevalier. Tout au plus se compare-t-il à un paysan plus riche ou plus considéré; chacun demeure dans les limites de l'état où il est né... Aussi toute la vie de cette époque est-elle régie par l'idée d'un « état » voulu par Dieu et par la nature, où chacun se sent « établi » avec un devoir particulier à remplir... Du roi à la fille publique et au bourreau, chacun est comme revêtu de la « dignité » de l'être qui se sait irremplaçable dans son « état »... Par contre, le ressentiment doit... se trouver au maximum dans des sociétés comme la nôtre où des droits politiques à peu près uniformes, c'est-à-dire une égalité sociale extérieure officiellement reconnue, coexistent à côté de très considérables différences de fait, quant à la *puissance*, à la richesse, à la culture, etc... Société dans laquelle chacun a le « droit »

de se juger *autant* qu'un autre, mais en est en fait incapable[1].

On saisit ici ce que Scheler nomme « ressentiment » : c'es
l'attitude de l'homme brimé quand il se tient pour incapabl
de se venger. C'est une sorte de *critique* qui se prend elle-mêm
pour fin, et dont le propre est « de ne pas « vouloir » sérieu
sement ce qu'elle prétend vouloir; elle ne critique pas pou
détruire le mal, mais se sert du mal comme prétexte à invec
tives. Qui ne connaît dans nos parlements tels députés dont le
critiques ne sont si absolues et si intransigeantes que par l'assu
rance qu'ils ont de n'être jamais ministres? C'est lorsque c
recul devant la puissance — qui s'oppose à la *volonté* de puis
sance — est devenu habituel, normal, que le ressentimen
devient le ressort de la critique. Inversement, l'expérienc
montre que la critique d'un parti politique perd son venin
sitôt que ce parti est appelé à collaborer positivement au gou
vernement de l'État [2] ». Ainsi pourrait-on dire que le ressen
timent varie en raison inverse de l'intention d'agir et de l'espri
d'entreprise. Et telle est bien la récrimination sur le plan d
l'*avoir*, qu'il s'agisse des « salauds » ou de ceux qu'ils oppri
ment en prétendant l'ignorer. Cette forme s'oppose à celle qu
nous avons située sur le plan du *faire :* l'une relève de la voca-
tion de faiblesse jusque dans la puissance, l'autre de la voca-
tion de force jusque dans l'impuissance. Aux deux extrêmes
nous trouvons la victime résignée et l'aventurier en plein
action — celui que Scheler appelle « l'arriviste »; entre les
deux, l'inquiétude du possédant et la révolte de l'esclave. Mais
il est clair que l'aventurier lui-même vit sur une tension qu
n'est pas, comme le voudrait Nietzsche parlant de la morale
aristocratique, « triomphale affirmation » de soi, mais bien
plutôt volonté de puissance et besoin de triompher, perpé-
tuellement contestés par une mauvaise conscience radicale.
L'échec le hante, car son triomphe ne serait acquis que si les
hommes qu'il manie ou dont il fend brutalement la foule pou-
vaient se laisser librement manier et s'écarter de plein gré
devant la force qu'il déploie : à ce prix seulement, son droit à

1. *L'homme du ressentiment*, N.R.F. 1933, p. 30 et p. 21-22.
2. *Ibid.*, p. 23-24.

puissance serait reconnu et validé, dans le moment même il jouirait de l'exercer.

Bref, l'attitude aristocratique ou l' « arrivisme » de l'aventrier sont à base de récrimination : le mépris d'autrui s'y it agissant, pour le convaincre qu'il n'a pas à être mis . question; on manie les hommes pour se prouver qu'ils nt maniables, pour s'assurer d'autant mieux qu'on n'a aiment devant soi que simple « pâte humaine », « chair canons », matière stupide — « taillable et corvéable à erci ». Et tant qu'il subsiste un doute, il faut poursuivre. ais l'essentiel, pour nous, est qu'ici la récrimination n'est us à base de « ressentiment ». Cela revient à dire ı'elle ne saurait plus trouver sa justification dans quelque ression extérieure, ou simplement dans quelque menace étranre, comme le font si aisément la victime et l'esclave, et comme fait aussi le possédant — en se donnant l'illusion que son opre comportement n'est pas en jeu et qu'on s'attaque, non oint à lui-même, mais à ses « droits ». L'aventurier ne dispose as de cette dernière ressource : il met lui-même en jeu on propre comportement, prenant au moins sur lui la responsabilité extérieure de son action, puisqu'il ne saurait plus se clamer des lois de la société : il les dépasse au nom de sa ropre loi — d'une loi dont sans doute il ne voudrait pas se reconaître l'auteur, mais dont il admet, en s'en réclamant, qu'elle 'est faite que pour lui. C'est ce que Hegel nomme « la loi du œur », et où il voit un « délire de la présomption » : « le battenent du cœur pour le bien-être de l'humanité passe... dans le échaînement d'une présomption démente, dans la fureur de ı conscience pour se préserver de sa propre destruction — et en est ainsi parce que la conscience projette hors de soi la erversion qu'elle est elle-même, et s'efforce de la considérer t de l'énoncer comme un Autre. Alors la conscience dénonce 'ordre universel comme une perversion de la loi du cœur et le sa félicité; des prêtres fanatiques, des despotes corrompus idés de leurs ministres, qui, en humiliant et en opprimant, herchent à se dédommager de leur propre humiliation, auraient nventé cette perversion exercée pour le malheur sans nom de

l'humanité trompée [1] ». L'accent est mis ici sur le caractèr de fuite devant soi-même de ce défi lancé aux hommes : s'agit de ne voir en eux qu'un ensemble, un agrégat d'indi vidualités contingentes — et de se masquer sa propre contin gence par ce reproche qu'on leur adresse, en se prévalant soi même d'une singularité « immédiatement universelle », d'u *subjectivisme* qui aurait valeur de *loi*. Par là, le « cœur » tent bien de se prouver à lui-même son universalité — mais san pouvoir ignorer vraiment qu'elle n'est point effective.

Dès lors, si l'aventurier est un intellectuel, il se voudra fér cement lucide — avec une certaine tendance à la prophéti calamiteuse, aux proclamations d'Apocalypse; s'il est reli gieux, il poussera son apostolat jusqu'à l'inquisition — car i lui faut se substituer à Dieu (de préférence au Dieu vengeu de l'Ancien Testament) et, comme lui, à sa place, « sonder le reins et les cœurs » de cette triste humanité; s'il aime, il sera Don Juan; s'il gouverne, il tyrannisera; s'il est sans profession il sera chef de brigands, et son romantisme moral le poussera sans doute à propager le crime et l'anarchie, à vouloir, pou sauver le monde, que, toujours plus dangereusement, le Ma courre — dont ce monde est pourri. Son climat est l'instabi lité, la lutte au sein du désordre : extériorisation de son propre conflit, qu'il est plus que tout autre sur le point de saisir. I condamne les hommes à une culpabilité absolue et fatale — et ne se propose à lui-même qu'un Devoir dont la significa tion est également absolue, mais qu'il demeure seul capable d'interpréter. Cependant *il s'affirme*, et son dépassement de l'humain, bien qu'illusoire, est peut-être l'unique moyen de briser le cercle d'une récrimination négative, bloquée sur soi et qui se refuserait même à s'aventurer dans le monde. Peut-être l'esclave doit-il se changer en maître avant de parvenir à l'âge d'homme; peut-être la domination doit-elle succéder à la servitude, avant de céder à son tour la place à la coopération des hommes libres; peut-être faut-il avoir exercé la violence et usé de la contrainte pour que prenne enfin une signi-

1. *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. Hyppolite, Paris, Aubier 1945, p. 309.

fication authentique le souci de faire exister la liberté; peut-être faut-il s'être battu contre les hommes et s'être voulu différent d'eux, plus fort qu'eux, pour se rendre digne de travailler avec eux; peut-être, du révolté au révolutionnaire, convient-il d'admettre le moment du tyran. Peut-être enfin n'y a-t-il de véritable accès à l'humain que par le dépassement de quelque effort initial vers le surhumain.

Défi à tous, défi à Dieu, misanthropie active, athéisme militant — ce sont bien là des formes du refus, mais d'un refus qui ne songe point à s'affecter de paralysie, à s'enchanter de sa propre impuissance. Le véritable choix implique bien quelque opposition préalable, non pas une négation lassée et d'avance tenue pour vaine, mais une tentative de destruction systématique. Je ne puis choisir l'humain qu'en m'ouvrant aux hommes et je ne puis m'ouvrir aux hommes qu'en me dégageant d'abord de cette humanité au sein de laquelle j'étouffe et me dépense en pure perte. Qui peut prétendre aimer, s'il prétend ignorer toujours sa haine?

Haïr tous les hommes, c'est toujours se haïr soi-même. Mais si cette haine se concentre sur quelques-uns d'entre eux, il lui est encore aisé de se trouver quelque excuse dans la fiction d'un amour qui s'appliquerait volontiers à tous les autres qu'on élude. Par contre, celui dont la haine s'exerce activement et sans limiter ses objets, sans s justifier sur quelque discrimination parfaitement illusoire, celui-là s'expose alors à la découverte d'un amour qui ne soit plus simple contre-partie fictive — mais opération totale, effective libération. On n'aime point une femme quand on attend d'elle qu'elle vous dissimule aussi longtemps que possible les autres femmes : on n'a pas vraiment choisi l'humain tant qu'on se dit que peut-être il existe quelque part des hommes en qui on se sentirait disposé à le choisir.

La force de l'aventurier, c'est que son choix n'est pas un tri. Condamnant tous les hommes et s'absolvant lui-même, il demeure cependant insatisfait dans la mesure où il demeure agissant. Et cette exaspération fondamentale le met sur la voie de comprendre soudain que ce qu'il leur reproche *est humain*,

au même titre que son propre pouvoir de le leur reprocher. Ce qu'alors il saisit en eux et dans l'opposition même qui le dresse activement contre eux, c'est ce qu'il s'efforce d'expulser de lui-même et c'est son propre effort, c'est son humanité en tant qu'elle se renie et c'est son propre mouvement de dégoût à l'égard de ce reniement. La première occasion venue peut faire surgir cet instant libérateur, où est compris et détruit un temps qu'on s'acharnait à remplir, un sérieux qu'on ne soutenait qu'au prix de le mettre en œuvre sans cesse, de le maintenir toujours sur la brèche. C'est à l'extrême pointe du combat solitaire que l'homme est le plus libre pour reconnaître et pour s'avouer le néant d'une cause qu'il avait prétendu servir : et c'est là aussi, dans cette lutte qui dépend de lui seul, qu'il peut le mieux concevoir une action authentique — et non point une nouvelle léthargie, autrement orientée.

Ce dernier cas serait celui de l'homme vertueux, dont l'opposition au « cours du monde » — même une fois qu'il a pu être pensé dans son ensemble — demeure passive, inopérante, hantée de ressentiment, et ne tarde pas à se manifester comme simple complicité récriminatoire à l'égard des « salauds » qu'elle prétend condamner. Le Don Quichottisme est à la limite, sorte d'action irréelle, guidée par un idéal inagissant. Comme le note Hegel, qui figure la « vertu » par cette chevalerie dans les nuages — « le cours du monde remporte... la victoire sur ce qui, en opposition à lui, constitue la vertu... Toutefois, il ne triomphe pas de quelque chose de réel, mais bien de la fiction de différences qui ne sont pas des différences, il triomphe de discours pompeux concernant le sacrifice pour le bien, et le mauvais usage des dons; de telles essences idéales, de tels buts idéaux s'écroulent comme des phrases vides qui exaltent le cœur et laissent la raison vide, qui édifient sans rien construire... l'individu qui prétend agir pour des fins si nobles et a sur les lèvres de telles phrases excellentes, vaut en face de lui-même pour un être excellent; il se gonfle, et gonfle sa tête et celle des autres, mais c'est une boursouflure vide. La vertu antique avait une signification précise et sûre, car elle avait son *contenu solide* dans la *substance du peuple*, et elle se proposait comme

but *un bien effectivement réel, un bien déjà existant*, elle ne se révoltait donc pas contre la réalité effective entendue comme *perversion naturelle*, et contre un *cours du monde* [1] ».

Ce « bien effectivement réel » et « déjà existant », c'est le potentiel d'humain qui constitue chaque homme. Seul celui qui s'efforce vers quelque actualisation que ce soit peut dévoiler, dans l'usage destructeur qu'il en faisait lui-même, le pouvoir d'actualisation de soi par soi, et le convertir ensuite en son usage positif. Sa conscience fait alors « l'expérience que le cours du monde n'est pas si mauvais qu'il en avait l'air » — c'est-à-dire que le Mal n'est pas en lui comme une réalité effective, mais plutôt en nous comme le choix défaitiste de la condamnation, préféré à la décision libératrice de se ressai ir.



Le maitre bourgeois ignore autrui, puisqu'il ne s'oppose à lui que par l'intermédiaire d'autrui. Il se confectionne un monde humain qui n'est qu'une transposition artificielle des rapports effectifs entre les hommes : il regarde curieusement ces rapports, pour n'avoir pas à les vivre; il est l'éternel badaud de toutes les bagarres, l'homme qui retire son épingle du jeu dès que le moindre conflit risque, en l'opposant concrètement à ses semblables, de provoquer l'effondrement de ses jardins suspendus. D'une façon générale, l'usage du carnet de chèques est plus hygiénique, moins salissant — moins criminel, pour tout dire — que l'empoignade vulgaire, et ces luttes sordides où l'on en vient toujours à se commettre avec des gens que l'on ne connaît pas (mais qui sont le plus souvent d'un milieu très inférieur). Mieux vaut donc ne rencontrer jamais autrui que par procuration.

Mais l'aventurier, qui rencontre autrui directement, qui s'oppose à lui sans intermédiaire, dirons-nous qu'il le connaît? Oui, sans doute : au sens où « connaître » veut dire : ne plus chercher à « comprendre », au sens où la connaissance de l'homme par l'homme est une négation de son humanité. Connaître l'homme,

1. *Ibid.*, p. 318-319.

c'est alors se flatter de saisir ses ressorts et de savoir le manœuvrer. Et même quand cette « science » est effectivement mise en œuvre, même quand elle remporte de réels succès techniques, il ne s'agit que d'une opération artificielle et imaginaire : en effet, bien qu'elle s'accomplisse parmi les hommes, elle ne tient précisément compte de leur humanité que pour leur en dénier l'usage, et prétend finalement s'accomplir dans la solitude. Orientée par une intention d'absolu, elle est récrimination dans la mesure même où elle s'efforce de substituer à la réalité pour soi de chaque homme quelque réalité dont il ne serait pas responsable — c'est-à-dire, en fait, quelque type de réalisation qu'on lui impose de l'extérieur. Le bourgeois se tenait « en dehors du coup » pour assister à un spectacle réel; l'aventurier reste « dans le coup », pour y jouer un jeu truqué, un jeu qu'il fausse d'avance parce qu'il en fixe lui-même, arbitrairement, les conventions.

Mais c'est bien là que réside sa faute. Si l'homme est coupable de s'imaginer, de droit, en situation privilégiée, il est coupable aussi de se croire, de droit, liberté agissante parmi des consciences esclaves. Dès lors, on ne peut dire de lui qu'il « joue le jeu », mais seulement qu'il joue *son* jeu : et ce n'est plus en effet qu'avec lui-même qu'il peut passer contrat et « convenir » des règles à observer. Le bourgeois récupère sa liberté en *éludant* les rapports avec autrui; on dirait volontiers de l'aventurier que, dans ce domaine, il « *translude* » — acceptant ces rapports, mais les transformant d'office en rapports entre lui-même comme existence libre et de simples objets limités à leur être. Ce qu'il s'efforce de se dissimuler, c'est le caractère bilatéral des rapports avec autrui, et son échec s'indique en ceci qu'il se prétend seul juge de sa réussite.

Un regard suffira à l'annuler. D'ailleurs, la véritable opération devant être effectuée par lui-même, n'importe quelle occasion sera bonne pour rappeler à terre le héros, perdu dans son rêve solitaire de grandeur. La démesure se menace elle-même, bien avant que les dieux n'aient foudroyé l'imprudent qui leur « fait signe ». La révolte orgueilleuse est une danse sur la corde

raide. Se voulant totale et demeurant toute négative, sa propre stérilité, sa sécheresse désertique, son essentielle inconsistance, finissent par la dénoncer à celui qui la vit comme injustifiable et privée d'avenir. Il ne s'agit plus alors de vaincre ou de mourir mais de vivre et de mourir vaincu et anéanti pour soi-même ou de tendre la main...

L'humanité, en l'homme, est irréductible. Aucune récrimination n'en saurait vraiment venir à bout. Le véritable tyran n'a pas peur des hommes qu'il écrase — mais, plus profondément, il s'angoisse de rencontrer en eux des hommes quand leur ressentiment se change en une révolte active. César, sachant la conjuration, se présente aux conjurés sans armes et sans escorte : c'est qu'en face de ces êtres nouveaux pour lui, la force lui semble dérisoire, et ce qu'il veut maintenant leur faire éprouver, c'est sa propre valeur humaine. Ce qu'un raisonnement superficiel tenterait de faire apparaître comme un suprême calcul de sa part, mérite sans doute qu'on y voie plutôt le besoin d'être *reconnu* d'eux — en cet ultime moment où le sens de sa vie, lui échappant cette fois tout à fait, va tomber enfin dans le domaine public. Dans cette expérience-limite, mais aussi dans beaucoup d'autres, il y a pour le « surhomme » dévoilement du rôle éminent qui revient aux hommes dans la signification de sa propre existence.

Je puis dominer quelqu'un du regard — mais qu'adviendra-t-il quand je l'aurai quitté? Je puis subjuguer une foule par mes discours — mais il vaut mieux, peut-être, que je n'entende pas les commentaires de chacun quand il se retrouve et se ressaisit. Je puis faire prononcer les plus étonnantes paroles à un ennemi que je torture — mais comment m'assurer en lui, jusqu'à son dernier souffle, de cette image de moi qu'il nourrit à travers sa douleur?

Je « suis » fort, mais point tout seul. Je « suis » libre, mais pas sans *eux*. S'*ils* doutent de moi, je doute de moi aussi — jusque dans cette assurance hautaine dont je ne puis m'affecter qu'au prix d'une insupportable tension. *Leur* présence, *leur* seule existence me conteste mon être. La lutte est vaine, contre une telle hémorragie. Il faut en convenir : je ne puis pas me

rassurer, je ne puis m'accomplir. Mon existence est un tonneau sans fond où s'engloutissent excuses et justifications, je perds mon être en voulant le sauver. Je m'enchaîne à mes propres mépris, je m'anéantis par cette négation que j'opère de toute autre réalité que la mienne. Je ne suis pas en moi, mais partout ailleurs qu'en moi. Je suis le sujet de mes actes, mais ils sont le sujet de pensées étrangères — auxquelles je suis exposé comme un objet. Mon existence entière est au pilori. Je suis environné de points de vue sur moi, dont aucun ne correspond au mien...

...Et cependant il y a bien des formes de reconnaissance immédiate, et d'absolues correspondances entre les êtres. Mais, si l'on y prend garde, on ne tardera pas à en découvrir le caractère artificiel, en marge de la réalité humaine. Ce sont des *complicités*, des reconnaissances de caste ou de classe, des rencontres d'originalités similaires; il y a celles de la chair, et celles de l'esprit; celles de la misère, et celles de la richesse; celles de la timidité, et celles de l'audace; celles de la culture, celles de la race, et toutes celles qui se nouent entre des hommes menacés par le même péril. Toutes, elles ont en commun ce caractère de reposer sur une opposition, de se fonder sur une exclusive, de devoir leur fragile consistance à ce qu'on nomme en politique un programme minimum de regroupement. Ce sont le plus souvent des alliances défensives, et toujours d'illusoires alliages. La soudure éphémère est fournie par la présence de l'ennemi, ou plus généralement par le souci de se faire approuver de quelques-uns, afin de pouvoir ignorer le jugement de tous.

* * *

Or c'est précisément la ruse du bourgeois de tenir les révolutionnaires pour des complices, la révolution pour une révolte et l'accès du prolétariat à la conscience de soi pour un mouvement irraisonné de l'opinion, fomenté par quelques meneurs. Aussi lui paraît-il juste et sain, et urgent, de défendre l'ordre établi, contre des « criminels » qui préparent un « mauvais coup ».

Et tout en demandant qu'on renforce cet « ordre » — ce qui a pour effet d'aggraver la situation des opprimés — il formule à leur adresse une série de reproches destinés à prévenir ceux que les oppresseurs, dont il est, pourraient être tentés de s'adresser à eux-mêmes. Ces reproches le blanchissent lui-même.

Ayant opposé à toute tentative révolutionnaire la barrière des lois, et rejetant ainsi les partisans de la révolution dans l'*illégalité*, il constate innocemment l'existence d'organisations plus ou moins clandestines et de manœuvres plus ou moins détournées : preuve flagrante des mauvaises intentions de ces hommes — qu'il est de son *devoir*, dès lors, de traiter en ennemis.

Et puisqu'il y a manifestement *complot* contre les valeurs libérales, ce n'est point l'heure de s'interroger sur ce qu'elles peuvent « valoir », mais bien celle de sonner le tocsin, et de battre le rappel de la bourgeoisie pour une *croisade* antirévolutionnaire.

Retirant au maximum tous moyens d'action aux révolutionnaires, et les contraignant à travailler en porte à faux dans le cadre d'institutions que leur intention est précisément de renverser, il s'étonne de leur mauvaise foi et rejette sur eux tous les vices d'un système politique fondé sur l'hypocrisie — quand leur propre activité dans ce domaine en vient à dévoiler trop brutalement les ressources de cette hypocrisie. Ainsi oppose-t-il à leurs « menées politiques » son pur souci de défendre la noblesse des institutions républicaines. Il s'agit bien entendu, d'une noblesse inhérente à ces institutions, ce qui dispense de la réaliser. Que le péril s'estompe, on se retrouvera en famille, et dès lors il est « humain », évidemment, que chacun s'emploie, de façon ou d'autre, à faire valoir ses propres intérêts. Tel est le régime de la « libre concurrence », où se trouve étrangement sanctifiée la perspective d'un Hobbes, « l'homme loup pour l'homme ».

Enfin si les opprimés ont le malheur de mettre leur espoir en un pays où la révolution s'est déjà effectuée, leur collusion avec les ambitions politiques d'un parti se doublera, de toute évidence, d'une collusion, à travers ce parti, avec les visées impérialistes d'une puissance étrangère.

Par ces procédés confusionnistes, la classe bourgeoise procède à une sorte d'épuration magique d'elle-même, qui lui évite d'avoir à envisager quelque opération purgatoire plus laborieuse. Faisant de la révolution une action illégale, une conjuration de mécréants et d'iconoclastes, une manœuvre de politiciens de métier ou l'agression camouflée de quelque nationalisme ennemi, elle est libre enfin de se considérer elle-même comme le champion des droits de l'homme, la garantie d'un humanisme de droit divin.

Pourtant, la conscience bourgeoise fait aussi la preuve qu'elle sait effectuer de fort subtiles distinctions. Rassurée sur ses droits pour les avoir changés en devoirs sacrés, il lui arrive en effet de se pencher sur les masses pour entreprendre en plein désintéressement de diriger leur éducation. C'est alors qu'elle se donne de la révolution — dont il faut bien qu'elle feigne d'accepter l'idée — une notion si pure et si absolue que le révolutionnaire doive être à tout jamais écœuré, découragé, par la distance qui sépare cet idéal de toute tentative concrète.

On lui enseigne, par exemple, la différence essentielle entre « meneurs » et « menés ». De là, on passe à cet abîme qui sépare l'action politique de l'action syndicale, on montre que la seconde est parfaitement admissible sous certaines réserves dûment codifiées, cependant que la première se rend coupable d'une grave déformation du mouvement. Les revendications concernant les salaires sont ainsi tolérées — et cela d'ailleurs va de soi dans une période « où tout le monde, du haut en bas de l'échelle, souffre de l'effroyable cherté de la vie ». La révolution doit donc revêtir un sens de *révision* dans le cadre du système politique existant, et non point de *transformation* de ce système : « demandez toujours ce dont vous estimez avoir besoin, et nous nous occuperons nous-mêmes d'étudier la meilleure façon de vous le fournir ».

Cette idée de « révision » est d'ailleurs d'une extrême fécondité. Elle permet, d'une façon générale, de passer du plan de la pratique à celui de la théorie, de prendre du recul et de se donner du temps : « le problème est à l'étude ». En outre, el
implique, en face de l'agitation irréfléchie d'un peuple r

conseillé par des hommes qui trahissent sa cause, une froide lucidité, dont dispose seul le bourgeois. Cette mystification de l'action au bénéfice de la réflexion relève d'une psychologie classique, élaborée à partir d'un dualisme cartésien, qui fournit le prototype de toutes les distinctions et qui, converti en « morale » provisoire, préconise un stoïcisme passif, premier remède à tous les maux humains. Et sans doute il s'agit bien de « tâcher toujours plutôt à changer (ses) désirs que l'ordre du monde ». Mais c'est de deux choses l'une : ou bien se changer soi-même ne consiste qu'à se rendre indifférent à tout, ou bien il s'agit d'un effort pratique de conversion, qui exige de celui qui l'accomplit un remaniement effectif de sa situation concrète.

De ce remaniement effectif, qui risque d'engager quelque remaniement d'ensemble, la conscience bourgeoise ne veut point entendre parler. La situation lui convient, elle en a accepté les obligations et les charges : que chacun en fasse autant pour son compte. Reste qu'on peut envisager divers aménagements, et qu'à cet effet on se placera toujours, en dernière analyse, au point de vue du rendement d'ensemble du système : car il ne s'agit pas de mettre en question la valeur du mécanisme — mais seulement le bon fonctionnement des rouages. On consent périodiquement, dans les moments difficiles de l'Histoire, à des sacrifices — d'argent en particulier — qui étouffent les grincements et parent ainsi au danger d'un « grippage » total. Il est normal, d'ailleurs, que le travailleur soit rétribué — et mieux vaut, tout compte fait, le rétribuer « honnêtement »; on va par exemple jusqu'à admettre l'étonnante notion d'un « minimum vital », si l'on peut obtenir à ce prix de ne plus entendre parler du travailleur.

Le bourgeois est l'homme des sublimations : non point sublime, mais sublimé, résorbé en lui-même loin des limites de la réalité humaine, soigneusement intériorisé — en tous les sens du terme, un parfait « homme d'intérieur ». Chez lui, l'action se subtilise en pensée, la reconnaissance de l'homme par l'homme devient gratitude, remerciement (je vous remercie : je n'ai plus rien à vous dire), rémunération (je ne vous dois

plus rien; vous m'avez sauvé la vie, combien voulez-vous?). Reconnaître, c'est payer ses dettes, en finir avec le créancier, s'acquitter, être quitte. L'argent possède ainsi pour le bourgeois une valeur libératoire, quoiqu'il ne « fasse pas le bonheur » et donne bien des soucis. La nostalgie du financier ne vise la quiétude du savetier qu'afin de bien marquer que l'humilité de la condition ne fait pas le malheur, et de conférer à sa propre poursuite du profit, par la mention des difficultés qu'elle suscite, le caractère justificateur d'une tâche à remplir...

De fait, le jeu est infiniment subtil : jeu sur les deux tableaux : on prêche la vanité de la richesse, pour calmer d'éventuelles revendications — mais on s'empresse de proclamer, si pourtant elles se précisent, que l'argent suffira à les satisfaire, de peur d'y entrevoir quelque signification plus profonde.

C'est qu'aussi la conscience bourgeoise ne peut ignorer qu'il lui faudrait justifier, bien plus que sa richesse, la liberté de mouvement qu'elle confère. Et c'est pourquoi elle s'efforce de passer sous silence cet aspect de la question.

Après quoi, le bourgeois peut récriminer en autrui contre cette volonté de puissance qui, en lui, n'ose pas dire son nom. Redoutant d'avoir jamais à intervenir par lui-même, à s'exposer, à « payer de sa personne », il va faire un crime de toute attitude qui tend à mettre en jeu la vie de façon immédiate, à rompre avec la signification policière ou les clauses de style dont il préfère, en général, environner le meurtre. Se satisfaisant de tuer ses ennemis et d'assouvir ses velléités agressives par l'intermédiaire magique de la littérature, il va condamner autour de lui l'usage de la *violence*; il va dénoncer, chez les mêmes hommes sur qui pèse cette oppression diffuse et insaisissable dont il se fait à tout moment le complice, l'intention de soumettre « autrui » à telle ou telle *contrainte* brutale et directe. Ainsi s'efforce-t-il de dissimuler son penchant pour la domination sous le couvert de procédés « honnêtes », cependant qu'il désapprouve les procédés du révolutionnaire en les opposant à l'absolue pureté d'une Révolution idéale. L'attitude est cohérente, puisqu'il s'agit,

dans un cas comme dans l'autre, de juger exclusivement sur les procédés. Mais elle est de mauvaise foi, puisque dans un cas elle demande à des procédés abstraits de valider des comportements concrets, et que, dans l'autre, elle disqualifie des procédés effectifs au nom d'intentions fictives. Et cette mauvaise foi se redouble encore, plus gravement, puisqu'on feint de considérer les deux situations comme équivalentes — alors qu'on ne saurait ignorer l'impossibilité où sont les révolutionnaires d'opérer dans la « légalité » une révolution qui a été d'avance définie comme « illégale ».

C'est bien pourquoi la *non-violence* apparaît, au sein d'une société à structure bourgeoise, assez malaisément défendable. Ici se pose le problème crucial pour l'homme qui, n'étant pas lui-même en situation révolutionnaire, ne se reconnaît pourtant pas le droit de s'opposer à une révolution, quels que soient les moyens employés par ses promoteurs et ses acteurs. En effet, s'il préconise pour son compte une attitude de passivité absolue, sans doute son choix peut-il demeurer intentionnellement favorable aux opprimés qui s'efforcent vers leur libération — mais les conséquences pratiques n'en sauraient aller qu'à l'inverse de cette intention : la non-violence, en effet, menace la violence sous sa forme brutale, mais ne menace en aucune façon le camouflage bourgeois de la violence, cette violence sournoise qui s'exerce par l'entremise d'une légalité fondée sur le profit [1]. Bien plus, elle s'en fait la complice involontaire, et constitue finalement une prise de parti qui est un reniement pur et simple de son orientation initiale. Le mythe bourgeois de la non-intervention se rencontre ici avec la négation récriminatoire de l'intellectuel à l'égard des diverses implications de l'existence incarnée.

***

Pour une entreprise de cet ordre, l'attitude réflexive est un précieux complice. Et rien n'est plus significatif que la pré-

1. «... à enseigner la non-violence, on consolide la violence établie... » — M. Merleau-Ponty, *Humanisme et Terreur*, p. XIV.

férence accordée par les philosophies classiques à la métaphore du miroir pour caractériser ce pouvoir de la conscience. La *réflexion* y est prise à la lettre, la conscience s'y confronte avec son « reflet ». Le sens de « retour à soi » disparaît pour faire place à celui de « dédoublement »; il ne s'agit plus d'un infléchissement nouveau, de la « conversion » d'une conscience ressaisissant sa propre présence à soi — mais d'une sorte de rejet, qui semble dû à quelque « aversion » pour soi-même. C'est dire que la réflexion est spontanément définie sous les espèces mêmes de la récrimination par une mentalité générale soucieuse de justifier, de la façon la plus implicite un perpétuel refus de soi — dont elle croit découvrir le fondement impératif dans l'essence même de la pensée. Ainsi l'homme s'autorise-t-il à réfléchir sur lui-même comme on regarde un objet, et par là, à se couper de lui-même, en cas de besoin, pour se retrancher dans la pureté subjective de ce regard idéal.

Telle est la mystification suprême — et c'est en ce sens que penser peut être la plus forte des récriminations, la plus apte à détourner l'homme de son devoir d'exister. « Je pense, j'existe », dit Descartes, il ne dit pas : *j'ai à exister*, il dit : j'existe, et même, le plus souvent, il dit : je *suis*. Dès qu'il y a conscience, *il y a* sujet : ce n'est pas un *devoir*, une charge, un effort à accomplir, c'est une sorte de *droit*; l'homme n'a pas besoin de *venir à soi*, il *est*. Mais cette « chose pensante » est immatérielle, les attaches de ce regard avec la « chose étendue » ne sont qu'accidentelles : en droit, ce regard est indépendant de toute situation, et le penseur est précisément celui qui se réclame de ce droit pour survoler toute situation possible. Malaisément accessible par suite des contingences matérielles, le plan transcendantal n'en est pas moins une réalité — à laquelle une certaine ascèse mentale doit toujours permettre d'accéder. Et la pensée n'est plus qu'une *arrière-pensée*.

D'où la touchante mansuétude du « bourgeois » à l'égard du penseur, de l'intellectuel, du « philosophe ». Car leur fondamentale référence à l'intemporel, à l'idéal, à la pureté de l'esprit, fait d'eux, bon gré mal gré, les champions d'un état de choses

dont il suffit de s'abstraire pour le désapprouver — sans préjudice de l'éventuel profit qu'on en retirera, dans les moments de retour au concret. Et ce qui constitue sans doute le tragique le plus fondamental dans la condition du penseur, c'est qu'à cet égard l'orientation de sa pensée est d'importance à peu près nulle. Il fait profession de penser, et cela suffit. Quelle que soit la théorie du philosophe sur la conscience, ou la position politique adoptée par l'écrivain, leur œuvre est animée d'une passion plus profonde, plus radicale : la passion de l'absolu, la foi en une certaine valeur en soi de la pensée. Dans le moment même où j'écris, je prends parti, fût-ce de façon très provisoire, pour une dissociation entre le faire et le dire, entre l'acte vécu, effectivement accompli, et l'acte simplement exprimé. J'instaure un Imaginaire dont la signification est ambiguë — car, étant refus de tel ou tel aspect du réel, il ne se peut qu'il ne soit en même temps mise entre parenthèses du réel tout entier.

A ce titre, une étude sur la récrimination risque fort de se condamner elle-même. Désapprouver sur le papier une attitude dont les effets pratiques sont indéniables, n'est-ce point encore une façon de choisir le biais le plus inefficace, et de penser l'obstacle, de le résoudre en mots, au lieu de s'employer à le franchir? Écrire, c'est différer le moment d'agir; c'est projeter les plus valables mouvements humains sur un plan où ils menacent de rejoindre la parfaite gratuité — indifférente au sort effectif des hommes — qui caractérise la poésie pure, l'art pour l'art, l'histoire objective, les systèmes métaphysiques, et le mysticisme contemplatif. Celui qui dénonce les défaillances de la conscience, ne va-t-il pas se prendre à la dérisoire satisfaction d'y porter magiquement remède, et son accusation n'a-t-elle pas plus ou moins pour fin une sorte de contentement dans l'absolu — par défaitisme à l'égard d'une action dans le monde réel? C'est alors qu'il se choisit impuissant, et qu'il prend le parti du droit : ce qui revient, pratiquement, à prendre son parti de toutes les hypocrisies de fait.

Cependant, les hommes pensent, lisent, et bavardent entre eux. Ne serait-ce que par l'intermédiaire de son journal quo-

tidien, chacun d'eux se trouve *en situation intellectuelle* — c'est-à-dire que ses comportements ne cessent d'être protégés par des convictions qui leur servent d'alibi. C'est par la pensée que l'homme s'évade, c'est donc sur ce plan qu'il s'agit de l'atteindre. Il se réclame de l'absolu, de la justice idéale et de cet esprit désincarné dont les « vertus » feraient prendre en affection les vices les plus sombres : c'est par le moyen de l'esprit qu'on pourra lui faire apparaître sa mauvaise foi, c'est une « réflexion purifiante » qu'il convient d'opposer d'abord à sa « réflexion complice ». Le rôle de la pensée philosophique est ici capital — puisque la philosophie est impliquée dans le point de vue que l'homme prend sur lui-même. Il ne s'agit que de savoir si elle persistera à justifier le choix qu'il fait de se concevoir tantôt irresponsable et innocent, tantôt paralysé par une irrémédiable culpabilité — ou bien si, lui dévoilant ce choix comme tel, elle entreprendra d'en contester l'authenticité. C'est au moment où la liberté se renie dans un tel choix qu'il importe de la manifester à elle-même; le pouvoir de démissionner signale et signifie le pouvoir d'assumer, et celui-ci n'est que par celui-là : la vérité du courage est dans la lâcheté. Contester la valeur humaine de l'excuse ou du remords, c'est appeler l'homme à lui-même, c'est l'expulser de la fausse sécurité de l'être pour le rejeter à l'existence — et cela exige qu'on le décrive à lui-même dans son effort récriminatoire pour ignorer sa propre vocation de courage. Chaque intention humaine est vécue dans l'incertitude, comprise comme choix, pari, acceptation d'un risque, injustifiable engagement. La philosophie ne peut pas faire beaucoup plus que de provoquer l'homme à *se déclarer* tel qu'il se comprend, à se risquer tout entier dans chacun de ses actes, à concevoir l'existence comme une lutte ouverte où tout refuge est illusoire. Elle ne peut pas être beaucoup plus qu'un permanent défi à toutes les attitudes selon lesquelles l'homme tente de se couper de l'humain, une constante invitation à l'aventure : car l'aventure peut devenir humaine, mais non point la recherche à tout prix du sommeil. Elle ne peut pas, enfin, se substituer elle-même à la rencontre effective avec le monde, à la formation de l'homme par le tra-

vail, au trouble qui le menace quand d'autres hommes se révoltent — manifestant la sourde aspiration d'une conscience qui s'appuie sur une immense fraternité de labeur et d'espoir pour secouer vers l'humain le joug de sa résignation passée. Seul en tout cas, l'homme de l'action et du risque, l'homme qui s'expose, l'homme qui a *reconnu* son choix, peut pressentir dans le tumulte de la révolte la promesse d'une authentique révolution. C'est alors qu'il lui sera bien difficile, quel qu'ait pu être initialement ce choix, de ne point parier enfin, de toute la force de son existence, pour l'humanisation du monde.

Mais c'est alors aussi qu'il redécouvrira dans une lumière nouvelle les quelques êtres qui l'entourent. Il comprendra que le meilleur moyen de les atteindre est de les dépasser vers tous les autres, et que la valeur d'un sentiment ne réside point en lui-même, mais dans l'orientation pratique d'un comportement d'ensemble — ressaisi à l'échelle de l'existence, et susceptible de dissoudre toutes les équivoques, dès qu'il renonce à nier son caractère injustifiable et sa radicale ambiguïté.

La récrimination rencontre des vérités, mais elle en fait des barrières contre l'humain. Elle maintient le monde au niveau de la jungle, par dépit de ne point trouver en lui le paradis des esprits purs. Cependant, quel homme pourrait s'assurer de demeurer toujours indifférent à la perspective d'un amour qui ne soit plus peur du monde ou peur de soi — mais courageuse aventure à deux, dans un monde où l'on ne peut se faire authentiquement soi-même qu'au prix de vouloir d'abord que les autres le puissent?

Francis JEANSON.

L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR (IV)

10 *avril.*

Nous allons retrouver au restaurant Mac Carthy, sur la 2e avenue, A. E. et N. G. le jeune écrivain de 22 ans qui ressemble à Fred Astairse; son livre a fait scandale parce qu'il traite avec crudité de questions pédérastiques et parce qu'il constitue une violente attaque contre les écoles militaires; il est poursuivi en justice par la « Ligue pour la suppression du vice »; mais ce scandale a aidé à son succès, il a atteint un gros tirage et c'est même le prétexte de ce dîner; nous mangeons de succulents « T-bone steaks » ainsi nommés parce que la viande est taillée autour d'un os en forme de T. Nous achetons une bouteille de whisky et nous montons chez N. G. De telles agapes sont exceptionnelles : je commence à connaître beaucoup de jeunes écrivains et je sais les difficultés de leur vie matérielle. Après un premier livre à succès, il arrive souvent que l'éditeur leur garantisse une pension d'un ou deux ans, le temps d'écrire un nouvel ouvrage; c'est le cas de N. A., de A. E., de N. G. L'avantage est qu'ils se trouvent délivrés provisoirement des plus gros soucis pratiques; l'inconvénient, c'est que les voilà obligés de produire en un temps limité un second livre à succès; s'ils n'ont pas de fortes qualités, de hautes ambitions ou une honnêteté exigeante, ils sont tentés de se répéter au lieu de se renouveler; plutôt que de chercher à s'exprimer, ils essaieront de fabriquer un « best-seller ». D'autres vivent de traductions, de journalisme, d'articles critiques; mais le journalisme est dévorant, beaucoup s'y perdent; les articles critiques paient mal, sauf dans les grands magazines. Dans l'ensemble, pensions ou besognes ne fournissent que de maigres revenus. Presque tous ces écrivains vivent avec leur

femme (légitime ou non, l'union libre est beaucoup plus habituelle que je ne le pensais); et dans tous ces ménages, la femme aussi travaille : celle-ci est serveuse dans un drug-store, cette autre vendeuse dans un grand magasin, une autre professeur. La nourriture et le vêtement sont facilement confortables; mais, bien entendu, il n'est pas question d'avoir une voiture; les repas au restaurant et les sorties sont très rares, plus rares encore les voyages; il arrive que d'un bout à l'autre de l'année on ne quitte pas la ville et je connais bien mieux les paysages d'Amérique qu'aucun de mes amis. Les intérieurs sont aussi modestes que ceux de modestes intellectuels français : une pièce ou deux, beaucoup de livres, peu de meubles. Seul le confort de la salle de bains et du frigidaire manifeste la supériorité du standard de vie américain. Ils ont tous sans exception des machines à écrire : écrire à la main leur semblerait aussi extravagant que de tisser soi-même l'étoffe de ses vêtements. Mais leur vrai luxe, c'est le magnifique pick-up que j'ai trouvé chez tous, même chez R. C., qui n'a ni salle de bains, ni frigidaire. Le jazz leur est aussi nécessaire que le pain; c'est leur seule diversion au cours des journées de travail; c'est aussi leur seul antidote contre le conformisme américain et son ennui, leur seule ouverture sur la vie. Pour pressentir ce que peut représenter le jazz pour un jeune écrivain américain, il faut connaître l'étouffante routine et la solitude désolée de ses journées. En France, en Espagne, en Italie, en Europe centrale, la vie de café offre à l'intellectuel et à l'artiste, après le travail quotidien, la détente de la camaraderie, l'émulation et la fièvre de la conversation : rien de tel ici. Même les réunions comme celle de ce soir sont très rares. Les parties représentent une obligation sociale à laquelle on se plie de temps à autre, mais on n'y cause pas plus qu'on ne s'y distrait, et il est très rare que les écrivains s'y retrouvent entre eux. A Paris, la vie littéraire finit parfois par prendre le pas sur la littérature même, ce qui n'est pas un bien; mais l'absence de toute vie littéraire est un mal encore plus débilitant. On comprend que Hollywood et tous les mirages de la facilité tentent dangereusement l'écrivain doué; on comprend que ceux qui créent dans la peine se découragent. Il faut

beaucoup d'ascétisme et de vigueur pour « tenir » longtemps. C'est ce qui explique un phénomène qui m'a longtemps paru déconcertant : que tant d'écrivains après un livre très bon ou tout au moins plein de promesses se soient tus définitivement. On peut citer de longues listes de ces enfants uniques. Ils sont une des preuves les plus saisissantes des possibilités qu'on trouve en ce pays chez les individus pris un, à un et de la manière dont la civilisation américaine le tue.

Nous écoutons du vieux jazz : des Louis Armstrong de la grande époque, des airs de Bessie Smith, la chanteuse noire qui mourut des suites d'un accident d'automobile parce qu'on refusa de l'admettre dans un hôpital blanc; nous entendons aussi une musique folklorique plus ancienne que le jazz : les chants de funérailles qui se chantaient jadis à New-Orléans, des refrains de travail chantés au temps de l'esclavage par les noirs des plantations. Entre deux morceaux nous discutons sur la littérature américaine. Beaucoup de problèmes se posent aux jeunes romanciers. La génération précédente a forgé un excellent instrument et s'en est servi avec bonheur; en substituant le behaviorisme à l'analyse, elle n'a pas appauvri la psychologie comme on le prétend parfois; la vie intérieure d'un homme n'est pas autre chose que son appréhension du monde; c'est en se tournant vers le monde et en laissant dans l'ombre la subjectivité du héros qu'on réussit à l'exprimer avec le plus de vérité et de profondeur; elle est indiquée en creux à travers les silences, d'une manière bien plus savante que par les bavardages des mauvais disciples de Proust; et ce parti pris d'objectivité permet de manifester le caractère dramatique de l'existence humaine. Cependant, la richesse des implications n'est pas la même chez tous les auteurs de cette école; chez les médiocres, le procédé devient mécanique et rien n'est plus indiqué que du vide. De toutes façons ces techniques ne sauraient, pas plus qu'aucune autre, tout exprimer. On comprend que les jeunes ne veuillent pas refaire du Hemingway, du dos Passos. Ils cherchent. N. G., qui est admirateur et disciple de Farrell, a écrit un récit tout objectif; il ne comprend pas que nous lui reprochions d'être souvent plus documentaire que romanesque;

il nous semble aussi que les conduites de ses personnages sont parfois injustifiées, qu'il s'autorise du point de vue choisi pour escamoter le problème des motivations psychologiques. Il se défend avec feu et il défend l'esthétique à laquelle il se rallie. A. E. sent au contraire le besoin d'une autre forme d'art; il est de ceux à qui un roman bien construit, bien conduit, ne semble plus satisfaisant; il estime impossible de rendre la totalité d'un être humain dans son immanence et sa transcendance, dans ses entours et dans sa solitude, sans inventer de nouveaux procédés. C'est parce qu'ils sentent les manques du roman tel que l'ont créé leurs aînés que beaucoup de jeunes choisissent aujourd'hui la poésie. Et il y a des prosateurs qui cherchent à intégrer la poésie dans leurs œuvres; l'influence du surréalisme et du monologue intérieur à la manière de James Joyce est très significative. Le débat se prolonge jusqu'à 2 heures du matin, et nous le poursuivons encore en descendant vers notre hôtel, le long de Central Park, par une douce nuit printanière.

11 *avril.*

Je montre à N. la Bowery, le quartier juif, le quartier chinois. Nous allons à un cocktail chez nos amis L., et, après un dîner dans un restaurant français, A. E. nous emmène entendre sur la 52e rue le trompette Sydney Beckett. C'est un des derniers musiciens qui joue dans le pur style de la Nouvelle Orléans; il a été célèbre en Amérique, il a joué aussi en France; à Paris, il a tué un autre musicien noir au cour d'une rixe : il a fait une année de prison au cours de laquelle ses cheveux sont devenus tout blancs; c'est aujourd'hui un vieil homme au visage raviné. Un pianiste l'accompagne. Ce n'est pas une attraction suffisante : le petit night club est désert. Il y a seulement trois jeunes gens à une table voisine qui écoutent avec passion : ils sont sans doute de la même espèce que le petit Italien de New-Orléans; ils écoutent comme d'autres prient. Mais Beckett ne pourrait rêver un public plus digne de son génie que la femme au visage noir, au tablier blanc qui apparaît de temps à autre par une petite porte, derrière l'estrade. C'est sans doute la cuisinière ; c'est une forte femme d'une quarantaine d'années au visage

fatigué, mais habité par de grands yeux infatigables ; les mains posées à plat sur son ventre, elle est tendue vers la musique avec une ardeur religieuse; peu à peu sa face usée se transfigure, son corps indique le rythme d'une danse, elle danse, immobile, et la paix et la joie sont descendues sur elle; elle a des soucis, elle a eu des malheurs, elle oublie soucis et malheurs, elle oublie ses torchons, ses enfants, ses maladies; sans passé, sans avenir, elle est comblée : la musique la justifie à travers toute sa vie difficile, et le monde est justifié avec elle; elle danse, immobile, avec un sourire des yeux inconnu des visages blancs où seule la bouche grimace la gaieté; et, en la regardant, on comprend mieux encore la grandeur du jazz qu'en entendant Beckett même.

Que les Américains blancs comprennent de moins en moins le jazz, c'est évident. Ils n'en font pas du tout, comme je le croyais, leur pâture quotidienne, il y a ici une institution redoutable qui s'appelle « Music by Musak » et qui débite de la musique à qui en fait la commande, à n'importe quelle heure de la journée; ils ont plusieurs espèces de programmes : pour funeral home, pour fiançailles et mariages, pour cocktails parties, pour bars et restaurants; dans les usines aussi des flots de musique sont répandus à travers les ateliers pendant que les ouvriers travaillent. Et chaque endroit public possède sa « Juke-Box ». L'Américain, quand il mange, travaille, se repose, à tout instant de sa journée, et même en taxi, grâce à la radio, baigne dans la musique : il y en a qui vont jusqu'à transporter à la main des radios portatives dont le prix est dérisoire. Mais ce qu'on lui sert, ce n'est jamais du jazz : c'est du Sinatra ou du Bing Crosby, ce sont ces mélodies sucrées qu'on appelle « sweet music », et qui sont aussi douceâtres que les « sweet potatoes ». C'est de la « sweet music » qu'on offre le plus souvent dans les boîtes à succès, ou encore un « sweet jazz » qui est un abâtardissement du jazz. Le public aime les grands orchestres spectaculaires où il n'est possible de jouer que de la musique écrite. Ce qui est plus grave, c'est que ceux mêmes qui prétendent aimer le vrai jazz le dénaturent; et, comme les noirs ne gagnent leur vie que par la clientèle des blancs, ils

se font nécessairement complices de cette perversion. Quand on compare Beckett, ou les petits orchestres de New Orléans, ou les vieux disques d'Armstrong et Bessie Smith avec le jazz qui est en vogue aujourd'hui, on se rend compte que les Américains ont peu à peu vidé cette musique brûlante de tout son contenu humain et sensible. Deuil, travail, sensualité, érotisme, joie, tristesse, révolte, espoir, la musique noire exprimait toujours quelque chose, et le « hot » était la forme fiévreuse et passionnée de cette expression; le présent y était exalté dans sa vérité concrète, c'est-à-dire alourdi par le poids d'un sentiment, d'une situation, lié à un passé et à un avenir. Les Américains se détournent avec mépris du passé (« Comment, vous vous intéressez encore au vieux Faulkner? » me disait avec scandale un éditeur) — l'avenir collectif est dans les mains d'une classe privilégiée, la « pullmann class », à qui est réservée la joie d'entreprendre et de créer sur une grande échelle; les autres ne savent pas s'inventer, dans le monde d'acier dont ils sont les rouages, un avenir singulier : ils n'ont ni projet, ni passion, ni nostalgie, ni espoir qui les engage au delà du présent; ils ne connaissent que la répétition indéfinie du cycle des saisons et des heures. Mais, coupé du passé et de l'avenir, le présent n'a plus de substance; il n'est rien; c'est un pur maintenant vide. Et, parce qu'il est vide, il ne peut s'affirmer que par des moyens extérieurs : il faut qu'il soit « excitant ». Ce qui plaît aux Américains dans le jazz, c'est que le jazz manifeste l'instant; mais comme pour eux l'instant est abstrait, c'est aussi une manifestation abstraite qu'ils réclament; ils veulent du bruit, des rythmes, rien de plus; il se peut que bruits et rythmes soient orchestrés avec art, avec science, de manière qu'indéfiniment le présent renaisse de sa mort : mais le *sens* du vieux jazz est perdu. A. E. me dit que la forme la plus récente du jazz, le « Be-op », manifeste encore plus clairement cette divergence. Originellement, il s'agit d'un « hot » poussé à son point le plus extrême, c'est un effort pour exprimer le « quiver », la palpitation de la vie dans ce qu'elle a de plus fragile et de plus fiévreux. Mais, de cette fièvre intérieure, les blancs ont fait, et les noirs à leur suite, une trépidation toute

extérieure; ils n'ont gardé que des rythmes d'une précipitation haletante, mais qui ne signifient plus rien. Un tel passage à l'abstraction n'est pas limité au domaine du jazz. En parcourant à nouveau les galeries de tableaux, en lisant certains ouvrages de jeunes, j'ai été frappée par la généralité du phénomène. Le cubisme, le surréalisme ont été vidés eux aussi de leur contenu : on n'en garde que le schéma abstrait. Ces formes, qui ont été en Europe des langages vivants, et qui se sont détruites par le mouvement même de leur vie, on les retrouve ici, intactes, mais embaumées; on les produit et les reproduit mécaniquement, sans s'apercevoir qu'elles ne disent plus rien. Dans ce pays si ardemment tourné vers des civilisations concrètes, ce mot : abstraction me revient chaque jour aux lèvres. Il faudra que j'en comprenne plus exactement les raisons.

12 *avril.*

Je ne connais pas les gens chez qui je sonne, mais on m'attend. Le maître de maison, L. W., est un gros homme à lunettes, exubérant; il m'accueille avec un ton de défi cordial. Tout de suite, il m'attaque à propos de l'existentialisme, mais quand il apprend que je n'aime pas *La femme du boulanger* qui paraît à tant d'Américains le fin du fin du cinéma français, il s'adoucit; il devient nettement amical, quand je lui dis que j'ai aimé naguère Al Jolson. Il me montre la traduction française d'un roman paru il y a quinze ans, et qui m'avait plu, en me demandant ce que je pense du traducteur; je n'en pense rien, mais je dis que nous avons été nombreux en France à aimer le livre; il devient rouge de plaisir : c'est lui l'auteur. Il remplit de whisky tous les verres et en avale deux coup sur coup. Puis il va dans son cabinet de travail chercher le brouillon du livre qu'il est en train d'écrire; il emmène avec lui A. E. et sa femme, et ils restent cinq minutes absents. Je cause avec Mrs W., une petite femme aux cheveux noirs, qui est professeur dans un high-school, et qui me semble beaucoup plus gaie, plus vivante et plus détendue que la plupart des Américaines. Il y a quelques invités; entre autres, un jeune homme qui dort sur un canapé et sa femme, dont les cheveux tirés sont

rassemblés en touffe sur le sommet de la tête et qui a l'air de bouder. Quand L. W. reparaît, elle marche vers lui et elle déclare d'un air glacé qu'elle prend congé : ce party est donné en l'honneur de son anniversaire, et elle trouve inacceptable que le maître de maison se soit éclipsé avec d'autres amis : je suppose qu'elle est jalouse de V. E. Elle se laisse peu à peu fléchir par les protestations amicales de L. W. et reste encore un moment, mais sans se départir de son air renfrogné. Mrs W. me dit qu'un tel épisode n'a rien d'insolite; les femmes américaines ont un besoin absolu de respect et d'attentions; si elles estiment qu'on leur a manqué, elles se doivent de le manifester; elles ne se livrent pas aux éclats passionnés des femmes slaves, mais ces orages à blanc ne sont pas moins redoutables; c'est une des raisons pour lesquelles les hommes les trouvent si fatigantes. L'incident clos, nous écoutons du jazz; les W. possèdent aussi un magnifique pick-up et une immense collection de disques où le vieux jazz prédomine, comme chez tous les intellectuels que je connais. Peu à peu, comme la nuit s'avance, tout le monde s'en va sauf les A. E. Alors L. W. me montre son manuscrit. C'est une satire des « Public Relations », agence de renseignements qui est destinée en principe à servir les intérêts de tous les citoyens, mais dont les informations sont hautement dirigées; en fait, elle est financée par des hommes d'affaires et des producteurs, et, avec une apparente et fallacieuse impartialité, elle invite le public à consommer tel ou tel produit qu'on souhaite écouler sur le marché; par exemple, à l'instigation des « Public Relations », les médecins ouvriront une campagne déclarant que la bière est le plus riche et le plus sain des aliments : ce n'est qu'une publicité déguisée payée par les fabricants de bière.

L. W. a été jadis plus ou moins communiste; il a fait une longue psychose pendant laquelle il lui a été impossible d'écrire et dont la psychanalyse l'a guéri. Aujourd'hui il vit en individualiste et il a une attitude surtout négative : il attaque la civilisation américaine dans des satires, des pamphlets. Il déteste la morale puritaine à laquelle il échappe — peut-être en partie parce qu'il est d'origine israélite. Il reproche aux

Américains d'avoir la haine du corps. Les affiches et les réclames de magazines sont symptomatiques, dit-il; et c'est vrai. Un merveilleux jeune homme brillantiné serre dans ses bras une ravissante jeune fille en robe vaporeuse; sous l'image, une légende : Êtes-vous sûre de ne pas avoir une mauvaise odeur? Deux jeunes mariés en pyjama gambadent au chevet de leur lit : ils viennent de boire un jus de citron qui leur a détendu les intestins. En France aussi il y a des réclames de désodorisants et de laxatifs; mais elles ne nous poursuivent pas d'une manière si obsédante à travers les journaux, les rues, les métros; et elles sont plus discrètes. Ce qui est frappant ici, c'est qu'elles s'emploient à évoquer toute la splendeur et la gaieté du corps humain au moment où elles en signalent les infirmités. L. W. remarque (remarque inverse de celle que fait Thomas Wolfe quand il raconte dans *Of time and river* son séjour en France), que les salles de bains en ce pays ne comportent jamais de bidet : c'est signe que les Américains, et particulièrement les femmes, prétendent nier une certaine partie de leur corps, déclare-t-il. D'ailleurs elles sont toutes frigides : il n'y qu'à voir les baisers qu'elles supportent sans sourciller dans les films de Hollywood, et qui mettraient knock-out n'importe quelle femme normale.

L. W. parle, comme d'autres jouent du jazz, avec une verve et une fougue qui ne s'usent pas de toute la nuit, confiant à l'instant le meilleur de lui-même. C'est assurément le plus grand virtuose du langage que j'aie rencontré en Amérique. Mais je remarque que tous les intellectuels que je connais parlent avec animation et discutent avec fièvre chaque fois qu'on leur en donne l'occasion; le mutisme américain n'est assurément pas un choix originel, mais la résultante de nombreux complexes; il se renforce en chacun par le silence de tous les autres; mais beaucoup sont heureux dès qu'ils peuvent y échapper et volontiers alors, ils se déchaînent. Une autre remarque me semble importante. La truculence satirique de L. W. est exceptionnelle; mais cette attitude critique m'est familière, elle est commune à tous mes amis américains. Cependant il ne faut pas s'y tromper : il y a une tradition d'auto-critique en Amérique, comme

Il y en avait une, naguère, en France. Et les gens qui parlent de leurs pays avec le plus de sévérité ne sont pas ici non plus ceux qui lui sont le moins attachés. Les Français qui, au temps de la prospérité, avaient récusé le chauvinisme furent les plus fidèles à leur patrie vaincue. Les Américains qui attaquent une certaine morale, une certaine politique, une certaine économie montrent qu'ils réclament pour cette grande terre dont ils sont les citoyens un destin à sa mesure; leurs exigences et leur lucidité sont la plus haute figure de l'amour. Ni L. W., ni A. E., ni N. A. ne voudraient vivre ailleurs qu'à New-York ou Chicago; ils ne souhaitent pas d'autres racines que celles qu'ils ont poussées dans ce sol pour lequel ils appellent des moissons dignes de lui. Déclarer anti-américains les livres, les films, les propos qui prêtent encore à l'idéal de Jefferson une réalité vivante, ce serait justement mutiler l'Amérique; le jour où il lui serait interdit de se contester, elle ne serait plus différente des totalitarismes auxquels elle prétend s'opposer.

Le ciel blanchit. Nous nous asseyons à la table de la cuisine et nous mangeons des toasts à la confiture d'orange en buvant du thé. De la fenêtre, on découvre une large vue sur la Batterie et sur East River. C'est la première fois que je vois naître l'aube au-dessus de New-York et je suis émue par ce gage nouveau de notre intimité. Mais un signe plus secret m'annonce que je commence vraiment à participer à l'Amérique : je n'en suis plus éblouie, ni déçue, j'apprends, comme certains de ses enfants, à l'aimer difficilement.

13 *avril.*

Je me suis couchée à 7 heures. A 9 heures nous avons rendez-vous, N. et moi, avec Richard Wright pour aller assister à un service religieux dans une église de Harlem. Celle qu'il a choisie aujourd'hui est renommée pour ses spirituals; ce sont des noirs de petite condition qui la fréquentent. Et si la cérémonie se déroule selon les mêmes rites que dans la grande église bourgeoise que j'ai visitée voici deux mois, l'atmosphère est beaucoup plus vibrante.

De peur que notre présence ici ne semble choquante (encor que, dans les églises du Nord, les noirs soient très hospitalier pour les blancs qui viennent les visiter) Wright s'est fait con naître et il a expliqué que nous étions des amies françaises On nous a fait asseoir au second rang, à côté de choristes vêtue de longues robes grises; il y a trois groupes de chanteuses les unes sont habillées de gris, d'autres en marron, d'autres en noir; elles portent des toques carrées et l'ensemble de leu costume rappelle celui des étudiants anglais. Un seul chœu d'hommes. Ces différents groupes chantent tantôt séparément tantôt tous ensemble; les voix sont très belles et dans le silenc tendu de l'assistance, les spirituals semblent singulièremen émouvants. Il y a une majorité de femmes sur ces bancs, mais aussi beaucoup d'hommes. Tous sont endimanchés avec un joyeuse fantaisie : complets clairs, chemises de soie, chapeaux fleuris, fraîches robes aux couleurs tendres. Les visages attentifs passent de la gaîté au rire selon que des chants pathétiques s'élèvent ou que se déroulent des discours familiers. De vieilles dames s'avancent sur l'estrade pour donner des nouvelles de certains membres de la communauté, annoncer des réjouis-sances, réclamer de l'argent ou de l'aide en faveur de telle ou telle entreprise charitable. Le pasteur parle ensuite avec la même bonhomie; c'est aujourd'hui son anniversaire, on lui a offert des cadeaux et on a chanté en son honneur le « Happy birth-day » rituel; il remercie sur ce ton mi-badin, mi-ému qui est de règle en Amérique: il dit qu'il a déjà six enfants, et qu'il espère bien en avoir d'autres, car, déclare-t-il : « Je suis très *sexy* et ma femme aussi. » Cette confidence bonhomme déchaîne des rugissements de joie. Il profite de cette gaîté pour exposer les besoins de la communauté et pour demander aux fidèles d'y subvenir le plus généreusement possible. Ces églises sont dans l'ensemble pauvres, les pasteurs mal payés et une des principales ressources, c'est la quête du dimanche. Il est naturel qu'elle s'entoure d'une grande solennité. Des femmes en blanc, ceinturées de bleu, passent dans les rangs, des plateaux à la main; on dépose directement son obole ou on l'enferme dans une petite enveloppe faite exprès pour cet usage. Pendant ce

temps, les chœurs ont entonné un spiritual. L'opération achevée, les quêteuses défilent devant l'estrade, tenant d'une main le plateau, l'autre main appuyée contre leur dos, avec une démarche rythmée par la musique et qui est véritablement un pas de danse : c'est un des moments les plus étonnants. De nouveau la conversation familière reprend. Entre autres le pasteur signale la présence de Richard Wright. Il s'avance, il parle, on l'acclame. Il me présente, comme citoyenne d'un pays qui ignore la ségrégation des races, et tous les visages noirs me sourient; je suis bien embarrassée quand je dois articuler quelques mots. Encore un spiritual et un nouveau prêcheur fait face à l'assistance. Il est jeune, avec un visage ardent et une voix brûlante; son ton est tout à fait différent de celui du pasteur. A travers des images modernes, il retrouve le pathétique et la grandeur du style biblique. Le thème est mystique : avant toute chose, chaque homme doit chercher à rencontrer Jésus, à le voir, à lui parler, à puiser dans ses richesses infinies; il l'exprime à peu près ainsi : « Pas d'excursion réussie, pas de « sight-seeing-tour » valable si vous négligez de voir Jésus. » Il parle sur un rythme très accentué, haletant, et qui de minute en minute se précipite; il scande ses phrases par des mouvements des pieds, des mains, de tout le corps; la sueur coule sur son visage tandis que sa voix monte, s'étrangle, se déchire, meurt et renaît : c'est une improvisation « hot », c'est le jazz le plus authentique. Il compare Jésus à tous les trésors, à toutes les beautés du monde, à sa faune et à sa flore, ses océans, ses monuments, ses montagnes, ses plaines, et plus particulièrement à ces « drug-stores » où tous les besoins de l'homme peuvent se satisfaire. Et dans une espèce de transe, il appelle à nouveau les fidèles à aller voir Jésus : « Venez mes frères, venez voir ce *drug-store ambulant...* » On dirait qu'il fait la parade à la porte d'une baraque foraine : mais le phénomène, c'est Jésus, et le visage du prêcheur ruisselle de sueur, tout son corps tremble, cependant que son buste vacille d'avant en arrière. Déjà, pendant le discours du pasteur, l'assistance approuvait avec élan par des exclamations et des gestes ; mais la fièvre de l'orateur la gagne: « Oui! en effet! c'est vrai! nous le voulons! »;

ils frappent des mains, du pied, les têtes oscillent, une vieille dame très décente secoue éperdument son grand chapeau de paille; les mouvements et les paroles sont rythmés selon le rythme du discours : c'est la batterie soutenant le chorus du trompette. Cependant de temps en temps éclate dans un coin ou un autre un grand cri inattendu; il y a surtout un vieux noir qui crie comme si on l'égorgeait. La jeune choriste à côté de nous est silencieuse, mais des larmes ruissellent sur ses joues. Le prêcheur s'arrache encore une phrase, sa voix se casse, et il tombe en arrière dans les bras de deux acolytes qui le déposent sur un fauteuil tandis qu'un spiritual s'élève dans l'église. Ensuite le pasteur adresse un appel vibrant à tous les membres de l'assistance qui ne sont pas encore entrés dans la communauté; il les incite à s'y joindre sans attendre : il marche de long en large en tendant vers les fidèles sa main ouverte dans un grand geste sacré; tout le monde chante en chœur des mots d'appel passionné. Je remarque une jeune fille vêtue de bleu tendre qui vient de se dresser, tout debout, les mains crispées sur le dossier d'une chaise; ses lèvres tremblent et tout son petit corps frémit dans ses joyeux vêtements du dimanche. Le pasteur tend la main, les choristes chantent, et l'un après l'autre, avec hésitation, les yeux baissés, des hommes et des femmes viennent s'asseoir sur les bancs, au pied de l'estrade. La jeune noire en robe bleue tremble toujours, quelque chose en elle lutte et se débat. Elle a lutté un grand quart d'heure, et puis, dans une espèce de transe froide, elle a marché vers le pasteur qui l'a prise par la main.

Ce n'était pas un de ces extraordinaires revivals dont j'ai lu souvent les récits; ceux-ci tendent d'ailleurs de plus en plus à disparaître; la jeune génération se méfie des hystéries bruyantes de naguère; les blancs ont intérêt à enfermer les noirs dans un domaine émotionnel enfin de leur dénier toute aptitude intellectuelle : ceux-ci se refusent aujourd'hui à jouer le jeu. Les classes supérieures sont celles qui se contrôlent avec le plus de rigueur au point que dans les églises riches les spirituals mêmes ne sont plus guère en honneur; dans les communautés plus pauvres, les conduites demeurent plus spontanées; mais

l'émotion n'y est pas non plus systématiquement cultivée. Et c'est là ce qui rendait à nos yeux cette cérémonie si bouleversante : ce n'était qu'un service du dimanche comme il y en a chaque semaine dans les églises de Harlem — plus de 160 églises — et les fidèles n'étaient pas transportés hors d'eux-mêmes : ils étaient eux-mêmes, simplement; les richesses de sentiment qu'ils dépensaient sont aussi celles qui les habitent dans leur vie quotidienne. Comme ce serait beau, si le but de ces assemblées était de les intégrer à une vie terrestre, au lieu de les détourner au profit d'un Dieu de soumission! Comme la main tendue du pasteur serait un symbole émouvant si elle était un appel à des hommes, pour des hommes, et non un geste de mensonge! L'Église a, dans les communautés noires, un rôle qui n'est pas seulement religieux; c'est une sorte de club où les gens sont heureux de se rencontrer, aussi bien pour montrer leurs vêtements du dimanche, parler et rire avec des amis, se distraire du travail et des soucis quotidiens que pour organiser des conférences, des concerts, des entreprises charitables et éprouver ainsi leur solidarité; toutes les Églises remplissent, en tous pays, cette fonction, mais elle est plus importante ici qu'ailleurs, parce que les noirs ont si peu d'accès à la vie sociale, si peu de possibilités d'action et d'expression; le seul fait de se rassembler pour prier et espérer ensemble, de vivre collectivement quelques heures fiévreuses, les aide à briser leur isolement et à pressentir leur force. Mais, à part quelques exceptions, l'ensemble du clergé est, bien entendu, ici comme partout, allié des puissances, et d'autant plus qu'il a besoin de l'appui moral et financier des blancs. La religion est essentiellement exploitée comme un dérivatif. Les pasteurs parlent plus volontiers de l'autre monde que de celui-ci, ils encouragent les noirs à remettre leur sort entre les mains de Dieu, ils prêchent le mépris des biens terrestres, et la résignation; et cependant, presque en dépit d'eux-mêmes, du fait même qu'ils font allusion aux cuisants problèmes de la justice, du bonheur, leurs sermons ont aussitôt des résonances sociales et aident les noirs à prendre conscience de leurs problèmes. C'est pourquoi beaucoup d'intellectuels noirs montrent une

certaine bienveillance à l'égard de l'Église tout en blâmant son attitude de soumission.

Nous discutons ces questions avec Wright tout en marchant vers la bouche du métro; dans Harlem, on regarde avec curiosité mais sans aucune malveillance, cet homme noir encadré de deux femmes blanches. Mais dans le métro les visages se font moins amicaux; et quand nous descendons, aux environs de la 59e rue, une vieille dame m'interpelle avec irritation : qu'est-ce que vous faites toutes les deux avec ce noir? Même les Américains qui fraient avec les noirs le font avec une certaine prudence. On reçoit volontiers Wright, parce que c'est un écrivain célèbre. Mais je remarque que dans la seule maison vraiment « high-class » où il soit admis, on n'invite jamais avec lui que des Français, des Juifs, des Japonais, des Chinois, des Indiens; et j'ai provoqué dans ce salon une gêne évidente quand j'ai rapporté mes impressions du Sud.

14 *avril.*

La « Ligue pour la suppression du vice » ayant attaqué comme immoral le roman de N. G., l'affaire est portée ce matin devant les tribunaux. Le procès se déroule dans une petite salle de la 57e rue où se jugent les délits relevant de la correctionnelle. Tout individu, toute association peut ainsi poursuivre un auteur qui le scandalise et la « Ligue », en usant de ce droit, procède d'une manière aussi routinière que l'Abbé Bethléem quand il publie son bulletin. Si elle gagne, alors l'affaire prend de l'importance; l'ouvrage incriminé est jugé en seconde instance par un tribunal qui peut décider de l'interdire; si elle perd, comme il arrive souvent, le livre bénéficie d'une publicité supplémentaire. Il y a du monde dans la salle quand le débat s'ouvre, vers midi; tous les amis de N. G. sont là; il y a les Wright, E. A. et Farrell. — N. G. est assis à côté du juge, dans un box, il a un air buté et enfantin; en face de lui, debout, un monsieur aux beaux cheveux blancs dont tout le visage respire la vertu l'interroge d'un ton agressif : pourquoi a-t-il parlé de la pédérastie? Est-il pédéraste? N. G. signale qu'il est marié; le représentant de la « Ligue » en est un peu

déconcerté, mais il se reprend vite : pourquoi G. écrit-il? Qui lui en a donné l'idée? Pourquoi use-t-il de pareils mots : ce mot, par exemple? Cet autre? Parce qu'ils disent ce que je voulais dire, dit l'écrivain, c'est l'usage ordinaire des mots. Le débat s'élève jusqu'à la discussion de l'esthétique réaliste et de la liberté dans l'art. On l'interrompt au bout d'une heure : il reprendra dans l'après-midi, mais en attendant nous allons déjeuner. Nous nous installons dans les box d'un restaurant de Lewington; je m'assieds à côté de Farrell. Il me parle longuement d'un sujet qu'il a développé dans de nombreux articles : le manque de liberté vraie dans la littérature américaine. Il y a une telle pression qui s'exerce sur l'opinion publique, me dit-il, que dans ce domaine aussi l'idéal démocratique perd de plus en plus sa vérité. Des procès comme celui de N. G. n'ont pas beaucoup d'importance : ce qui compte, ce sont des tyrannies plus sournoises. D'abord, bien entendu, les éditeurs peuvent refuser de publier un livre, ou, une fois le livre publié, le barrer, en arrêter la diffusion; inversement, s'ils décident de faire d'un ouvrage un « best-seller », si médiocre soit-il, ils y réussiront à coup de publicité. La critique même dans les journaux et les magazines littéraires n'est guère qu une forme déguisée de publicité : ce sont les éditeurs qui, pour une grande part, financent toutes les revues et ils exigent qu'on parle avec éloge des ouvrages qu'ils publient; le but des articles critiques, c'est de faire vendre le livre critiqué. Bien entendu il serait maladroit de louer indistinctement toute la production; le public ne se laisserait pas prendre; il convient donc d'introduire quelques nuances et la sévérité est permise une fois par hasard. Mais la politesse des articles, leur ton bénisseur étonne en effet quand on est habitué aux duretés des critiques français.

17 *avril.*

J'ai passé trois jours dans les collèges de Smith et de Wellesley. J'ai dormi dans les blanches chambres d'hôte qui sentent la clinique et le monastère, et j'ai beaucoup causé avec professeurs et élèves. L'atmosphère de Smith était intime et gaie. Wellesley est plus splendide avec son grand lac ardoisé, ses arbres, ses

donjons moyenâgeux. Comme à Vassar, les études sont sérieuses ici (encore que les boursières françaises les jugent très faciles et que les petites Américaines soient déconcertées, quand elles viennent à Paris, par la dureté des examens : droit, lettres ou sciences politiques). On n'admet que des jeunes filles qui ont été bien notées dans les high schools. Pour celles qui ne veulent pas travailler, mais dont la situation sociale exige qu'elles passent par un collège, il y a des établissements plus bénins; j'ai vu près de Wellesley un collège des plus aristocratiques, où l'on accepte les étudiantes refusées ailleurs, et qui poursuivent mollement leurs études dans un confort qui touche au luxe : elles vivent dans des pavillons charmants disséminés à travers la campagne, sans guère se soucier d'autre chose que de leur toilette et leurs « dates ». Elles méprisent les pensionnaires de Wellesley qui les méprisent. Il règne dans les grands collèges un esprit beaucoup plus démocratique; on y a, par exemple, supprimé les « sororities » dont les college-girls de Smith m'ont parlé avec colère. Ce sont, disent-elles, des institutions stupides dont on ne se plaît à être membre que parce que certaines autres en sont exclues : c'est une manière de prendre des supériorités à bon marché; les brimades classiques auxquelles on soumet les néophytes sont brutales et niaises; on ne fait rien de positif dans ces clubs, ils n'ont d'autre but que leur propre existence, et d'autre raison d'être que le snobisme. Elles exprimaient ces opinions dans un français pur et rapide, ce qui prouve que, sur certains points du moins, leurs connaissances sont très solides.

Plus je cause avec ces jeunes filles, plus il m'est difficile de me faire une opinion sur elles. Encore que les collèges représentent un certain type de sélection — toutes sont de familles riches ou du moins aisées — elles appartiennent à des milieux, à des contrées différentes, et, à travers le conformisme auquel elles se plient, ce sont une à une des individus. J'ai vu à Wellesley des élèves des classes supérieures qui m'ont semblé aussi graves et profondes que d'autres m'avaient paru frivoles. « Même celles qui paraissent frivoles ne le sont pas toujours », m'ont-elles dit. « Il faut comprendre qu'il y a chez nous un snobisme de la frivolité; on aurait peur de paraître un bas-bleu si l'on prenait

les études ou les idées trop au sérieux; mais beaucoup d'étudiantes s'intéressent aux questions importantes; elles s'en cachent seulement, parce que c'est mal porté. Non, nous ne voulons pas avant tout trouver un mari; et nous ne nous contenterons pas d'un « job » qui nous occupera un ou deux ans. Nous voulons faire un travail qui serve à quelque chose. Nous voulons aussi voir le monde, nous enrichir intellectuellement. » Beaucoup me répètent avec conviction : « Nous voulons nous rendre utiles. » Elles sont préoccupées par des problèmes économiques et sociaux, et c'est dans ces domaines qu'elles se spécialisent volontiers et qu'elles envisagent de faire des carrières. Elles me touchent par la fraîcheur et l'ardeur de leur bonne volonté. Bien entendu, il s'agit d'une élite; mais, dans les lycées ou universités français, il n'y a pas non plus beaucoup de jeunes filles qui tiendraient avec sincérité de tels propos; ce désir de réalisation personnelle ne leur vient pas d'un besoin de compensation : celles qui m'ont parlé ainsi étaient au contraire des plus jolies, des plus charmantes. Elles ont ajouté qu'il serait tout à fait faux de juger leur génération d'après ces grands collèges élégants; dans des écoles spécialisées, plus modestes, ou dans les universités d'État, où les études sont beaucoup moins chères, la majorité des étudiantes, qui sont sans fortune, travaillent beaucoup plus sérieusement qu'ici; elles savent qu'elles ne doivent compter que sur elles-mêmes et cela les conduit à une indépendance plus concrète. Ici, l'indépendance est une consigne, presque une institution : les élèves critiquent librement les méthodes des professeurs, qui tiennent compte de leurs observations; mais elles critiquent souvent pour le pur plaisir de critiquer; elles affichent volontiers des opinions tranchées, insolites, pour faire preuve d'une personnalité qu'elles ne savent pas concrètement réaliser. Ces défauts-là aussi, on les trouve dans la jeunesse française, et d'autant plus qu'elle est plus oisive et plus conformiste : c'est encore un conformisme que l'affirmation d'originalité. Les college-girls aiment-elles ou non les paradis faciles où elles vivent? C'est une question sur laquelle elles sont divisées. Beaucoup s'en enchantent, et trouvent le foyer de leurs parents

ennuyeux et étouffant; elles ont peur de quitter le collège. D'autres regrettent d'être coupées du monde, elles préféreraient vivre à la manière des étudiantes françaises.

Un soir, me trouvant en tête à tête avec une vieille demoiselle française qui m'a paru beaucoup plus libre d'esprit et de propos que ses collègues américaines, je l'ai interrogée sur les mœurs sexuelles des étudiantes : est-il vrai qu'elles sont si libres, qu'elles ont une vie si désordonnée qu'on trouve, comme je l'ai entendu dire, en certains coins des campus des monceaux de préservatifs? Elle sourit : « Sur le campus, je ne sais pas; quelquefois dans les livres... » D'après une statistique, 50 % des college-girls seraient vierges. Mais comment établit-on les statistiques? « Il est possible cependant, dit-elle, que dans ces dernières années les cas de virginité soient assez nombreux; les jeunes gens ont si grand peur d'être attrapés au piège du mariage qu'ils font en sorte de laisser leurs partenaires indemnes. » Ce n'est d'ailleurs pas un régime sain et la plupart de ces jeunes filles font des névroses. L'année dernière, elle a emmené en France pendant les mois de vacances une quinzaine d'élèves qu'elle avait choisies avec soin parmi les mieux équilibrées; cependant des drames ont tout de suite éclaté; de leurs sorties avec de jeunes Français, elles sont revenues en larmes; ayant généreusement accepté, ayant même provoqué les baisers sur la bouche, le « necking », le « petting » qui, en Amérique, ne tirent pas à conséquence, elles avaient été tout étonnées de voir leurs « dates », ignorant les règles du jeu, attenter franchement à leur vertu ; une telle goujaterie les faisait sangloter. Le problème qui me semble le plus intéressant, c'est de savoir jusqu'à quel point, même lorsqu'il est complet, l'acte sexuel tire pour elles à conséquence. Mlle T. me dit que, malgré le nombre et la nature de leurs expériences, toutes les petites Américaines demeurent par un côté des oies blanches; devenir femme ne les change pas, ne les mûrit pas : on dirait presque que c'est une opération à laquelle elles ne participent pas. Sans doute, ces relations, implicitement admises par la société, avec de tout jeunes gens aussi naïfs qu'elles, ne représentent-elles pas une véritable initiation sexuelle, encore moins un accomplissement; il n'y a pas là des

rapports passionnés d'amants, mais plutôt un prolongement de certains jeux équivoques de l'enfance; j'imagine que les plus grandes audaces demeurent puritaines, et que, d'un commun accord, garçons et filles, dans leur recherche du plaisir, s'efforcent de conjurer tous les troubles mystères de la sensualité.

Entre les conférences et les consultations, j'ai commencé à découvrir la Nouvelle Angleterre. Près de Smith, on m'a montré le vieux village de New-Harford, où fut livrée, pendant la guerre d'Indépendance, une grande bataille entre Anglais et Américains : on raconte que le minuscule ruisseau qui serpente dans les prairies était couleur de sang. Il y a dans ces villages de charmantes maisons en bois, grises ou blanches, beaucoup plus sobres que les romantiques demeures du Sud; certaines portent au-dessus de la porte une date lointaine; il en est qui datent de l'époque coloniale, et toutes en reproduisent le style. Dans les plus belles, la brique rose se marie au bois verni de blanc; les traits les plus caractéristiques, ce sont, devant la porte, les deux colonnes encadrant un petit escalier, c'est la vitre rectangulaire au-dessus du battant plein et les petits carreaux de la façade; ce thème général permet beaucoup de subtiles variations. Les églises de bois, blanches et luisantes, me surprennent; elles ressembleraient à des hangars, n'étaient leurs charmants clochers enfantins, qu'on croirait empruntés à un jeu de construction. Le seul défaut de ces villages c'est qu'ils ne sont pas construits : ils n'ont pas d'unité; les maisons sont séparées les unes des autres et dispersées sur un terrain qui n'a pas de forme propre ; il n'est qu'un fond vague : il n'y a ni rues, ni places possédant une individualité; l'espace vide au milieu du village, c'est une espèce de champ de foire incertain.

Il y a beaucoup de ces villages autour de Wellesley et ce matin on m'a emmenée faire une excursion à travers le passé de l'Amérique. C'était un jour de printemps très bleu, fleuri de fuchsias jaunes et d'arbres fruitiers roses et mauves; pas une feuille n'a poussé encore, seulement des fleurs; c'est un avril sans verdure, aux couleurs de pastel : sur un fond tendre éclate la gloire des érables rouges à la sève sirupeuse. Nous suivons d'étroites routes sinueuses sur lesquelles aucune autre auto ne

s'aventure; et soudain nous nous trouvons à un carrefour où plusieurs voitures sont arrêtées : derrière ces arbres, il y a l'étang de Walden au bord duquel Thoreau bâtit sa cabane voici cent ans. Nous descendons; je ne serai jamais blasée sur ces métamorphoses et celle-ci me touche et m'étonne plus que beaucoup d'autres : le livre jaune de ma jeunesse, aux couleurs rouges et noires de la N. R. F., c'est un grand lac sauvage d'un bleu ardoisé au milieu des bois dépouillés; j'ai lu Walden à l'âge où la lecture est magie : c'est cette magie qui, à des années de distance, arrache aux pages du livre un site que j'avais vainement évoqué et lui insuffle la vie.

Je voudrais bien voir la cabane où Thoreau passa plusieurs années; il paraît qu'on vient seulement d'en découvrir après plusieurs erreurs l'emplacement authentique : mais il faudrait marcher une heure dans ces forêts, nous n'avons pas le temps. Nous roulons vers Concord où il naquit et où il passa la plus grande partie de sa vie. Nous y visitons sa maison. Thoreau est une grande figure américaine comme en témoignent par ce beau matin les autos rangées au bord de son étang et le soin avec lequel on a gardé intact son cabinet de travail, sa chambre, son salon, sa cuisine; chaque jour de nombreux touristes y font un respectueux pèlerinage. Il existe une association Thoreau qui compte des milliers de membres : ce qui est curieux c'est qu'ils sont réunis par les intérêts les plus divers, voire opposés; les uns aiment en Thoreau le naturiste, d'autres l'anti-esclavagiste, le démocrate, l'apôtre de la liberté; d'autres un certain type d'humaniste. L'association s'occupe de camping et de travaux historiques concernant la vie de Thoreau, elle donne chaque année un grand banquet et, d'une manière générale, elle s'efforce de perpétuer et répandre à travers le monde moderne l'esprit de celui qu'on appelle le saint François d'Assise américain.

Concord est un des berceaux intellectuels de l'Amérique. C'est à un mille de là qu'eut lieu le premier engagement de la guerre d'Indépendance. On me montre, tout à côté d'une des maisons d'Emerson, le site qui semble prédestiné à une bataille

naïve. Il y a au milieu des grandes prairies une rivière avec une île qu'un pont rattache aux deux rives : c'était naguère un pont de bois qu'on a remplacé par une construction de ciment, ce dont les cœurs amoureux du passé s'indignent. Ici les « minutemen », ces hommes de Nouvelle Angleterre qui avaient juré de répondre, dans la minute même, toute affaire cessante, à l'appel de la guerre, tinrent en échec les soldats rouges du roi George; on leur a dressé en bronze une effigie : je connais par cœur cette image, je l'ai vue sur des billets de banque, sur des affiches, sur des réclames, des proclamations, elle est presque aussi célèbre qu'en France la tête de la République ; c'est une statue de place publique qui étonne dans la gaie solitude des près, au bord de l'eau jacassante. A Concord j'ai revu dans un décor de papier mâché le pont de bois, la rivière ; de petits soldats de plomb rouges s'enfuyaient devant de hardis paysans armés de fusils et de faux. Le village a gardé ses vieilles échoppes du XVIIIe avec leurs enseignes et leurs belles couleurs comestibles; on me fait remarquer entre autres le rouge sang des tavernes, caractéristique de la région. Il y a un vieux cimetière et, sur moins d'un mille de distance, s'échelonnent les demeures centenaires des doux écrivains du siècle dernier : outre celle de Thoreau, voici celle où Emerson vécut amoureusement auprès de sa seconde femme et écrivit la plupart de ses livres ; voici une des demeures de Nathaniel Hawthorne; ici Louisa Akott passa une partie de son enfance, rêvant d'évasion, écrasée par la tyrannie persuasive de son père, le pasteur, témoignant par son œuvre timide des étroites limites entre lesquelles il était alors possible à une femme d'Amérique de prendre son essor. Sur ces paisibles avenues, comme nous voilà loin des gratte-ciel et des usines, de Wall Street, de Hollywood, des déserts aventureux du Far West, des noirs taudis de Jacksonville et de Savannah! Nous rentrons par d'autres routes que pavoisent les chatons rouges des érables, les buissons jaunes des porsythias; nous traversons d'autres villages ; sur les dalles d'un antique cimetière, je lis les vieux prénoms bibliques des anciens puritains : Sarah, Abraham, Albigail. Ils sont morts bien avant la naissance des funeral-homes et des pin-up girls,

de Times Square, de la Bowery, de Lassale Street, de Reno. Ces agriculteurs, ces marchands aux mœurs austères ne soupçonnaient pas les mystères de la finance ni les dangereux prodiges du machinisme ; ni Thoreau, ni Emerson n'en comprenaient encore la fatalité. Et cependant ce passé qui semble devenu si vite suranné est présent à tous les tournants de la vie américaine. C'est dans ces bourgades oubliées que se forgèrent la morale et l'idéologie qui constituent le credo auquel adhère aujourd'hui toute l'Amérique et qui, plus que l'identité des frigidaires et des boîtes de conserve, en fait la profonde unité nationale. L'ombre de cette Albigail défunte s'étend sur la star de Hollywood, et autour de la languide et croupissante New Orléans l'âme du vieil Abraham gémit encore au-dessus des champs de coton. Emerson et Damon Runyon appartiennent à un même monde. On ne peut comprendre ni Chicago, ni Los Angeles, ni Houston si l'on oublie qu'ils sont hantés par les fantômes importuns, propices, irrités, ou complaisants des vieux puritains. Pour se frayer un chemin jusqu'au cœur difficile de l'Amérique, c'est à Concord qu'on trouvera la clef de la première porte.

18 *avril.*

Les journaux libéraux s'indignent parce que la Chambre des Représentants vient de proposer au Sénat le projet de loi le plus draconien qu'on ait jamais dirigé contre les unions ouvrières. On interdit aux travailleurs à peu près tous les moyens qui leur permettaient de soutenir leurs revendications. Et, bien entendu, on refuse de reconnaître les Unions qui compteraient parmi leurs dirigeants des communistes ou même d'anciens communistes. On suppose que le Sénat n'osera pas voter cette loi sans amendements.

Je parle à Harvard ce soir et Miss C. qui dirige un petit collège des environs m'a proposé de me conduire à Boston; elle adore la France où elle a vécu longtemps, où naguère elle passait quelques mois chaque année. Elle est née à Boston, et elle m'apparaît comme une figure typique de la Nouvelle Angleterre, de la même race qu'une Louisa Akott. Chez plusieurs

de ces femmes déjà âgées qui professent dans les collèges, qu'elles soient mariées ou célibataires, j'ai trouvé une virginale et touchante fraîcheur dont je ne vois aucun équivalent dans mon expérience française : la moindre émotion colore leurs joues d'un rouge ardent, parfois la timidité noue leur gorge, parfois leurs yeux brillent d'un enthousiasme enfantin; dans leur poitrine il y a un oiseau joyeux, au plumage lustré, qui bat des ailes; il se cogne aux barreaux, il n'a jamais été libre, il ne le sera jamais; mais il est vivant, il palpite. Miss C. me charme entre toutes. La philosophie existentialiste lui semble un peu pessimiste, un peu triste : elle croit à un vague Dieu de bonté; mais l'idée de la responsabilité individuelle de chaque homme en face du monde trouve en elle un écho profond; démocrate, idéaliste et généreuse, elle fait partie de quantité d'associations charitables, de ligues anti-racistes, etc., mais elle commence à se décourager, à penser que le bien ne triomphe pas par soi-même, qu'on ne fait jamais assez pour le faire triompher, que, si l'on ne fait pas assez, ce qu'on fait n'est rien; elle n'aime pas les « Rouges », elle déteste la violence; mais devant la violence menaçante de la guerre, devant les violences de la misère, de la faim — (et par exemple en traversant la banlieue de Boston qui a la tristesse de tous les faubourgs de grande ville) — elle se sent perdue, elle ne sait plus que vouloir ou ne pas vouloir... « Il faudrait une crise, dit-elle. Il faudrait que le malheur devienne visible. Alors, peut-être, nous comprendrions, nous changerions. Il y a tant d'égoïsme dans ce pays! » J'ai entendu d'autres fois ce vœu pathétique chez des gens de bonne volonté en désarroi. Elle me raconte comment, auprès de ses jeunes élèves, elle lutte pour répandre ses idées. Elle a invité un jour au collège un célèbre professeur noir et après sa conférence l'a convié à sa table : « S'il y a des élèves qui ne veulent pas déjeuner avec nous, elles sont libres », avait-elle fait savoir au préalable. Deux petites Sudistes qui avaient toujours affiché des sentiments racistes ont demandé comme une grâce d'être admises au repas : les paroles du conférencier, l'évidence de sa valeur intellectuelle et humaine les avaient bouleversées. Rentrées dans leurs familles, en Louisiane, elles luttent

à présent de toutes leurs forces contre le racisme. Mais Miss C. sent bien qu'en ce domaine non plus des bonnes volontés éparses ne suffisent pas.

Les routes qui mènent à Boston sont bordées de grands buissons jaunes et gais et nous traversons des parcs où le printemps commence timidement à sourire : en Nouvelle Angleterre, le printemps s'éveille lentement. Miss C. me montre parmi les arbres et les pelouses la luxueuse maison du maire de Boston qui vient de passer un an en prison pour exactions et escroqueries, mais qui a repris son poste officiel à la tête de la ville la plus rigoriste de toute l'Amérique. Qu'un homme que les journaux traitent quotidiennement de gangster règne sur cette cité qu'illustra entre autres la grande dynastie puritaine des Adams, c'est un de ces menus faits qui résument la complexité de l'Amérique.

Nulle part, la poésie du passé américain n'est plus saisissante que dans les rues du vieux Boston, étroites comme celles d'une bourgade française, et construites dans une sobre et pure architecture de briques rouges. La petite place au cœur de Beacon Hill, tout entourée de maisons XVIIIe, a des proportions plus exquises que la place des Vosges; elle se prolonge par des rues du même style sévère et noble. De loin en loin on remarque dans les fenêtres une vitre insolite, d'une belle couleur violette, dont le secret est perdu depuis longtemps. Le temps n'a pas effleuré l'aristocratique colline, rien n'a changé en deux cents ans dans ces rues monotones et graves. Au pied de la butte, il y a quelques larges avenues bordées de résidences moins anciennes, mais silencieuses et nobles. En revanche les monuments vieillots perdus au milieu des artères modernes ne sont plus, coupés de leurs entours, que des pièces de Musée. Nous visitons la bibliothèque, célèbre moins pour ses riches collections que pour la sévérité avec laquelle les lectures y sont censurées. Quand Miss C. voulut un jour consulter un volume des Mémoires de Casanova, on examina longuement sa requête et ses titres; on la conduisit dans un cabinet où, après lui avoir confié le livre demandé, on l'enferma à clef ; on vint la rechercher au bout de deux heures et on remit soigneusement le volume

dans son coffre verrouillé. Nous nous promenons sur les quais où, parmi les étroits bassins à l'odeur de goudron, eut lieu la « tea-party » qui inaugura la guerre d'Indépendance, lorsque les Bostoniens, en révolte contre les taxes, jetèrent à la mer toute une cargaison de thé anglais; ce sont des quais en bois, bordés de maisons délabrées; Miss C. me confie qu'elle aurait aimé habiter une de ces vieilles bâtisses où on a installé des studios et des appartements occupés surtout par des artistes; mais elle ajoute avec un soupir que sa sœur l'a détournée d'un projet si déraisonnable. En tout cas aujourd'hui, personne ne l'empêche de choisir pour déjeuner un restaurant de son goût : cette liberté lui donne une gaîté d'écolière. Elle m'emmène tout au bout de la jetée de bois, dans un petit lunch-room décoré de filets de pêche, et de bougies fichées dans des bouteilles, à la manière du Far West; nous mangeons le « chowder-soup » à la crème et au poisson qui est un plat régional. Par la fenêtre on voit un bras de mer, quelques bateaux.

Je m'enfonce encore un peu plus en arrière dans le temps; nous descendons la côte sud vers Plymouth, la plage où les premiers Puritains ont débarqué. Je suis poursuivie par l'image d'Henry Adams, dont la dynastie donna aux U. S. A. plusieurs présidents et dont l'autobiographie, publiée avant la première guerre mondiale, apparaît aux Américains d'aujourd'hui comme un des plus importants témoignages sur leur proche passé; un de ses grands-pères habitait Beacon Hill, et l'autre le bourg de Quincy que nous traversons; tous ces vieux villages se ressemblent avec leurs maisons charmantes éparpillées au hasard. Mon voyage au rebours du temps est achevé quand j'aperçois au bord de l'eau grise le coin de côte où s'agenouillèrent voici trois cents ans les premiers colons de Nouvelle Angleterre.

19 *avril.*

Dans le journal du matin, je relève deux petits événements dont le rapprochement est significatif. Le chanteur noir Paul Robeson devait donner un récital à Peoria; à la dernière minute, le concert a été interdit sous prétexte que Robeson est communiste. On insiste beaucoup sur le fait qu'on ne lui a pas refusé

l'accès de la salle en tant que noir, mais en tant que communiste. D'autre part, un amusant épisode vient de trouver sa conclusion. Il y a quelques semaines, un chauffeur qui conduisait un autobus chargé de voyageurs, au long de je ne sais quelle avenue, se prit à brûler toutes les stations, à dépasser le terminus et à filer sur la grand'route au milieu des protestations affolées de ses clients : il finit par les débarquer, mais quant à lui il poursuivit tranquillement sa course jusqu'en Floride. Arrêté, interrogé, il déclara avec bonne humeur : « Ce trajet était trop monotone. J'ai toujours voulu voir la Floride. Un beau matin, je me suis dit : Pourquoi ne pas continuer jusqu'à la Floride? J'ai continué. » Ce chauffeur est devenu un héros populaire. Bien loin qu'on l'ait chassé, il a repris hier son travail au milieu des ovations; on l'a interviewé, photographié cent fois, et, dans tous les journaux, on le voit qui rit au volant du nouvel autobus qu'on vient de lui confier. Peut-être une telle fantaisie n'est-elle concevable qu'à New-York ; des amis m'ont dit que rien de semblable ne saurait se passer par exemple à Chicago. Mais, même s'ils en sont incapables, tous les Américains raffolent de ces actes désinvoltes où ils voient la preuve flagrante de leur amour pour la liberté. Ce chauffeur est un « character », un original qui a hautement manifesté cet individualisme dont s'enorgueillit l'Amérique. Et certes, jamais en France on ne l'eût réintégré dans ses fonctions ; il est vrai que l'Amérique est beaucoup plus indulgente pour les boutades et les caprices qui ne mettent pas sérieusement son autorité en question. J'ai connu une mère de famille pieuse et adroite dont les enfants étaient enviés par tous leurs petits camarades parce qu'on les laissait en souriant grimper aux arbres, se battre, tirer la langue à leurs vieux professeurs ; plus âgées, toutes les filles épousèrent docilement les maris qu'on leur choisit, les fils entrèrent dans les carrières où on voulut les faire entrer; le plaisir et l'orgueil qu'ils trouvaient dans leur indépendance en avaient fait, entre les mains de leurs parents, les proies les plus soumises. Le chauffeur d'autobus certainement rirait au nez de quiconque suspecterait devant lui la liberté des citoyens américains. Paul Robeson cependant

ne voulait se livrer à aucune excentricité : il voulait seulement chanter.

25 *avril.*

Aujourd'hui nous montons vers le Nord. Je suis contente de passer encore une journée dans cette campagne tempérée, à travers ces vieux villages que la littérature et les films américains ne m'avaient guère fait pressentir : ce sont de tout autres aspects du pays, plus tapageurs, qu'on emporte. Certaines bourgades, Marblehead par exemple, semblent être demeurées intouchées depuis le XVIIIe ; elles ont déchu seulement. Marblehead était une petite ville d'armateurs, prospère ; elle possédait d'importants chantiers où l'on construisait des bateaux : les chantiers sont morts, la prospérité évanouie ; mais toutes les vieilles maisons sont debout avec leurs petites fenêtres cernées de rouge ou de violet; étagées sur une éminence, au bord de la mer, elles dessinent ici des rues si bien que le village a presque un air européen. Plus loin, dans une ville un peu plus grande au bord de laquelle ont poussé des quartiers modernes, nous allons visiter la maison que Hawthorne a illustrée dans son roman *La maison aux sept pignons* ; l'intrigue se déroule dans cette demeure qui appartenait à une de ses cousines; elle est aujourd'hui monument historique. Elle se dresse au bord de l'eau, tout au bout d'une rue vieillotte et tranquille, et son architecture de bois compliquée s'enorgueillit en effet de sept pignons. Nous entrons. En France, dans ce genre d'excursions, on visite essentiellement des églises, des cloîtres, des abbayes, de temps à autre un château fort ; nos monuments nous ont été légués par le Clergé et la Noblesse plutôt que par le Tiers État; ici ce sont de vieilles demeures bourgeoises, des boutiques qui s'offrent au voyageur. On nous montre les salons, les chambres, le vieux grenier : tous ces meubles, ces paravents et ces potiches semblent à Miss C. d'antiques pièces de Musée; mais comme à Concord ou Charleston, je remarque que c'est là exactement le mobilier au milieu duquel on vivait dans la maison de mon grand-père. Comme dans beaucoup de demeures de la Nouvelle Angleterre il y a un escalier dérobé qui conduit

à une chambre secrète : c'est là qu'on se réfugiait contre les raids des brigands qui parfois pillaient le pays; c'est là aussi qu'on cachait les esclaves en rupture de ban, quand, peu avant la guerre de Sécession, les anti-esclavagistes du Nord engageaient les noirs à fuir leurs maîtres et leur offraient des abris. Ces puritains cependant n'ont pas toujours été des humanistes pleins de douceur. Dans beaucoup de ces bourgades tranquilles, s'élevèrent au milieu du XVIIIe des bûchers où l'on brûla des sorcières. J'imagine facilement que dans ces pieuses colonies aux maisons sobres, au luxe honnête, on éprouvait de temps à autre le besoin d'une distraction violente. Une société éprise d'ordre et d'autorité, et qui avait pris Dieu à son service, devait se défendre âprement contre les dangers de l'individualisme mystique; la méfiance, la sottise, la jalousie, l'ennui faisaient le reste. Une des histoires les plus étonnantes me semble celle que voici : deux enfants qui souffraient de convulsions accusèrent une femme aux yeux noirs de leur avoir jeté un mauvais sort; la communauté fut soudain prise de panique et on ouvrit un grand procès où furent citées de nombreuses accusées. Les enfants, qui pouvaient avoir de 8 à 10 ans, trônaient au milieu du tribunal; on observait leur visage à l'entrée de chaque prévenue : s'ils souriaient, c'était une forte présomption d'innocence; s'ils tombaient en convulsions, la femme était aussitôt convaincue de commerce avec le diable. Il y avait d'ailleurs un sûr moyen d'échapper aux flammes : c'était de reconnaître son crime; cette sincérité paraissait suspecte ; Satan interdisait à ses authentiques épouses de se dénoncer ; celles qui le trahissaient n'étaient pas soumises à son joug, et on renvoyait à leur foyer ces mythomanes. Celles qui, par scrupule, par fierté, par sottise, s'entêtaient à renier leurs attaches avec le démon, on les brûlait.

Il est midi quand nous arrivons à Rockeport. La mer est grise sous un ciel pluvieux. Églises de bois, tavernes sang de bœuf, vieilles maisons! Malgré leurs ressemblances ces villages ne sont jamais le même; ils ont autant d'individualité que ceux de France ou d'Italie. Celui-ci se distingue par ses larges vues sur l'océan houleux, par les rochers qui hérissent la côte et

surtout par son petit port où villégiaturent en été de nombreux artistes. Aux murs des cabanes sont suspendus des filets de pêche couleur d'ardoise, et des bouées d'un rouge et d'un bleu éclatant; les maisonnettes mêmes sont peintes en tons vifs; beaucoup sont des ateliers de peintre; il y a un petit théâtre où l'on donne pendant la saison des spectacles d'avant-garde. C'est un Saint-Tropez moins coloré : un Saint-Tropez de Nouvelle Angleterre. Miss C. aime passer ici ses vacances; il règne alors dans les ruelles une animation qui l'enchante. Pour l'instant les rues sont encore vides; des ouvriers réparent une chaussée ; les boutiques de curiosité, les galeries d'art, les magasins de tissu et de broderie sont en train de se remettre à neuf et d'installer leurs étalages; il faut attendre encore un mois avant que les premiers clients n'arrivent. Dédaignant l'élégant club qui nous a été assigné, Miss C. m'emmène dans un petit restaurant qui donne sur la mer : plus que la « chowersoup », sa liberté la ravit. Quittant la côte, nous revenons à Boston par d'aimables campagnes, puis de lugubres faubourgs. Il pleut tout à fait. Je dis adieu à Miss C. et je rentre travailler dans ma chambre.

26 *avril.*

Après une journée occupée par une conférence et diverses conversations, je sors ce soir avec des étudiants de Harvard. Il est de tradition que le samedi soir ils se répandent à travers la ville et dans les tavernes. L'austère Boston est tout animé cette nuit : sur une grande place où s'ouvrent quantité de bars et de dancings grouille une jeunesse bruyante. Des marins sortent en titubant d'un café au coin de la rue; en voilà un que le patron d'un établissement a projeté sur le trottoir : on sent ici que Boston est un port. Nous nous asseyons dans une grande salle enfumée où un public populaire danse au son d'un mauvais orchestre. Et, tout en buvant de la bière, nous causons tard dans la nuit. Je pense que c'est mon dernier entretien avec des étudiants et je vais esssayer de réunir mes impressions sur la vie universitaire en Amérique.

Il y a deux espèces d'Universités aux U. S. A. — Les unes,

qui sont financées par l'État — comme celle de Philadelphie ou l'Université de New-York, près de Washington Square — n'ont qu'un très modeste budget; les bâtiments en sont pauvres, les professeurs mal payés; les études n'y coûtent pas cher et elles sont fréquentées par des jeunes gens sans fortune qui ont besoin ou vraiment envie de s'instruire; souvent ils font en même temps quelque métier qui leur permet de vivre; malheureusement, du fait que les traitements y sont bas, les professeurs les plus distingués souhaitent enseigner dans les grandes Universités privées; commanditées par de riches patrons, engraissées par des dons et des héritages, celles-ci possèdent des bâtiments et des campus magnifiques; leur personnel est largement rémunéré et elles ont un prestige incomparable avec celui des institutions publiques. Le prix des études y est exorbitant, ce qui ajoute encore à leur éclat. C'est, bien entendu, à Yale, Princeton, Harvard, Columbia que professent les savants et les lettrés les plus réputés. Si bien qu'on aboutit à ce paradoxe : aux étudiants qui, de par leur condition sociale, ont la volonté de travailler n'est dispensé qu'un enseignement médiocre ; la culture la plus solide et la plus brillante est offerte à ceux qui se soucient le moins dès valeurs intellectuelles.

Un mot d'un étudiant de Harvard m'a frappée; comme je m'étonnais du mépris où beaucoup de ses camarades semblaient tenir ces valeurs, il m'a dit : « En Europe, les étudiants sont des intellectuels ; mais pas chez nous. » Il flattait les étudiants d'Europe; en France aussi on trouve dans les Facultés de droit et de médecine, à la Sorbonne, des quantités de jeunes gens qui ne sont aucunement des intellectuels. Mais le fait est que cette remarque est singulièrement vraie pour les grandes universités d'Amérique : elles sont fréquentées par tous les fils de famille qui se doivent d'avoir une éducation distinguée et ce n'est, pour la moyenne d'entre eux, qu'une manière élégante et joyeuse de passer leur jeunesse. Ils se groupent en clubs, forment des comités, s'occupent de la vie de ces clubs et comités et de l'organisation intérieure de l'Université, ce qui leur donne une impression d'indépendance et d'activité ; ils s'intéressent un peu aux sports et se livrent à de vastes beuveries : toutes

les agglomérations universitaires sont au régime sec, mais cette prudence n'a jamais gêné personne. Entre temps, ils suivent quelques cours. Mais il est mal vu de prendre les études trop au sérieux. Non seulement dans les clubs et fraternités les distinctions d'intelligence et de culture ne comptent absolument pas, mais il faut même éviter des succès universitaires trop éclatants. Les college-girls de Wellesley m'avaient parlé de ce snobisme qui sévit aussi chez elles : il prend une figure presque caricaturale à Yale ou Harvard. Les jeunes gens tiennent à être des « gentlemen », non des intellectuels, et les deux choses leur semblent incompatibles ; faire de fortes études, cela ne convient qu'aux quelques boursiers admis parmi eux. Aux examens de sortie, il y a cinq notes : A, B, C, D, E correspondant à peu près à nos chiffres : 20, 15, 10, 5, 0. — Celle que l'étudiant-gentleman cherche à obtenir c'est le C appelé pour cette raison le « gentleman's C ». En effet E ou D serait un échec : ces notes trop basses prouveraient que vous n'êtes pas capable d'atteindre un but que vous vous êtes proposé ; mais B ou A seraient le signe d'une pédanterie de mauvais aloi. Le professeur T., avec qui j'ai longuement causé, m'a dit que fréquemment des élèves venaient le trouver en lui demandant : que dois-je exactement lire, quelles conférences suivre, quelles proportions dois-je donner à mon diplôme pour être reçu avec le « gentleman's C »? Et A. E. qui a été boursier à Yale, m'a raconté que, pour gagner un peu d'argent, les boursiers se chargeaient d'écrire les thèses des étudiants riches; ils leur dispensaient aussi pendant les deux derniers mois de l'année scolaire des conférences où les connaissances nécessaires à l'examen leur étaient offertes toutes mâchées : il y avait des tarifs différents selon que les acheteurs convoitaient un A, un B ou un C; et c'était le C qui se payait le plus cher. A. E. ajoutait qu'il était difficile de viser juste et de ne pas faire un *trop bon* diplôme.

Bien entendu il y a, malgré tout, une élite qui travaille sérieusement : j'ai vu surtout des élèves des départements de français et le fait est qu'ils parlaient un bon français. Je n'ai séjourné nulle part assez longtemps pour me rendre compte ni de la

valeur de la culture proposée par les professeurs, ni du niveau atteint par les étudiants. Ce qu'on m'a dit, et que j'ai pu sentir, c'est que l'enseignement est très étroitement spécialisé. On fabrique des linguistes, des chimistes, des mathématiciens, des sociologues; mais on ne forme pas des esprits. Se spécialiser en littérature semble suspect : les « littéraires » sont considérés comme d'étranges esthètes; eux-mêmes tirent quelque gloire de cette originalité; et ils s'y cantonnent ; rien ne les déconcerte plus que l'idée de littérature « engagée », ils y répugnent ; le domaine de l'art, de la poésie, du verbe, est à leurs yeux coupé du reste du monde ; je retrouve ici la tendance qui m'a frappée, non chez les écrivains, mais chez les intellectuels américains; elle a d'ailleurs des racines plus profondes que le seul goût de la spécialisation, j'y reviendrai. La philosophie n'est pas du tout ici, comme en Allemagne et en France, la plus générale des disciplines ; elle est divisée en branches absolument hétérogènes : psychologie, sociologie, logique, qu'on traite de la même manière que des sciences exactes, qui demeurent aussi étroitement refermées sur elles-mêmes que la physique ou la chimie. Quant à la métaphysique, elle n'a presque pas d'existence : la philosophie de Dewey, la plus généralement reconnue, n'est pas une métaphysique, ni une ontologie, et elle refuse même de poser ce genre de problèmes. A Yale on s'intéresse sérieusement à la phénoménologie et aux diverses formes de l'existentialisme : mais c'est un cas presque unique. Le professeur T. — qui est un israélite d'Europe, philosophe et physicien — me dit qu'il a subi un échec complet quand il a voulu initier des étudiants aux méthodes phénoménologiques, et également quand il a voulu leur expliquer la démarche de la pensée cartésienne ; la spéculation leur paraît inutile, oiseuse, et rien ne les intéresse aussi peu que l'histoire des idées : seuls les résultats positifs comptent. Même en sciences, ils se soucient peu des démonstrations : les formules finales leur suffisent. T. m'a raconté qu'un jour, ayant une théorie physique difficile à exposer, il énonça d'abord la loi, puis il se mit en devoir de l'établir; on l'interrompit poliment : « Ne vous donnez pas la peine. Nous vous croyons sur parole. » De tout cela résulte — du moins dans

les domaines littéraires — un divorce très net entre le monde universitaire et le monde intellectuel vivant. Contrairement à ce qui se produit en France, où l'on se plaint que trop d'écrivains soient ou aient été professeurs, il n'arrive presque jamais ici qu'un professeur soit en même temps écrivain, la majorité des romanciers n'a pas passé par les Universités. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est que, de la culture à la vie en général, il n'y a presque aucun passage : que le littérateur, le philosophe aient en tant que tels des responsabilités politiques et humaines est une idée qui surprend, qui déplaît. D'une manière générale toute cette jeunesse n'a fait que confirmer l'impression que j'avais eue à Oberlin : elle n'ose rien vouloir et elle tranquillise sa conscience en prétendant que la politique est affaire de spécialistes.

« *Quand* il y *aura* la guerre entre l'Amérique et la Russie, de quel côté se rangera la France? » Voilà une question que j'ai entendue souvent. Elle dénote un fatalisme qui me semble terrifiant. L'opinion publique pèse lourd en Amérique, et ici plus qu'ailleurs l'idée d'Alain est vraie : cette résignation à la guerre est le premier facteur qui la rendra possible. Beaucoup ajoutaient : bien sûr, la guerre est une chose détestable, mais si nous ne la faisons pas aujourd'hui, qui peut nous *garantir* que la Russie ne la fera pas dès qu'elle sera plus forte? La propagande de la guerre préventive fait son chemin chez les étudiants aussi facilement que chez les serveuses de drug-store. Je n'ai vu qu'un vétéran déclarer avec indignation qu'à aucun prix, en aucun cas, il n'acceptait l'idée de guerre : c'était bien entendu un « Rouge ». Ceux mêmes qui ont le plus de répugnance pour une si tragique éventualité la considèrent comme inévitable : cette guerre serait absurde, injuste, criminelle, mais elle aura lieu. Si on leur demande : mais puisque vous pensez ainsi, pourquoi n'essayez-vous pas d'agir sur la situation? on obtient toujours la même réponse : nous ne pouvons rien. Ce soir à Boston, P. et D. se sont indignés contre l'intervention en Grèce, contre les lois anti-ouvrières; mais ils ne pensent pas même à chercher un moyen de faire entendre leurs protestations : « Voyez-vous, me dit P., mon camarade D. doit entrer dans

les affaires de son père; et moi aussi, c'est dans les affaires que je ferai une carrière. Vous savez qu'en ce moment il y a « la terreur rouge »; si nous affichons des opinions de gauche, on dira que nous sommes des rouges : et cela compromettra tout notre avenir. » Cet aveu touche par sa vraie sincérité; un fils de famille française y aurait mis plus de malice ; mais il est d'autant plus atterrant que P. et B., précisément, ont de la bonne foi et de la bonne volonté. Ils sont pris dans un engrenage social d'où il leur faudrait un véritable héroïsme pour s'arracher. Ce ne sont pas leurs professeurs qui leur prêcheront le courage ; ils ont d'ailleurs peu d'influence et se plaignent de n'être pas considérés ; un professeur d'Université est un personnage encore bien moindre qu'en France; mais c'est peut-être précisément parce qu'ils ne cherchent aucunement à jouer un rôle de guide spirituel ; il y a là un cercle vicieux : ils n'ont aucune part à l'administration des établissements où ils enseignent et ils savent que pour une parole imprudente ils seraient facilement remerciés ; ils ne pensent qu'à servir le régime avec une exemplaire docilité.

Mais l'inertie que j'ai observée aussi bien à Oberlin qu'en Californie et dans l'Est ne s'explique pas pour de simples raisons de paresse et de timidité. C'est même là ce qui déconcerte d'abord : individuellement, ces jeunes gens semblent souvent doués des plus solides qualités. Ce n'est aucune tare intérieure, c'est la situation qui les paralyse. Ils ont tous l'impression que l'Amérique est une trop vaste machine, aux rouages trop compliqués. Un Américain me disait : « Ce pays est semblable à une énorme baleine; il a un tout petit cerveau : c'est l'Est ; et un corps qui n'en finit pas. » Le petit cerveau ne se sent pas capable de commander l'écrasante masse de chair. Pour beaucoup de raisons, il s'est établi dans ce monde si neuf et déjà si vieux, une tradition de défaitisme intellectuel. Myrdal l'a décrite et analysée d'une manière pénétrante dans son grand ouvrage : American Dilemma. Il écrit : « La tendance politique au « laissez-faire » est forte dans la science sociale d'aujourd'hui. Elle s'est d'une manière bien typique développée en une théorie générale. Les sociologues ne font que refléter la grande méfiance

qu'éprouvent à l'égard de la politique et de la législation toutes les classes cultivées de l'Amérique... Le fatalisme touchant la *res-publica* est une maladie courante de l'esprit démocratique américain, qui est en train de devenir chronique. » Selon lui il faut chercher la source de ce défaitisme dans la conception puritaine et idéaliste que les Américains se sont faite de la loi : ils considèrent qu'elle doit être l'émanation d'une loi naturelle supérieure. Cette conception s'explique historiquement par l'origine révolutionnaire des U. S. A. qui opposèrent au régime tout fait auquel les asservissait l'Angleterre les revendications jaillies librement de leur cœur, et qui surent les faire triompher. En un sens, elle renforce la valeur de la loi en général, puisqu'elle lui confère une dignité supérieure à celle d'une institution opportune et provisoire; mais d'autre part, elle autorise à contester toute loi singulière au nom d'une moralité plus haute dont toute conscience peut se faire la mesure. On se trouve ici devant le dramatique conflit que Hegel a décrit quand il parle de la « loi du cœur » : le jugement singulier récuse l'ordre universel tout en s'efforçant lui-même de constituer une vérité universelle; mais dans ce mouvement, la notion même d'universalité est ruinée. C'est au nom de la « loi du cœur » et s'appuyant sur le grand souvenir de la guerre d'Indépendance qu'à plusieurs reprises certains éléments de la réaction américaine refusèrent de se soumettre à des législations données : il y a eu entre autres l'échec de la Reconstruction après la guerre civile ; l'échec des lois contre les trusts édictées sous la pression des fermiers de l'Ouest, et qui n'ont fait que servir le capitalisme ; l'échec de la prohibition. Tous ces insuccès ont créé dans la nation américaine de véritables traumatismes. En fait ils venaient souvent de ce que les lois étaient votées d'une manière trop théorique, sans qu'on eût sérieusement envisagé les possibilités de leur application, et de ce que d'autre part elles ont été mal administrées. Mais il en est résulté un défaitisme général qui se reflète dans le slogan : « Stateways cannot change Folkways ». « La loi ne peut pas changer les mœurs. » « L'Américain, écrit encore Myrdal, considère généralement la politique et l'administration de son pays et de sa commu-

nauté avec indulgence et tolérance, comme une chose dont il n'est pas responsable ; il ne se regarde pas comme étant lui-même législateur et n'essaie pas de coopérer à l'organisation d'une vie sociale convenable. Il est même incliné à se dissocier de la politique comme d'une chose méprisable, et à maintenir hors du domaine politique celles auxquelles il attache de la valeur. Cela fait partie de ce que Lord Bryce appelait « le fatalisme de la multitude » en Amérique. Ce fatalisme, ce manque de participation créent un cercle vicieux : ils sont à la fois cause et effet... » Et c'est bien ce cercle vicieux que je sens moi aussi au cours de ces conversations, et qui me paraît si désolant. Personne ne peut rien parce que tous pensent ne rien pouvoir; et la fatalité triomphe dès qu'on croit en elle.

Dès qu'on a compris le jeu de ce cercle tragique, on ne peut plus s'indigner de la passivité de ces jeunes gens, ni s'en étonner. Mais elle n'en paraît que plus néfaste puisqu'elle va rebondir et se multiplier à l'infini. Sans le savoir, sans le vouloir, ils tissent eux-mêmes les rets où ils s'empêtrent, et le monde avec eux. Individuellement ils ne trouvent pas non plus le bonheur dans cette résignation. Si les grandes beuveries auxquelles ils se livrent sont des rites voulus par la tradition, elles manifestent aussi un désarroi intérieur et un besoin de fuite. Cependant ils n'ont pas non plus d'inquiétudes clairement formulées. L'un d'eux, particulièrement intelligent et lucide, m'a dit à Yale : « Nous voulons aller en France, mon camarade et moi, pour découvrir quels sont nos problèmes. Car nous sentons que nous en avons : mais nous ne les connaissons même pas. Comment pourrions-nous les résoudre? De France, avec du recul, j'espère que nous verrons plus clair. » Ce jeune homme, qui avait des opinions d'extrême-gauche et qui avait discuté avec beaucoup de force sur les rapports de l'engagement intellectuel et de l'engagement politique, apparaissait à tous ses camarades comme une sorte de phénomène. Un de ses amis a ajouté : « Non, nous ne connaissons pas l'inquiétude ; mais chez certains il commence à naître *un petit malaise*! » Ce petit malaise se rencontre surtout chez les jeunes vétérans qui ont fait l'expérience de l'Europe et de la guerre : c'est un ferment

vivant et neuf au cœur des Universités. Le gouvernement leur garantit des bourses qui leur permettent de faire gratuitement leurs études; il s'ensuit qu'ils sont souvent d'un tout autre milieu que les étudiants qui tirent de leur seule fortune le privilège d'une haute culture; d'autre part ils abordent la vie intellectuelle à partir d'une expérience vivante et qui les a profondément marqués. Ils sont plus enclins que les autres à se poser des questions et à essayer de penser leur vie. Certains de ces étudiants m'ont dit : « Il faudrait une crise; alors les choses changeraient », mais cette formule, répétée mollement par tous les Américains de bonne volonté, fait partie de ce qu'on appelle le « lip-Service »; ce sont de ces phrases vagues auxquelles personne ne croit. D'une manière plus réfléchie et plus judicieuse, un autre étudiant objectait : « Une crise ne ferait qu'aggraver la situation sans éveiller dans les masses une conscience politique. Nous avons déjà vu des crises et il n'en est rien sorti. S'il en survenait une nouvelle, on s'emploierait à la conjurer, et, une fois conjurée, elle serait aussitôt oubliée : nous ne sommes même pas mûrs pour recevoir des leçons. »

A défaut de participation à la vie sociale, ces jeunes gens ne nourrissaient pas non plus d'audacieuses ambitions individuelles : c'est d'abord parce qu'une chose ne va guère sans l'autre. Pour rêver de se faire sa place dans le monde, il faut que le monde soit ouvert, instable, plastique. Les Américains parlent encore beaucoup de ces pionniers qui furent leurs ancêtres et dont la vie était une constante création du monde ; et ils perpétuent la légende selon laquelle le plus humble des émigrants peut devenir demain président des U. S. A. — Mais cette ère est close aujourd'hui ; la « poussée vers le haut » qui caractérisait la vie américaine, par laquelle, de génération en génération, les basses classes s'élevaient d'un échelon dans la société, est à peu près achevée; elle était corrélative de l'existence de frontières ouvertes et d'une économie favorable aux petites entreprises. Aujourd'hui l'immigration est presque arrêtée (en 1940 il y avait 8,7 % d'individus né à l'étranger contre 12,5 % en 1920); il n'y a plus de terres vacantes, l'agriculture traverse

une période de dépression, l'industrie est organisée si bien qu'il faut d'énormes capitaux pour lancer une affaire quelconque; il n'y a plus de chance en Amérique pour le « self-made man ». C'est à présent un univers figé, rigide, où l'on ne peut qu'occuper dans la hiérarchie sociale établie une place toute faite. En France les jeunes ouvriers se trouvent à peu près dans la même situation, aucune possibilité de choix ne leur est offerte; mais les étudiants qui sont de jeunes bourgeois peuvent conserver le rêve de faire quelque chose, de devenir quelqu'un : ils sont dans un monde ouvert, agité de remous, dont sans cesse l'équilibre se défait, dont l'avenir n'est pas donné, et qui leur offre des chances individuelles. Ici l'ambition personnelle serait encore possible dans les basses classes : le petit trompette de New-Orléans, qui avait un souci si passionné de son destin, était d'extraction des plus modestes; mais dans les sphères plus hautes où se recrutent les élèves des grandes Universités, un individu ne trouve aucune occasion qui lui permette d'inventer ses propres projets.

Bien entendu, en un sens cette invention est toujours possible dans la situation la plus limitée, la liberté peut se reconquérir : mais cette reconquête exige une révolution intérieure. Et nous touchons à une seconde raison de l'inertie américaine, la plus profonde : ambition, projet, souci de soi-même supposent un arrachement au donné, un retour aux sources originelles de l'existence telle que chacun l'éprouve dans son intériorité, une remise en question analogue à celle qu'effectua Descartes sur le plan des idées. Mais c'est ce mouvement qui répugne le plus aux consciences américaines. Je pense encore à ce journaliste qui me disait : « Ici nous ne posons pas de questions, nous les résolvons. » Cette boutade exprime malheureusement une importante vérité. Le goût du résultat nu, le dédain de la démarche qui l'engendre relèvent du même parti pris. Il y a à cela deux raisons ; l'une est positive : le donné est merveilleusement riche, d'une abondance et d'une perfection enivrantes. Heidegger dit que « le monde apparaît à l'horizon des instruments détraqués », et ici les instruments ne se détraquent pas : le monde, dans sa présence globale et inquiétante, ne se dé-

masque pas, ni le *sujet* qui en est le corrélatif; l'individu est trop occupé à se servir du téléphone, des frigidaires, des ascenseurs, il est trop investi par les ustensiles pour regarder par delà et en deçà. L'autre est négative : la tradition puritaine, le sens du péché interdisent de revenir à la nudité primitive ; l'Américain a peur de ce vide vertigineux que la moindre question creuserait autour de lui et en lui-même. L'adolescence est précisément le passage du monde donné de l'enfance à l'existence d'homme où tout est à fonder et à conquérir, passage qui souvent ne s'effectue qu'à travers une crise difficile. Je crois que la majorité des adolescents d'Amérique ne l'effectuent pas ; et c'est ce qui donne une certaine vérité au slogan d'ailleurs si superficiel : « Les Américains sont de grands enfants. » Leur drame est précisément qu'ils ne *sont* pas des enfants, qu'ils ont des responsabilités d'homme, une existence d'homme, mais qu'ils continuent à s'accrocher à un univers opaque, tout fait, comme celui de l'enfance. Inversement, les enfants américains sont déjà de petits hommes : en un sens, l'enfance est en ce pays un âge d'or, mais aussi est-ce à peine une enfance, c'est une vie d'adulte de modèle réduit. Et parce que le monde enfantin et le monde adulte sont homogènes, la jeunesse n'est pas une époque privilégiée; pas plus qu'en aucune autre l'individu ne s'y conteste, ne s'y forme, ne s'y choisit. Il résulte de tout cela bien des conséquences sur lesquelles je reviendrai. Aujourd'hui, je voulais seulement parler de la jeunesse. On pourrait résumer ainsi l'impression qu'elle m'a laissée : tandis qu'en Europe chaque adolescent recommence à neuf le monde, — que ce soit dans la révolte, ou l'orgueil, ou l'avidité, ou la peur, que ce soit avec timidité ou avec fougue, — en Amérique il remplit tout juste l'espace qui lui a été imparti dans un monde extérieur à lui et qui ne l'a pas attendu pour exister ; il consomme sa jeunesse sur place faute de savoir que c'est l'homme qui est la mesure des choses et non les choses qui lui imposent à priori ses limites. Si les Américains demeurent jeunes jusqu'à un âge avancé, c'est peut-être qu'ils ne l'ont jamais été.

(*A suivre.*) Simone de BEAUVOIR.

DOCUMENTS

SUITE AU *SABBAT* (1940-42)

N. D. L. R. — *Ce texte décrit avec franchise certains côtés curieusemen ignorés de la société française pendant la guerre. Avec les lettres que nou y ajouterons, il montre, au moins en partie, ce que devint dans des circon tances extrêmes la vie de l'homme que le* Sabbat *nous a déjà fait connaîtr et qui représente toute une espèce sociale, quoiqu'il y soit évidemment singu lier par l'audace, la culture, et, en un certain sens, le* désintéressement.

Maurice Sachs devait, en 1943, *signer un contrat de travail et partir pou Hambourg dans des circonstances mal connues de nous. Ses dernières lettr sont de septembre* 1943. *Quant à sa fin, quelqu'un qui l'a bien connu nou écrit : « J'ai entendu à ce sujet trois récits : selon l'un, Sachs serait vivan aux Etats-Unis; selon l'autre, on l'aurait vu, épuisé et mourant, sur le bor d'une route d'Allemagne, ayant abandonné une colonne de prisonnie civils partie de Hambourg; selon la troisième, il aurait été fusillé par l Allemands à Hambourg même. L'auteur du troisième récit (...) a seul ment déclaré que, détenu, en même temps que Sachs, à la prison de Ham bourg, il était présent lorsqu'on est venu chercher Sachs pour le fusille Au même moment, les Américains entraient dans la ville. » Le silence depui cinq ans d'un homme qui ne se passait pas facilement de communique avec ses amis rend, semble-t-il, sa mort plus que probable.*

...Quand on m'apprit que la direction artistique des services de radi d'État était confiée à M. Porché, je m'avisai qu'il était le beau fils de Mme Simone, comédienne célèbre vers 1900, née Benda, cou sine de Julien Benda et amie de ma grand'mère. Je lui demanda une recommandation pour M. Porché que je trouvai des plus affable et qui me dépêcha à Jean Fraysse, chef de cabinet du ministre d l'Intérieur et directeur du poste *Radio-Mondial*. Il m'affecta à l propagande aux États-Unis. Il s'agissait de trouver chaque jou quelques thèmes à développer ou des personnalités connues de deux continents à interviewer au micro. Ce pourquoi l'on avait sa journée, mais traversée à midi d'une conférence dans le bureau d Fraysse entre propagandistes zélés, de visites aux services de la censure dirigés par Giraudoux, les dieux savent comme, et de pro- jets à discuter avec une sous-direction aux attributions les plus vagues où régnait une vieille fille américaine et la Comtesse de Chambrun, née princesse Ruspoli, qui était des plus avenantes, plein d'ardeur et d'excellents desseins. Ajouterai-je que, comme dans toute administration, il soufflait à *Radio-Mondial* un esprit de vétil- leux désordre, un désarroi empressé où n'étaient pas pour peu tous les acteurs sans emploi, les littérateurs sans place, les journalistes

tés qui encombraient les couloirs en quête d'un peu de la manne
État, car la radio paie bien et sans trop interroger où va son or.

Je fus chargé plus précisément de faire parler au micro les amé-
cains notables. Ce qui s'effectuait entre 11 heures du soir et 5 heures
u matin. D'abord un dentiste, colonel de Croix-rouge, un bœuf de
nté; puis le pasteur de l'Église américaine, melliflu, hypocrite,
ue j'allai voir à son thé du jeudi, divertissement offert à la colonie
néricaine qui travaillait tout ce jour à découper de la gaze, à coller
u taffetas de pansements; un vénérable vieillard anglican maître
une autre église, des vieux légionnaires, des brancardiers volon-
ires, et cœtera...

Je fis enregistrer sur disques la messe célébrée pour les blessés
les infirmières. Quel spectacle que ces pieuses personnes inat-
ntives! Quel pressentiment de défaite dans ces cadres vieillots!
es Américains eurent aussi pour leur 4 Juillet un service solennel
ù parurent Gouraud, ancien gouverneur militaire de Paris, un repré-
ntant de Gamelin (Bazaine de notre époque) et tout un monde
che, inutile, confiant, béat, stupide. J'amenai au micro Henry
ernstein, puant de vanité, assuré qu'il lui suffirait de demander à
Amérique des avions pour que ceux-ci nous parvinssent, et la fille
e Pierre Laval, José, petite personne velue, noiraude, délurée,
lors assez pro-américaine. Mais rien dans ce travail, absorbant
ar les démarches, les préparations de textes à dire, les révisions
e censure, ne sortait de l'accoutumée vanité humaine, du tour-
illon des efforts illusoires. La guerre, cela ne se fait pas en amateur,
u, du moins, de la sorte, elle se perd. Les démocrates traitaient alors
a guerre en accident auquel on s'efforce de faire face, mais sans y
roire. Les états totalitaires la faisaient en professionnels. Diffé-
ence d'où sortirent les premières victoires allemandes.

Je me couchais à 6 heures du soir et me faisais sonner par les
emoiselles du téléphone à 10 heures. Un taxi me portait jusqu'au
oste où c'était, la nuit, tout un aria : orchestres monstres, pièces
nises en onde, reportages, montages, interviews sous l'œil du régis-
eur, polichinelle du répertoire, qui avait nom baron Mollet. Quel
iscornu petit personnage tout en dos, en nez, en pieds, un peu nain
omme Max Jacob et Mr. Punch. Un Dickens effacé, mais un Dic-
kens. A six heures du matin je regagnais mon domicile et me cou-
chais trois heures avant de trotter chez les demi-célébrités. Cette
vie surchargée, bien payée et inutile ne me permettait plus de m'oc-
cuper de la grande affaire de l'amour.

Les premiers jours de juin, on apprit par un discours du présid
du Conseil que le roi des Belges avait capitulé en rase campa
avec toute son armée, sans prévenir son gouvernement. Aussi
de le surnommer le Roi-Félon, comme on disait de son père le R
Chevalier, slogans idiots. Le gouvernement belge arrivait à Pa
On me dépêcha pour l'interviewer. Je trouvai l'ambassade de B
gique dans le plus incroyable désarroi. Une cohue de réfugiés
pressait aux portes. Dans une chambre de domestiques, je
reçu par le chef de cabinet du président du Conseil, qui reposait t
chaussé sur un lit de cuivre. Il était affolé de ce qu'il appelait
trahison de son souverain, ne savait qu'en penser, avait voyagé to
la nuit, était au bord des larmes. Il me fit recevoir par le préside
du Conseil, Pierlot je crois, homme effacé, l'air d'un pruneau,
grignotait sa petite moustache sans oser vouloir rien dire. Il m'e
voya à Spaak, ministre des Affaires Étrangères, que je trou
affalé dans un profond fauteuil, seul dans un salon tendu de so
ries japonaises. Il rédigea devant moi une déclaration vagueme
patriotique, vaguement indignée, vaguement confiante en l'on
sait quel avenir et quels miracles, qu'il me donna manuscrite.
courus la soumettre à la censure et je revins prendre le ministre,
surtout avait l'air de s'ennuyer. Nous allâmes enregistrer son pe
discours sur un disque, auquel j'ajoutai un commentaire de mon c
dont nous régalâmes, le soir venu, les auditeurs outre-Atlantiqu
Jamais je ne vis si morne réunion et si désemparée que celle de
cabinet errant, qui partit quelques jours plus tard gouverner
Londres un territoire qui ne lui appartenait plus.

A partir du 8 juin, l'avance-éclair des Allemands commença
semer la panique. Fraysse nous disait que le gouvernement frança
ne quitterait pas Paris. Les journaux annonçaient des miracles ce
tains qui arrêteraient l'ennemi à Senlis, à Versailles, quelque par
En fait, je le sus par Maurice Rostand, Reynaud, président du co
seil, préparait déjà ses bagages. Le 11 les Allemands étaient si pr
ches qu'il fallait bien convenir qu'on partirait. La radio d'Éta
faisait déménager son centre de la rue de Grenelle, c'est-à-dire
caisse, les corbeilles à papier, du meuble superflu, et des employ
penauds, en camions. Nous restons tous de permanence à *Radi*
Mondial. Vers minuit, Fraysse nous annonce qu'il a reçu l'ordre d
faire sauter le poste à 6 heures du matin, mais d'assurer la diffusio
jusque-là. On se compte, on demande qui sait conduire une aut
Quelques membres du personnel, et des plus humbles, déclaren

qu'ils ne partiront pas sans, qui sa vieille mère, qui son enfant ou sa sœur; mais nous ne disposions pas de camions en suffisance. Fraysse demande qui sera volontaire pour conduire à grande vitesse un premier lot de gens jusqu'à Tours, et revenir prendre une deuxième charge. Je m'inscris. On nous donne une heure pour aller chercher une valise, « le moins possible », nous est-il recommandé. Je vais prendre une serviette et un fourre-tout et je reviens en hâte au poste où l'on commençait à s'affoler. A deux heures du matin nous suspendons les émissions et le premier convoi s'organise; j'en étais donc, sur une Buick, par chance avec deux Américaines, tout leur bagage et quelques dossiers du poste.

Depuis l'après-midi, il s'était répandu au-dessus de Paris un nuage dense et noir de cendres, de fumées, de je ne sais quelle vapeur d'apocalypse. Quand nous partîmes, la nuit en était encore surchargée, épaissie et impénétrable; les phares éclairaient trois mètres devant soi, et déjà, aux portes de Paris, sur les routes, se pressaient des milliers de voitures transformées en bizarres roulottes; des matelas sur les toits, des cages d'oiseaux, des chiens, des hamacs d'enfants, des malles, une quantité inimaginable de bagages : l'exode qu'on a prétendu avoir été inspiré par les Allemands. Impossible d'avancer à 20 kilomètres à l'heure. Je pressentais mon retour rapide très compromis. Vers 4 heures du matin tout s'immobilise, on hurle : « Éteignez! les phares! les phares! » Un jet d'avions passe au-dessus de nous en rase-motte, mais sans bombarder. La peur jette quelques conducteurs avec toute leur charge dans les fossés, cent piétons courent se dissimuler dans la broussaille. Voulant tenter quand même de revenir à Paris après avoir atteint Tours, je fonce de l'avant au milieu des cris de revendication. Je fais dix kilomètres en doublant la cohorte, qui avait repris lentement sa marche, puis force m'est de m'arrêter. Alors je quitte la grand'route, j'emprunte des traverses que m'indique la carte et, poussant l'auto au maximum, m'abreuvant de whisky à la gourde que j'avais empruntée, j'arrive enfin à Tours dans un temps record. Mais certes il n'était pas question de retourner sur Paris. En sens inverse de l'afflux des fuyards, on n'eût pas fait passer une patinette d'enfants. La panique, la vraie gouvernait tout ce monde. Spectacle assez répugnant en vérité. Et déjà couraient des rumeurs et des anecdotes. Les Russes auraient déclaré la guerre à l'Allemagne. Des avions italiens auraient bombardé les civils, des voitures un peu partout seraient en flammes, des morts joncheraient les routes.

On s'installa à Tours comme on put, assez mal, et le personnel *Radio-Mondial*, qui s'était entassé, nous rejoignit en entier, à l'exc tion du baron Mollet, que l'on avait laissé à la garde du poste, sa bien sûr, rien faire sauter. Fraysse nous arrivait avec, sa garde-r complète sur le toit de l'auto, jetée en vrac dans des draps. J'av été bien niais de n'emporter que peu de chose; mais j'étais le se Le gouvernement stoppant à Tours, nous en fîmes autant, et crois que je fournis la dernière émission française aux États-Ur qui fut, cette nuit-là, un récit de l'exode. Nous nous réunissi le matin dans une école désaffectée pour nous concerter sur riens ou sur des projets. On croyait alors que l'armée se défendr repliée sur la Loire, et que le gouvernement serait en sûreté Bordeaux où l'on parla bien vite d'aller. A notre dernière réuni parut inopinément un livreur qui cherchait « M. Sarraut po lui livrer un petit coffre-fort de voyage ». On voit que le ministre l'Intérieur pensait à tout.

Trois jours plus tard, nous partions derrière le gouverneme pour Bordeaux, mais par de petites routes départementales. Voya assez gai, nourri, arrosé, coupé d'un arrêt à Richelieu où l'habita nous hébergea le plus gracieusement du monde. Je n'avais pl dans mon auto mes dames, que j'avais effrayées, mais deux repo ters américains, dont l'un était le plus abominable pochard qui pût imaginer. Je redoublai de vitesse, tant et si bien que la plaq d'embrayage se rompit à 60 kilomètres du but. C'était le soir da quelque village : pas un hôtel qui ne fût plein. Nous restait le cent d'accueil encombré de fuyards éplorés. Une personne âgée deman qu'on lui veuille bien aller chercher sa valise à cinq cents mètre Imbécile, je m'offre, et ce bagage ne contenait rien moins qu'un argenterie plus pesante que je ne puis dire. La nuit fut sur la pail et dans le malaise. Abandonnant l'auto, nous montâmes dans u train. Telle était la situation que ces trains étaient bourrés, bondé au comble, et immobilisés sur des voies de garage. Après douz heures de couloir et d'ennui, je descendis téléphoner à Bordeau que les services de radio nous fissent chercher. Nous arrivâmes Bordeaux vers 11 heures du matin. Je n'ai rien vu qui se pût com parer.

Trois millions de réfugiés encombraient la ville. L'hôtel Splendid et l'Hôtel de Bordeaux non seulement n'avaient plus une chambr disponible, mais louaient les fauteuils du hall. Une personne étrange une Mélisande en voyage avec voiles de tweed avait loué l'un de ce

ıteuils, et les courants d'air de la porte tournante lui causaient plus affreux des rhumes. Mais n'importe, elle était aux nouvelles, rlait aux ministres et s'écriait en minaudant, grotesque :

— Je ne bouge pas... je ne bouge pas. J'ai là, sous mon fauteuil, qu'on appelle, je crois, un casse-croûte et je ne bouge pas. On autorise à prendre un bain à 6 heures et je ne bouge plus.

Tout Paris, en vérité *tout* Paris était à Bordeaux. Et, aux ter- sses des cafés, on n'arrêtait pas de serrer des mains. L'angoisse l'exode avait cédé à l'amusement de se retrouver. Mais je n'avais s où loger, et, puisqu'on reprenait les émissions de nuit, il me llait bien dormir le jour. Lorsque, par bonheur, je rencontre mon eil ami Robert D... qui, venu à Bordeaux avant l'exode avec sa mme et son basset, avait trouvé à louer un taudis qu'on donnait ur un appartement. C'étaient deux pièces qui tiraient leur jour une impasse; le propriétaire, un facteur retraité, y avait fourré, n sans peine sans doute, un gigantesque mobilier Henri II et odern-style sur un fond de papier à fleurs violines et or. Les latrines toute une cour y déversaient leur puanteur. Il était difficile de ncevoir pareille horreur, mais on était bien aise de se prévaloir t-ce d'un toit. Mon ami, sa femme et son chien basset partageaient ı lit. On m'offrit la moitié d'un autre, où couchait déjà N., dont ai parlé précédemment. Converti et fort pieux, il égrenait son cha- let à longueur d'heures et marmonnait sans fin.

Je m'allongeai près de lui, exténué.

— Maurice, me demanda-t-il, fais-tu encore l'amour?

— Quand j'en ai l'occasion, oui.

— Moi, ça me répugne. C'est répugnant; je ne pense plus qu'à ieu.

— Ah!

— Tu as tort de faire l'amour.

— Pourquoi?

— C'est très sale.

— Mais non! Laisse-moi dormir.

La succession des *Ave* et des *Pater Noster* montait à côté de moi n ronronnement balsamique. Le lendemain, lavé à la diable à la uisine, j'allai demander ce qu'on ferait comme émissions. Les ser- ices de radio se réorganisaient, et ce n'était autour qu'une cohue les mêmes comédiens, des mêmes journalistes, des mêmes sans- ravail de l'esprit (mais il est des esprits qui ne sont que de mau- vaise chair, comme certains corps sont, croit-on, tout esprit. N'im-

On s'installa à Tours comme on put, assez mal, et le personnel de *Radio-Mondial*, qui s'était entassé, nous rejoignit en entier, à l'exception du baron Mollet, que l'on avait laissé à la garde du poste, sans, bien sûr, rien faire sauter. Fraysse nous arrivait avec, sa garde-robe complète sur le toit de l'auto, jetée en vrac dans des draps. J'avais été bien niais de n'emporter que peu de chose; mais j'étais le seul. Le gouvernement stoppant à Tours, nous en fîmes autant, et je crois que je fournis la dernière émission française aux États-Unis, qui fut, cette nuit-là, un récit de l'exode. Nous nous réunissions le matin dans une école désaffectée pour nous concerter sur des riens ou sur des projets. On croyait alors que l'armée se défendrait repliée sur la Loire, et que le gouvernement serait en sûreté à Bordeaux où l'on parla bien vite d'aller. A notre dernière réunion parut inopinément un livreur qui cherchait « M. Sarraut pour lui livrer un petit coffre-fort de voyage ». On voit que le ministre de l'Intérieur pensait à tout.

Trois jours plus tard, nous partions derrière le gouvernement pour Bordeaux, mais par de petites routes départementales. Voyage assez gai, nourri, arrosé, coupé d'un arrêt à Richelieu où l'habitant nous hébergea le plus gracieusement du monde. Je n'avais plus dans mon auto mes dames, que j'avais effrayées, mais deux reporters américains, dont l'un était le plus abominable pochard qui se pût imaginer. Je redoublai de vitesse, tant et si bien que la plaque d'embrayage se rompit à 60 kilomètres du but. C'était le soir dans quelque village : pas un hôtel qui ne fût plein. Nous restait le centre d'accueil encombré de fuyards éplorés. Une personne âgée demande qu'on lui veuille bien aller chercher sa valise à cinq cents mètres. Imbécile, je m'offre, et ce bagage ne contenait rien moins qu'une argenterie plus pesante que je ne puis dire. La nuit fut sur la paille et dans le malaise. Abandonnant l'auto, nous montâmes dans un train. Telle était la situation que ces trains étaient bourrés, bondés au comble, et immobilisés sur des voies de garage. Après douze heures de couloir et d'ennui, je descendis téléphoner à Bordeaux que les services de radio nous fissent chercher. Nous arrivâmes à Bordeaux vers 11 heures du matin. Je n'ai rien vu qui se pût comparer.

Trois millions de réfugiés encombraient la ville. L'hôtel Splendide et l'Hôtel de Bordeaux non seulement n'avaient plus une chambre disponible, mais louaient les fauteuils du hall. Une personne étrange, une Mélisande en voyage avec voiles de tweed avait loué l'un de ces

fauteuils, et les courants d'air de la porte tournante lui causaient le plus affreux des rhumes. Mais n'importe, elle était aux nouvelles, parlait aux ministres et s'écriait en minaudant, grotesque :

— Je ne bouge pas... je ne bouge pas. J'ai là, sous mon fauteuil, ce qu'on appelle, je crois, un casse-croûte et je ne bouge pas. On m'autorise à prendre un bain à 6 heures et je ne bouge plus.

Tout Paris, en vérité *tout* Paris était à Bordeaux. Et, aux terrasses des cafés, on n'arrêtait pas de serrer des mains. L'angoisse de l'exode avait cédé à l'amusement de se retrouver. Mais je n'avais pas où loger, et, puisqu'on reprenait les émissions de nuit, il me fallait bien dormir le jour. Lorsque, par bonheur, je rencontre mon vieil ami Robert D... qui, venu à Bordeaux avant l'exode avec sa femme et son basset, avait trouvé à louer un taudis qu'on donnait pour un appartement. C'étaient deux pièces qui tiraient leur jour d'une impasse; le propriétaire, un facteur retraité, y avait fourré, non sans peine sans doute, un gigantesque mobilier Henri II et modern-style sur un fond de papier à fleurs violines et or. Les latrines de toute une cour y déversaient leur puanteur. Il était difficile de concevoir pareille horreur, mais on était bien aise de se prévaloir fût-ce d'un toit. Mon ami, sa femme et son chien basset partageaient un lit. On m'offrit la moitié d'un autre, où couchait déjà N., dont j'ai parlé précédemment. Converti et fort pieux, il égrenait son chapelet à longueur d'heures et marmonnait sans fin.

Je m'allongeai près de lui, exténué.

— Maurice, me demanda-t-il, fais-tu encore l'amour?

— Quand j'en ai l'occasion, oui.

— Moi, ça me répugne. C'est répugnant; je ne pense plus qu'à Dieu.

— Ah!

— Tu as tort de faire l'amour.

— Pourquoi?

— C'est très sale.

— Mais non! Laisse-moi dormir.

La succession des *Ave* et des *Pater Noster* montait à côté de moi en ronronnement balsamique. Le lendemain, lavé à la diable à la cuisine, j'allai demander ce qu'on ferait comme émissions. Les services de radio se réorganisaient, et ce n'était autour qu'une cohue des mêmes comédiens, des mêmes journalistes, des mêmes sans-travail de l'esprit (mais il est des esprits qui ne sont que de mauvaise chair, comme certains corps sont, croit-on, tout esprit. N'im-

porte!) On ferait un programme de nuit et moi un récit pathétique des drames de l'exode.

Et certes, malgré le drame si évident de l'heure, on était, aux terrasses du café, tourné rien moins qu'au pathétique. On faisait, on refaisait sur le papier des ministères; les plus riches allaient demander des passeports pour l'Amérique. Le gouvernement conseillait aux Rothschild de s'en aller. Mais on ne croyait pas encore que les Allemands pouvaient atteindre Bordeaux. Et dans les restaurants, où l'on commençait à déjeuner dès 10 heures, il y avait bombance. J'allai prendre mes repas, coûteux mais excellents, *chez Catherine*, établissement tenu par M. Dieu, cuisinier bibliophile. On y rencontrait de gras officiers supérieurs, indifférents, souriants, qui buvaient ferme.

Je traînai mon après-midi à bavarder avec les uns et les autres venus des quatre coins de la France, et en rencontrai de raisonnables et de lucides tels que Julien Green, Jean Hugo, Audiberti et Alice Alley. Les autres disaient n'importe quoi. J'accompagnai N. au Spendide où nous rencontrâmes Laval.

— Eh bien, monsieur le Président, on va vous offrir le portefeuille des Affaires Étrangères, lui dit N.

— On n'osera pas. Ce serait une gifle à l'Angleterre, répondit Laval.

Déjà se prêchait ouvertement une politique anti-anglaise; déjà quelques-uns tournaient casaque, et la peur de voir arriver jusque-là les Allemands faisait une opinion nouvelle. Reynaud, ballotté, angoissé, mal conseillé, allait renoncer à former un gouvernement en Afrique et Mandel avait été arrêté trois heures. Le grabuge amplifiait.

Je devais faire une émission à deux heures du matin. Il me restait du temps pour la bagatelle dont je m'étais un peu sevré ces derniers temps, et j'allai rôder, le soir venu, sous les quinconces où justement se promenaient deux garçons de la ville. Je les abordai sans peine et Jeannot, le plus beau, accepta de passer une heure avec moi pourvu que nous emmenions Pierrot, compagnon dont il était apparemment inséparable. Mais où trouver un hôtel? Rue Dieu, les deux complices croyaient qu'on nous accueillerait. Dieux! dans quel enfer Dieu s'était-il logé à Bordeaux? C'était la plus exécrable venelle à maisons louches. On nous refusa partout, non par pruderie, mais par manque de place, et seule la plus infâme mégère, qui fumait du gros tabac dans une cuisine d'indicible malpropreté, m'offrit de

revenir à onze heures profiter du lit d'une putain qui quittait son travail à cette heure.

L'on s'imagine que les heures graves d'une nation sont vécues par le public dans une atmosphère d'exception et de gravité. Il n'en est rien. Chacun à tout moment tend toujours à sa norme, de confort, de débauche, de plaisir ou de quiétude. Les événements extérieurs à nous, si importants soient-ils, ne nous pénètrent que très difficilement. Mais, moi qui n'étais rien dans la nation ni dans l'univers, qui n'avais nulle responsabilité de personne, il était tout naturel que, quel que pût être le sort de l'Euurope, j'allasse en toute bonne humeur vers les amours de hasard; il l'était moins (mais sait-on après tout) que Mandel et Pomaret, tous deux ministres, se fissent à grands frais remeubler leurs appartements d'emprunt, que le Président de la République voulût tenir conférence avec l'Inspecteur général de la Santé Publique parce que ses water-closets étaient hors de fonctionnement, et fût occupé à trouver quelque cachette pour sa collection de décorations (détails que je tiens de cet inspecteur même).

J'avais donc décidé avec mes deux compères de profiter sur le tard de la chambre de la putain, quand siffla la sirène d'alerte. Ces garçons étaient si froussards que je crus les perdre dans les méandres de très inefficaces abris. Ils me revinrent pourtant, appâtés par le gain, et je pense qu'ils avaient fait projet de me rosser à deux pour m'enlever mon portefeuille avant de se prostituer, accident que je prévins en leur disant que je détestais les coups, que j'espérais bien qu'ils me donneraient mieux que cela, et que, les trouvant appétissants tous deux, je me proposais de partager entre eux les 400 francs que j'avais sur moi pourvu que je profitasse des charmes de chacun. Dès que l'on parle doucement aux plus durs mauvais garçons, on les amadoue, et de fait ils se montrèrent fort agréables et tour à tour. Mais dans le lit le plus crasseux, dans une chambre aux papiers en lambeaux, dans le plus sordide milieu qui se pût voir. Ces encanaillements-là ont du bon; ils vous font un lendemain très vertueux et nous tournent l'esprit aux résolutions bourgeoises par ce qu'ils ont de vivement contrasté.

J'allais ensuite parler à la radio (et qu'on a dit en ces jours-là de sottises de commande!) et je bus passablement d'une bouteille de rhum que possédait l'un des reporters américains. Sur les cinq heures du matin, je rentrais à pied dans Bordeaux enfin désert, quand, sur deux chaises d'une terrasse vide, je vis, assis avec leurs

valises, pâles, exténués, André R. portant une barbe de trois jours et une dame de ses amies, que le flot de l'exode venaient de rejeter là. Ils n'avaient pas où coucher, si bien que je les amenai chez mes amis D... où se trouvaient un vieux fauteuil pour la voyageuse et un tiers du lit que je partageai avec N. pour R. Et dans ce grand drame historique qui se jouait, nous ne pouvions que rire de tout ce qui s'étalait en ville de maudite stupidité, de vanités, de croyances illusoires, de paniques ignobles. Du reste, N... prêtait merveilleusement à se gausser, car, voyant que les Allemands approchaient, il allait de par la ville disant qu'on le fusillerait parce qu'il avait organisé les conférences des Ambassadeurs où Churchill, Lord Lloyd, Eden, Blum, Mandel, Reynaud, etc... avaient parlé. En fait, il était rongé par le besoin d'être suffisamment important pour qu'on le fusillât, ce à quoi je crois bien que nul n'eût songé.

La débandade d'une nation est un spectacle qui, selon ce qu'on croit des hommes, nâvre ou dégoûte. Si j'avais cru encore à la grandeur possible de la France en tant que telle, ou si je n'avais professé pour tous les hommes en général un profond, un absolu mépris (pour tous les hommes, dis-je, y compris moi-même) je crois que j'aurais pu me suicider de honte à la vue de cette déroute. Car elle s'est *vue*, heure par heure, dans l'abandon des politiciens de Bordeaux, dans les précautions infinies que déployait chacun pour se protéger, dans ces arrivées massives de soldats en retraite, bousculant sur leur passage les civils épouvantés. Mais je ne croyais plus à la grandeur de la France, épuisée depuis la fin du XVIIIe siècle (dont le sursaut à l'Empire fait illusion) et qui s'émiettait par l'intérieur depuis deux cents ans, pour n'être plus, à partir de 1940, qu'une petite nation à l'exemple de ces trois considérables empires du passé, Rome, Athènes et l'Espagne, qui ne sont plus rien. Et bien que je ne visse ce grand événement que par le petit bout de la lorgnette, ou si l'on veut dans un kaléidoscope d'enfant, dont le jeu est simplifié, je n'en étais pas moins curieux, car je ne me dissimulais pas que nous assistions à beaucoup plus qu'à la défaite française : à l'agonie du monde méditerranéen au profit d'un univers atlantique et nordique. Oui, c'en était fait du Paris de Voltaire et du Versailles de Saint-Simon, comme c'en était fait depuis tant de siècles de l'Athènes de Socrate et de Phidias, de la Rome de César, de l'Espagne de Charles-Quint. La France effritée, avilie et désavouée, ne se pouvait plus flatter. Il y a des âmes, des esprits sans philosophie,

que cela déconcerte ou révolutionne. C'est parce qu'ils ne pensent pas assez que les États vieillissent inéluctablement à la façon de l'individu et que les empires ne peuvent pas être éternels. Mais en vérité ce ne devrait pas être une honte de vieillir. Il faut en prendre son parti. Moi qui m'intéresse beaucoup plus à l'espèce humaine dans son évolution d'ensemble qu'à l'histoire particulière des nations, et que le sort des individus indiffère ainsi que le mien propre, j'observai avec la seule curiosité de l'entomologiste cette descente au gouffre de quarante millions d'individus. Gouffre d'ailleurs fort vivable, si les Français renoncent, comme il le faudra bien, à de glorieuses suprématies maintenant destinées à d'autres, et se contentent de végéter, ce qui est d'ailleurs le seul désir de leur masse en décadence.

Les Allemands, ayant pris Paris, occupé notamment *Radio-Mondial*, et fait otage le malheureux baron Mollet, annoncèrent aux ondes qu'ils puniraient les diffuseurs de mensonges et les propagandistes antifascistes. Il fut lu une liste de ces abominables, dont j'étais. On songea à fuir les représailles. Et comme N... voulait se croire de plus en plus près d'être fusillé, il m'entraîna voir Frossart, ministre des Travaux Publics, qui nous proposa un laissez-passer pour monter à bord du *Massiglia*, où s'embarquaient le soir même d'anciens ministres dont Daladier, Campinchi et Jean Zay avec Mandel et d'autres. M. Frossart m'offrait en outre de donner semblable permis à tous les collaborateurs de *Radio-Mondial* qui en voudraient profiter. Quelques-uns partirent et j'aurais volontiers, quant à moi, visité le Maroc si je n'avais été réduit à trois cents francs, car je n'avais cessé d'être dépensier et de ne jamais penser au lendemain. Or, l'administration non seulement résiliait nos contrats, mais nous promettait une indemnité. Je demandai à la toucher à temps pour prendre le *Massiglia*, mais la caisse était fermée (il était cinq heures et demie) et n'ouvrirait que le lendemain matin; le navire devait lever l'ancre à minuit. Je renonçai. Et, ne craignant pas qu'un si petit personnage que moi fût l'objet d'aucune représaille, je décidai de retourner à Paris.

L'armistice était signé; la France observait une journée de deuil où quantité d'officiers firent leur habituelle bombance dans les restaurants cotés. Les Allemands entraient en musique dans Bordeaux et annonçaient que la zone libre et la zone occupée seraient dans vingt-quatre heures séparées par une frontière fermée. Il fallait profiter de la trêve. Je rencontrai un déserteur, qui avait volé sur la

Marne l'auto d'un civil tué, et qui voulait se constituer un magot en se louant avec sa voiture. Il conduisit mes amis D... à Agen où ils avaient de la famille, N... à Cahors, d'où il pensait, je ne sais comment, se faire voir jusqu'à Hollywood, puis moi-même et trois camarades à Paris pour deux mille francs. Triste voyage à travers Gien en décombres, Tours très abîmé, les banquettes des fossés de route, tout au long, grossies de petits tumulus, autant de tombes hâtivement comblées, et, de part et d'autre, un nombre effarant d'autos renversées, brûlées, concassées, qui offraient au regard, parmi les souches calcinées et l'herbe en cendres, le plus pitoyable spectacle. Les civils venaient de payer la guerre plus cher en cadavres que l'armée. Deux cent mille morts contre quatre-vingt mille. L'affolement y avait eu autant de part que les mitrailleuses d'avion, qui, du reste, s'étaient acharnées sur les fuyards de la plus lâche façon. (Ah! ces Italiens en cette guerre furent vraiment chargés de viles besognes.)

Nous arrivâmes à Paris le 29 juin 1940. Il était quatre heures de l'après-midi. Des sacs de sable obstruaient en chicane les artères d'entrée aux portes de la capitale. Et, dans les avenues d'approche, tout au plus voyait-on parfois pisser un chien, trottiner une concierge. Nous eûmes la curiosité de faire un tour de Paris. Il y avait peu de monde au quartier Latin, quelques filles attablées chez *Capoulade* avec des officiers allemands, quelques passants encore boulevard Saint-Germain, mais, rue de Rivoli, place de la Concorde, personne que de rares officiers allemands, et surprenants, au premier coup d'œil, les grands étendards Rouges à croix gammée flottant au centre de la cité. Sur les Champs-Élysées trois voitures allemandes patrouillaient avec deux tanks légers, mais on n'apercevait peut-être pas vingt piétons dans toute l'avenue. A l'Étoile quelques militaires stationnaient sous l'Arc-de-Triomphe. A Montmartre très peu de monde. Quant à Passy où j'allais, personne, vraiment personne! Jusqu'aux concierges, tout était tapi dans son coin. On m'accueillit dans mon immeuble (la portière et ses enfants) comme si je tombais de la lune, et de fait c'était moi qui croyais atterrir sur la lune. C'était une ville morte, spectacle assez beau d'ailleurs, et comme d'une civilisation détruite. Rien de pathétique : une mort propre.

Mais que faire dans ce désert? Manger, car l'on trouvait encore des vivres. Je mangeai donc l'indemnité que la radio m'avait octroyée. Vers le 7 juillet, quelques promeneurs commencèrent à réapparaître, et, comme l'on était si peu nombreux, on se dévisageait à l'aise, on

se reconnaissait parfois. Il se créa aussitôt un snobisme du « premier retour. »

— « Comment donc, mais il y a huit jours que je suis rentré... » et le comble du chic dans ce snobisme-là, c'était de n'être pas parti. Aussi peu étaient ces premiers revenants que les passagers du *May flower* d'élégante mémoire. Et pour se rencontrer, si rares dans Paris, on renouait volontiers des relations qui s'étaient autrefois espacées. C'est ainsi que, retrouvant le docteur R., que j'avais assez connu dix ans auparavant, nous nous téléphonâmes. Il m'invita à le sortir d'un mauvais pas en partageant un dîner qu'il devait offrir à sa première femme en même temps qu'à son actuelle maîtresse. J'y allai, et tout de suite je fus séduit par ce que la femme divorcée du docteur avait de véritablement charmant : son nom, elle s'appelait Pomme, un corps ferme, un regard doux et franc, les manières les plus déliées, et je ne sais quoi d'amoureux par tout elle-même. Dans un clin d'œil nous comprîmes aussitôt combien l'hôte nous déplaisait également, et que ces jours d'exception étaient seuls cause de la réunion chez lui. Cela fit entre nous une complicité attrayante. On dîna dans l'ennui d'une grande spécialité du docteur R., parce qu'il était intelligent comme un pédant, et se voulait, en tout, érudit. Rien d'assommant comme ces gens qui traitent la cuisine en savants, dosent à l'infini des condiments et vous préparent des mets si choisis, si parfaits qu'ils vous font dîner à 11 heures du soir après vous avoir coupé l'appétit à force de parler du plat qu'ils vous mijotent. A la suite de quoi, il faut entendre une théorie sur les vins qui aboutit à la bouteille toute simple qu'ils vous montent de la cave, un aussi long discours sur les liqueurs avant d'avoir droit au moindre *Kummel*, une péroraison sur les cigares avec un historique du tabac, et, quand on a cru périr d'embêtement et de sommeil contrarié, ces tempéraments-là, qui prétendent à ne pas dormir, vous sortent du tiroir des collections, des documents, des raretés qui n'en sont pas, mais qui justifient régulièrement aussi d'infinis commentaires. Notre maniaque allongea si bien la soirée que le dernier métro était parti (et pas de taxis, bien sûr, dans Paris); il fallut passer la nuit sur place, et comme le docteur devait tout naturellement faire l'amour avec sa maîtresse (une bonne fille à l'air de bergère), Pomme et moi fîmes de même dans l'autre lit de la maison. Et, le matin venu, fuyant un petit déjeuner dont l'artisterie anglaise ne nous eût pas été épargnée, nous allâmes, guillerets, manger des tartines, boire un café-crème à la moindre terrasse. Et voici nouée une solide affection.

Pomme savait que j'avais le goût des garçons, mais, loin d'être de ces femmes qui aspirent à vous convertir à leur sexe, il lui suffisait, comme à moi, de se distraire en francs camarades de volupté, d'intimité et de confiance.

On vécut alors un mois dans Paris comme dans une province, reclus sur soi et ne mesurant nullement l'ampleur du désastre; il n'y avait pas encore de point de comparaison ni d'échos du dehors. Cela me donna envie d'un ménage tenu et d'une compagnie, mais Pomme était trop indépendante pour que je lui demande de venir chez moi, quand, las, je rencontrai, revenant de quelque exode, mon ami B. Il vivait avec sa femme auprès des Champs-Élysées dans un appartement spacieux où tout était en constant déménagement, car il ne cessait de vendre son mobilier, d'acheter une nouvelle pièce, de revendre encore, etc... Je lui offris de venir payer pension chez lui. Tout déchu qu'il fût, j'ai dit pourquoi en son lieu, il avait de la finesse cachée, une drôlerie érudite, un parler pur nourri de Maurras et d'Anatole France, quelques vues politiques à la Bainville, et, en toute occasion, un vers de La Fontaine au bord des lèvres. Cela faisait une plaisante figure de saoulaud à citations, chez lequel le savant étouffement de son amertume ne manquait pas de certain charme mélancolique.

Restait à déménager. Vu l'état de mes finances, mieux valait vendre. Ces jours-là, les marchands de meubles, capons, nous disaient:

— Eh! mon cher monsieur, pourquoi voulez-vous que j'achète en ce moment? Les Parisiens ne reviendront qu'après la guerre. On ne pourra rien vendre, ou à quels prix!

— Voyons, répliquai-je, vous savez bien qu'en des temps de tourmente, l'argent perd sa valeur et l'objet monte de prix. Il n'y a pas de raison que ce mouvement de logique n'ait pas lieu, et même très bientôt.

— Non, non, cher monsieur, les gens auront peur; ils n'achèteront rien; si je fais affaire avec vous, ce sera seulement pour vous rendre service.

L'hypocrite! Enfin il fallait bien en passer par lui ou son pareil, et je vendis à vil prix tout ce qui restait dans l'appartement, dont je ne retirai que quelques billets de mille. La concierge, qui savait bien faire ses affaires avec moi, laissa tout sortir sans piper, et je m'installai chez les B. où soufflait un air de désordre persistant. On se levait vers 9 heures pour s'aller recoucher avec les plateaux de café, Mme B. emmitouflée dans un châle et fumant sans mot dire jusqu'à

midi, tandis que son mari, sans se laver, sans se raser, allait et venait du logis au bar du voisinage assurer ses mains tremblantes à coups de vin blanc, commentant à chaque voyage le journal, tandis que ses yeux prenaient de l'humidité et sa prunelle glauque quelque ressemblance avec l'huître.

Cela nuisait, bien sûr, à ses affaires, et parfois tout juste restait au ménage de quoi acheter un quart de beurre dont frotter le pain de la veille. Ou leur fallait-il aller rendre des bouteilles vides pour en obtenir le remboursement : quelques francs pour un sandwich. Je subvenais tant soit peu aux besoins de la communauté, mais j'étais dépensier, je courais à mes heures les bars, il était prévisible que nous serions sous peu sans rien.

J'ai dit en d'autres pages que B. avait de son premier mariage deux fils dont l'un était prisonnier et le puiné inoccupé, mangeant au ratelier paternel quand il était fourni, allant chez sa mère, quand B. n'avait rien. Et, soit dit incidemment, c'était par une coïncidence curieuse que B. s'était rangé auprès de cette aimable dame russe, tandis que sa première femme, sortie à demi folle de la prison de Saint-Lazare, s'était acoquinée avec un Russe farouche, ivrogne, batailleur, qui rentrait en défonçant la porte et cassait tout chez cette malheureuse (et la figure de sa maîtresse, en passant).

Le fils B., André, était assez beau, sombre, hâlé, avec des yeux espagnols, des lèvres grasses et bien roulées, appétissant, élégant avec laisser-aller. Ignare sans doute, élevé à la diable, mais poétiquement doué d'une invention de merveilleux à la Prévert. J'aurais volontiers couché avec lui, et je me serais peut-être pris à l'aimer, si je ne l'avais déjà su très incliné vers les femmes et amoureux, à ce qu'il disait, d'une jeune Russe (la Russie était décidément une manie de famille) muette, obstinément éplorée, et qui étudiait la philosophie, je ne sais pourquoi. Si bien que jamais je n'avais songé à manifester le goût que j'aurais eu pour ce jeune homme. Mais il me dit un jour :

— Maurice, est-ce que vous me trouvez beau?
— Certainement.
— Mais vous ne me l'avez jamais dit.
— Pourquoi te dirais-je ce que tu sais?
— Ça m'aurait fait plaisir.
— Eh bien, tu es assez beau.
— Mais vous n'avez jamais eu envie de faire l'amour avec moi?
— Si.

— Alors pourquoi ne l'avez-vous pas dit?

— Parce que cette envie n'aurait pas été partagée, et que cela n'aurait fait que t'ennuyer.

— Qu'est-ce que vous en savez?

Et tout à coup j'imaginais ce garçon devant son miroir, et pas si sûr de lui, méfiant de sa beauté parce que je ne lui en avais rien dit. Alors que, si j'avais fait les premiers pas, il m'eût repoussé avec une véhémente dignité. Les hommes les plus mâles ont de ces coquetteries de femme.

— Eh bien, couchons ensemble, lui dis-je, mais ça ne te fera aucun plaisir.

Et comme il s'était loué une chambrette dans un hôtel, j'y allai; il s'offrit avec ardeur. Puis, dès après, reprenant un air d'indifférence et s'écartant du lit, il bavarda des riens quotidiens et depuis ne parla jamais plus de pédérastie. Il s'était rassuré. Du reste il a épousé la philosophe muette et ne la trompe qu'avec des femmes.

Cependant l'état de B. empirant, c'est-à-dire qu'il ne pouvait être lui-même avant d'avoir bu toute la matinée et cessait d'être lui-même dès qu'il dépassait la mesure, si bien qu'il n'était lui-même qu'entre le trentième et le trente-deuxième vin blanc : dix minutes, le docteur R. vint à mon appel et l'on décida de le désintoxiquer. On le tint trois semaines à la maison avec de la strychnine et du thé, après quoi il retourna boire. Mais cette cure m'avait pris minutieusement tout mon temps. Le désordre russe joint au désordre alcoolique, les repas improvisés, les redites, les stations paresseuses n'étaient pas encore ce que je cherchais; il me vint l'envie de partir : mais où? Et je n'avais plus d'argent que deux cents francs.

Or, j'entendais dire que l'or allait monter de prix et les bourgeois thésauriser. J'avais bavardé de rencontre avec un de mes cousins éloignés, qui avait quelque facilité pour se procurer louis et dollars; j'en parlai au docteur R. qui pensait que certains de ses clients, qui rentraient d'exode, changeraient volontiers leurs billets pour des pièces; il ne me restait que d'avoir de quoi en acheter. Je contai tout cela à Pomme et, avec cette spontanéité qui est l'ornement le plus précieux de son caractère, elle fit glisser une bague de son doigt et me dit :

— Vends ce diamant et commence ton négoce. Tu m'en rendras le prix peu à peu.

J'eus ainsi entre les mains une vingtaine de mille francs, j'achetai des louis à moins de mille francs l'un et les revendis à petit bénéfice,

mais nombreux, car R. avait une clientèle bourgeoise, méfiante, mais riche. En rien de temps, j'eus de quoi me nipper à neuf, et du surplus. Je pouvais donc déménager, mais je n'avais guère envie de m'installer à Paris. Je rêvais de campagne et Pomme, qui avait besoin de repos, offrait de m'accompagner. Cependant R., voyant mes affaires prospérer, en ayant son bénéfice, s'ennuyant au logis et se disant malade, me demanda de venir habiter chez lui en attendant de trouver une maison des champs, pour laquelle du reste il me fallait un surcroît de réserves. J'eus la faiblesse d'accepter. Et jamais je ne fus à ce point excédé d'ennui, irrité à pleurer de rage impuissante. Cet homme vétilleux, maniaque, drogué de laudanum, dormant le jour, veillant la nuit, investigateur, se livrant à des simagrées de psychanalyse, autoritaire et doux, attentif et nous obligeant sans cesse, mais précisément nous forçant de l'entourer de soins en revanche, de paroles flatteuses, quêtant l'approbation, se mêlant de tout : un méphisto-clinique avec une âme d'espion, mais dont toute l'intrigue se déroulait à vide, lassant à force d'être bon apôtre derrière ses lunettes et sa barbe soignée caressée d'un doigt en spatule, et vêtant sa corpulence de cinquantaine de ridicules costumes d'adolescent, l'emmerdeur intelligent (type assez répandu) — parvenait à vous dégoûter d'être. J'avais hâte de quitter Paris, et Pomme avait trouvé à louer à Giverny, dans l'Eure, la maison d'amis américains qui ont fui la France au printemps de 1940. Je me dis alors : « J'ai vingt-cinq mille francs dans mon portefeuille. Cela fera trois mois d'opulence aux champs, puis je reviendrai en gagner autant et retournerai à Giverny. »

Je ne quittai rien de bien excitant en quittant le Paris d'alors, morne, tentant avec les armées d'occupation une idylle destinée à tourner court, et ne reprenant vie que dans un commerce officieux. Au milieu de ces projets je me jetai tête baissée dans une peu commune aventure.

J'avais conservé des relations espacées avec les A., personnages qui ne manquaient pas de pittoresque. A., bel Italien, aurait voulu écrire, parlait d'écrire, pensait écrire et n'écrivait guère. Sa femme Henriette avait la folie de la bonne œuvre; elle recueillait des chiens perdus, des chats blessés, des Juifs polonais, des Espagnols républicains, des Autrichiens antinazis; elle eût recueilli des Papous si ceux-ci avaient eu besoin de refuge, et tout ce monde, tous ces animaux couraient, criaient dans un vaste hôtel particulier d'Auteuil, style « Moderne 1927 » en ciment, en cuir, en cuivre, froid et trans-

formé en une tour de Babel. J'allais la voir, je crois, pour lui demander si elle n'aurait point des macaronis à me vendre, car les restrictions se faisaient plus sensibles depuis l'occupation et je voulais m'approvisionner un peu pour la campagne. Or, cette chère femme se tourmentait, et bien à propos, de ceci : les Allemands avaient expulsé du Reich en 1939 tous leurs orphelins juifs qu'ils avaient expédiés en France, en Angleterre. Les Rothschild avaient recueilli quarante de ces enfants qu'ils placèrent dans un château aux environs de Paris avec des infirmières, des professeurs, un petit capital destiné à leur entretien. Mais voici que cette somme était épuisée. Les Rothschild avaient quitté la France : on les avait déchus de la nationalité française, on avait pris leurs biens, etc. Il fallait mettre les orphelins juifs à l'assistance publique, et dans quel moment, et quelle situation que la leur? A moins que quelques personnes ne les prissent chez eux jusqu'à la fin de la guerre.

Un vrai tourbillon de tendresse disponible me balaya l'âme. Je me vis, avec cette folie imaginative qui m'est propre, presque père, élevant un fils, lui faisant une situation, aimant d'amour pur, aimé enfin, et, pour l'heure, formant avec Pomme et l'orphelin un foyer normal.

Il fallait se hâter d'aller au Mesnil prendre charge d'âme.

C'est, à la lettre, le cœur battant, que je pris le train pour le lieu où ces petits parias étaient abrités. Un grand château bâti vers 1880 dans le style Louis XIII où jouaient des enfants fort proprement tenus sur lesquels veillait une de ces femmes sans fard, au visage étroit et bien découpé, franc et prude, qui répondent à une vocation de dévouement et ratent leur vie. Ces garçons de dix à quatorze ans m'attiraient tous. En apparence, que de fraîcheur, d'innocence, de gentillesse. J'allai rompre la glace en prenant part à leur récréation. Ce furent eux qui m'interrogèrent. Voulais-je emmener l'un d'eux ou plusieurs d'entre eux? Les occuperais-je? Faudrait-il chez moi ramasser les feuilles mortes (c'était l'automne)? Apprendrait-on le français? Faudrait-il travailler, aller en classe...? Je répondais comme je pouvais, épris de tous, n'osant choisir aucun et (ô pudeur, timidité, vertu, préjugé) craignant que quelque attrait physique guidât dangereusement ma préférence. Deux ou trois surtout de ces garçons qui allaient sur leurs seize ans et dont les genoux, rougis, écorchés me rappelaient les délices du collège, me faisaient trop envie pour que j'osasse adopter l'un ou l'autre. Alors, je me tournai vers la directrice et lui dis :

— Désignez vous-même celui que vous voulez que j'emmène. Je vais vivre à la campagne avec une amie; nous le traiterons en fils.

Toute l'âme me faisait mal d'anxiété. Elle me répondit :

— Prenez Karl Heinz; il a dix ans; il est tendre. Sa mère, qui menait une vie très en marge, l'a abandonné; il est seul au monde.

Je vis Karl Heinz : dix ans, le plus ravissant visage, et, sur l'instant je l'adorai. Mais ce n'était d'aucun désir, bien sûr. Plutôt tout un refoulement de tendresses familiales qui me remontaient au cœur, une nostalgie d'enfant mal aimé, de père non réalisé, de rêves enfouis; une mythologie personnelle du foyer, un amour de Noël, une sentimentalité pleine de belles résolutions.

Nous étant accordés, nous convînmes que la directrice me conduirait Karl Heinz le surlendemain à Paris. Je ne dormis pas de ces deux nuits d'écart. J'étais comme fou de projets, de dévouement disponible, d'affectivité enthousiaste.

Le docteur R. se moquait, me prédisait des drames incestueux dans ma paternité d'emprunt. Enfin Karl Heinz arrive, timide, gentil à souhait. Je l'emmène acheter des vêtements, des jouets, des bonbons, je le couche, je le borde, je l'embrasse, et je ne sais ce que ressent un père, mais je n'imagine pas qu'il puisse aimer davantage. Dès le lendemain, j'eus d'autant plus hâte de quitter R. qu'il m'empoisonnait ma joie par Dieu sait quel machiavélisme envieux. Il souhaitait, me semble-t-il, de faire naître en moi d'inavouables désirs en m'en décrivant les dangers.

Nous partîmes heureusement dès la semaine suivante. A Vernon dont la grand'place n'était que ruines (2.000 morts le jour du marché), nous louâmes un vieux fiacre pour nous conduire à Giverny. Au pont sauté, qu'une passerelle mal assurée remplaçait tant bien que mal, une sentinelle allemande nous arrêta pour inspecter nos papiers; l'enfant trembla, car il éprouvait à la vue des soldats de chez lui une vraie panique. Disons, hélas! que ceux-ci s'étaient présentés au château où les Rothschild avaient organisé le refuge en disant :

— Petits juifs, la guerre, tout ça, c'est de la faute de vos pères, et les Français, pour se venger, vous couperont les mains et les oreilles. Sur quoi ces militaires avaient enlevé tous les matelas du château.

Enfin, nous passâmes sans encombre et nous trouvâmes à Giverny la maison la mieux accordée au style de vie que j'ambitionnais,

vaste, simple, meublée de bric et de broc, de la façon la plus avenante, ayant livres, piano, salle de bains, et tirant de fenêtres ombragées une lumière très adoucie. On s'installa avec joie. L'automne roussissait la croupe des coteaux, l'air était léger, le ciel très divers étageait de toutes parts ses marches de nuées. A cent mètres de notre villa, le jardin de Monet, aux allées envahies de capucines, était encore en fleurs; glaïeuls et mufliers s'y rassemblaient dans un chatoiement admirable. C'est la gloire de Giverny que cette maison de Monet, ses parterres à l'anglaise (quel jardinier, ce Monet!) et son parc japonais avec l'étang aux Nymphéas où furent peints les panneaux du musée de l'Orangerie, avec son pont arqué paré de glycines où Clemenceau se fit photographier en compagnie du vieil impressionniste. La demeure elle-même, basse, à deux petits étages, offre tous les agréments d'une installation rustique et m'a fait penser que Monet était un excellent homme, bon vivant, sans emphase, ambitieux de peindre, mais dénué d'ostentation sociale. Toutes les pièces peintes en jaune ou bleu sont décorées d'estampes japonaises, à l'exception d'un living-room où sont appendus des Monet. Quelques toiles émouvantes, peintes pendant le temps que l'artiste devenait aveugle, et voyait si confusément les couleurs qu'il violaçait sa palette; des paysages mauves et assez fous en naissaient.

La maison est flanquée de deux grands ateliers où la famille du peintre a conservé les dernières toiles, les plus instructives me paraissant celles où Monet consignait d'heure en heure, sur des canevas différents et repris de jour en jour, chacun à son moment, la marche de la lumière. Je préfère à la mollesse peu voluptueuse de Monet, la rigueur de Cézanne, l'abondante sensualité de Renoir, mais enfin Monet a du mérite et me touchait surtout ce témoignage de labeur artisanal, vertu majeure en tout art.

Les Allemands étaient passés par là, avaient occupé la maison, pris les outils du garage et ménagé les toiles. Mais le comte de Metternich, nommé inspecteur des Beaux-Arts en France occupée, et grand maître du musée du Louvre (vide), avait envoyé une lettre autographe interdisant toute nouvelle occupation d'une maison classée monument historique.

Mitoyenne de notre villa était celle des neveux de Monet, personnages charmants de désordre, pleins de projets à la Bouvard et Pécuchet pour élever des chèvres, des ragondins, des lapins angoras, et que l'hiver enfouissait dans une seule pièce avec leur chien, leurs provisions, leurs animaux enrhumés, leurs livres d'élevage et leurs

tableaux. Chez eux vivait Mme Monet, Normande avec je ne sais quel air de vieille dame protestante, très dévote de son glorieux beau-père.

Notre vie campagnarde commença avec ses saines réjouissances de confection de confitures de tomates, de brassées de fleurs rapportées, de fromage blanc aux fines herbes, de repas espérés par l'appétit que prodigue le plein air. Je voulais alors écrire un roman picaresque que j'intitulai *Aventures de John Cooper d'Albany*. C'eût été, bâtie d'après le *Gil Blas*, une autobiographie déguisée où les femmes eussent eu grande place et le vol aussi. Mais le moyen de travailler dans le calme! Le calme, cela veut dire : scier du bois, allumer du feu, paresser, cueillir des légumes, examiner des fourmis, éplucher des pommes de terre, s'amuser de cent nécessités. On ne travaille bien que dans la fièvre des villes, on ne voit juste qu'avec les points de repère des empêchements. La campagne enchante, endort, illusionne.

J'avais pourtant apporté les cinq tomes du dictionnaire de Littré. Je ne connais pas de lecture plus totalement satisfaisante, bien qu'il y en ait de plus passionnantes, et je finirai mes jours heureux si je les termine avec Littré, inépuisable ressource de savoir et de plaisir studieux. Si je me retirais sur une île déserte, j'emporterais *Casanova*, les *Mille et une nuits*, *Gaspard de la Nuit*, *Les Fleurs du Mal*, un choix de la correspondance de Stendhal (*Aux Ames Sensibles*), *Grandeur des Romains* de Montesquieu, *L'Imitation*, les poésies complètes de Verlaine, *Alcools* d'Apollinaire, le *Journal* de Gide, la Bible, les Fables de La Fontaine, *Les Maîtres d'autrefois* de Fromentin, les Sonnets de Shakespeare, les Poèmes d'Edgar Poe et *Leaves of Grass* de Whitman, mais, toute réflexion faite, si je ne pouvais rien prendre de tout cela, je me munirais de Littré et vivrais seul vingt ans.

J'imaginais alors qu'il serait amusant d'écrire une pièce de théâtre dont le rideau se lèverait sur trois personnages, le monsieur, la dame et l'enfant, une famille, quoi! Le rideau du Un tomberait sur cette révélation que les *dramatis personae* ne sont ni le père, ni la mère, ni leur fils. Telle était notre situation de comédie. Moins facile à vivre que je ne l'avais crue. Pomme était, par amitié, jalouse des soins que je rendais à Karl Heinz, et celui-ci, d'autant plus exclusif qu'il avait été plus frustré de tendresse, prenait assez inconsciemment, mais fortement, ombrage de mon intimité avec Pomme. Je ne faisais plus l'amour avec elle, car je n'ai jamais su combler une

femme, ni recevoir d'elle que le plus commun des soulagements. J'essayais d'apprendre le français au gosse, cela allait cahin-caha. J'éprouvais cette surprise que les visages d'enfants, si pareils sous le masque d'uniforme fraîcheur, cachent des caractères tranchés, car, tandis que les visages d'hommes tout aussitôt nous renseignent par des rides, des sillons, des déformations que l'âme imprime en clair sur la chair, les pommettes rondes et lisses, les yeux sertis dans un épiderme intact de la première jeunesse font croire en bloc à un angélisme illusoire. Or les figures sorties de l'*Oiseau Bleu* ont déjà des tempéraments d'avares ou d'adjudants, de comédiens ou de jouisseurs. Qui le devinerait? Karl Heinz, fils de cocotte, avait des inclinations de petite femme : il se contemplait au miroir, s'arrangeait sans cesse, aimait à mettre la table, adorait à balayer. Tout ce qui n'était pas les menus soins de sa personne ou du ménage l'ennuyait, et la lecture aussi.

Il désirait plus tard devenir garçon de café. Néanmoins, je l'intéressai à la *Genèse* et aux puzzles anglais. Enfin, ce qui prouve que l'habitude est en nous toute-puissante, il n'aimait guère les plats fins que nous nous ingéniions à lui préparer, répugnait au poulet et me demandait de la rate aux choux rouges, dont il avait pris le goût à l'orphelinat. Par affection, il eût voulu que j'épousasse, après la guerre, sa mère et m'embrassait pour un oui ou pour un non. Délicieux et totalement inintelligent. Et, me proposant un fils, je l'aurais voulu génial!

Il m'irrita vite. Je me renfonçai dans la lecture. Les poèmes d'Éluard, Rabelais, les romans espagnols oubliés de Lesage, Quincey, Bernardin de Saint Pierre (encore la visite à Rousseau), La Fontaine, la correspondance de Flaubert, et trouvés dans le grenier, Willy, Jean Lorrain et Alphonse Allais démodés à l'extrême. Contrairement à ce qu'on veut bien dire, cette époque était sans esprit. Un état supérieur de légèreté spirituelle à la française ne se retrouve plus après Musset.

Je dépensai en trois mois tout mon argent, puis un Noël agreste et confortable, l'arbre givré et lourd de paquets fut le feu de joie dans la défaite d'une tentative sensible, mais inhumaine. La famille, c'est la famille, ça ne s'invente pas! Je ne sais pourquoi, faisant mienne la sentence de Gide : « Familles, je vous hais! » et celle de Jules Renard : « Tout le monde n'a pas la chance de naître orphelin », je conservais au cœur ces nostalgies de l'inéprouvé et me voulais père et mari malgré moi. C'est sans doute qu'il y a de tout en soi,

et que plus l'homme est complet par sa diversité, plus il est incomplet dans les fractions multiples de son être.

Bref, quand je quittai Giverny en janvier 1941, me promettant d'y revenir, je pressentais que je n'y retournerais pas, et que ce brûlant amour pour Karl Heinz s'était éteint à l'eau tiède de sa gentille médiocrité.

Je retrouvai un Paris bien différent de celui de juillet. Chacun était revenu, sauf les Israélites contre lesquels les Allemands commençaient à faire sévir notre Gouvernement. Les photos de Pétain s'étaient multipliées. La collaboration avec l'Allemagne était généralement acceptée comme une bonne affaire; on croyait encore à une défaite rapide des Anglais et certes les Français n'ont raisonné (si cela peut s'appeler raisonner) depuis 1940 que d'après un intérêt à courte vue. Fin décembre, Hitler, doué au plus haut degré d'un sens dramatique de l'Histoire, avait rendu à la France les cendres du duc de Reischtadt afin qu'on les plaçât aux Invalides, près du corps de l'Empereur son père. Ce geste théâtral eût retenti profondément dans les cœurs allemands. Il n'eut aucun écho dans les esprits gouailleurs de Paris, où les plus collaborateurs restaient un peu narquois. La bourse plutôt que l'âme était en jeu. On dit en ce temps-là :

« Nous avons besoin de charbon, et l'on nous envoie des cendres... »

Hitler avait passé incognito dans Paris et, répétant Napoléon au tombeau de Frédéric, était allé contempler le sarcophage de Bonaparte.

Le *marché noir* battait son plein. Et qu'allais-je faire sinon du marché noir? Je revis quelques amis. A l'exception des châtelains, des officiers, des prêtres et d'hommes d'étude, de science, de cabinet, qui ne faisait du marché noir?

Au téléphone :

— Allo, chéri, écoute, j'ai trois tonnes de sucre à soixante francs le kilo.

— Et moi cent litres d'huile.

— Allo, mon vieux, j'ai besoin de cinq tonnes de cuivre. Très sérieux, pour les Allemands.

— Tu n'aurais pas besoin de riz?

— Peut-être... à combien?

— Allo, comment allez-vous, cher monsieur? Connaîtriez-vous des locomotives pour voies étroites et cent kilomètres de rail? Si vous pouvez me les procurer, je vous ferai bénéficier d'un camion de tabac belge.

— Ah! je n'ai pas cela, mon cher... on vient de me proposer du cognac d'origine, sur wagon, carte rouge; et des jambons.

— Excusez-moi, je raccroche, je crois que je suis branché sur la table d'écoute. Voyons-nous plutôt ce soir au *Fouquet's*. Et les conciliabules reprenaient autour des alcools.

— Dix tonnes, cinquante centimes pour vous par kilo.

— Oui, mais s'il faut prendre la marchandise en province?

— N'importe, je dispose de camions allemands.

L'admirable, c'était que les plus petites gens, et qui n'avaient jamais manié que deux ou trois mille francs dans leur mois, jonglaient en paroles avec les millions. Et ces gros chiffres les endormaient sur des affaires qui ne se pouvaient faire parce que trois, quatre, sept, dix intermédiaires en étaient. Et si, par hasard, un bureau allemand, un acheteur français avaient accepté un prix en le réduisant, ou s'apercevait bientôt, en remontant le labyrinthe peuplé par les intermédiaires, que la marchandise (si tant est qu'elle eût jamais existé) était vendue. Ne réussissaient que les acheteurs assermentés par l'armée d'occupation, les capitalistes qui stockaient trois mois une camelote raréfiée, les courtiers de métier qui avaient la confiance de gros fournisseurs ou les industriels qui réservaient au marché noir une partie de leur production. Les autres n'étaient nécessairement que des rêveurs. Dirait-on qu'ils mangeaient leur blé en herbe? Même pas! Le grain n'en était pas semé.

Dans le peuple même, plus rapide et pratique que la bourgeoisie, on vendait en petites quantités des nécessités : un gigot, douze œufs, trois paquets de cigarettes ou quelques pots de confiture, une livre de chocolat, une oie, un poulet. Les mauvais garçons s'étaient spécialisés dans les tickets d'alimentation, car toute la population était soumise à la carte. Et c'était pour quarante francs une carte de pain (deux ans plus tard on devait payer trente francs un kilo de pain sans ticket), vingt-cinq francs une carte de matières grasses, cinq cents ou mille francs une carte de tabac, parfois fausses, mais plus souvent détournées des mairies par les employés d'État, à moins qu'elles ne fussent volées ou mises dans le commerce officieux par des familles pauvres et nombreuses.

Je me voyais trop démuni pour les grandes affaires, et je perçai bientôt à jour la piperie des bénéfices d'intermédiaires, millions en Espagne. Restait l'or, marchandise maniable, désirée, immédiatement échangeable et dont le cours montait régulièrement. J'avais procuré en septembre à la maîtresse de R. deux lourdes chevalières.

Je lui demandai de me les prêter moyennant un intérêt calculé au poids. Leur vente me procura un peu de liquidités, que je changeai en dollars or. Je les vendis, j'en rachetai, j'en revendis avec un pourcentage appréciable. Je m'étais logé dans une chambrette à l'Hôtel des Saints-Pères, dans la rue du même nom. J'y louai, pour recevoir, une suite de pièces à hauts plafonds, dont le salon était de belle dimension, et je trafiquai de plus belle. Dès qu'on se met à une affaire, on s'introduit dans ses milieux, si fermés qu'ils paraissent. Je connus bientôt des Suisses, des Belges, des Hollandais fortunés, anciens boursiers pour la plupart, qui trafiquaient en grand et se réunissaient chez *Maxim's* au déjeuner. Le bar alors se peuplait de gros personnages qui, carnet à la main, faisaient l'offre et la demande.

Il fallait, pour travailler convenablement et dépasser les mille francs de bénéfice que je m'assurais par jour, trouver qui me confierait des louis et des dollars en notable quantité, afin que je les pusse porter à mes clients sans en débourser le montant et les régler après vente, — puis prendre un appartement meublé de belle apparence, d'autant plus nécessaire que certains fournisseurs d'or se méfiaient d'un hôtel, plus ouvert à la police qu'une demeure privée, et, pour les grosses tractations, aimaient apporter eux-mêmes leur marchandise, attendre dans un salon que le client isolé dans une autre pièce comptât ses pièces et remit ses billets, que le marchand pouvait alors remporter, son marché réglé en une seule démarche. (Et nombreuse devenait ma clientèle, de médecins, de leurs clients, d'antiquaires autrefois connus, d'anciennes relations bourgeoises, d'israélites réalisant secrètement des biens, d'industriels dissimulant des bénéfices, de comédiens enrichis par le cinéma.) Enfin, pour les clients qui ne se voulaient pas risquer à recevoir chez eux un inconnu qui eût appris ainsi leur nom et leur adresse, pour des marchands qui craignaient d'être attirés dans un piège avec une quantité d'or sur eux, mon appartement pouvait être un excellent terrain neutre.

Il se trouva, admirablement situé, au 15 du quai Conti; les fenêtres de ses deux étages, formant un petit hôtel, ouvraient devant la Seine sur la plus irremplaçable des vues : la colonnade de Poussin, le Vert-Galant, la place Dauphine; je me penchai au balcon; à droite j'apercevais l'emplacement des anciens tréteaux où se jouaient en plein air farces et mystères; à gauche des pierres égalisées du quai, un mirage nourri de souvenirs émerveillés faisait monter au regard

intérieur la Tour de Nesles, cependant que les champs d'antique rusticité mûrissaient sous le Louvre les blés vifs des Fouquet. Et plus loin, l'œil et l'esprit allaient musant jusqu'à la Cité, emplissant ma mémoire de cette page sublime des *Proscrits* où Balzac a fait dire au Dante sa prescience de la *Divine Comédie* avec l'accent inattendu d'un Swedenborg.

Je m'y installai en meublé, et l'arrangement en était assez agréable, bien qu'un peu trop à la mode de 1935 pour mon goût, et je me mis en quête d'un valet de chambre que je voulais dégourdi, calme pourtant et, comme il se dit, à la page. Un vieux Russe (que j'avais connu autrefois, conservateur à l'Ermitage sous les tzars et courtier en tableaux depuis son exil à Paris, qui disait drôlement aux gars des rues : « Voui ! Voui ! Je souis une vieille tante, voui ! Et toi tu es un gentil gigolo, si tu veux venir chez moi nous ferons la chose... voui !... la chose) me promit de me faire connaître Jim de Baltimore, ancien chasseur du *Baltimore-Hôtel*, présentement sans emploi, qu'il rencontrait à certain établissement de bains de la rue Duret pour y « faire la chose... » Quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant en Jim de Baltimore un commis de restaurant qui avait servi autrefois au Vouillemont, qui m'avait paru désirable, et à qui je n'en avais rien dit pour éviter des commérages parmi le personnel. Je couchai avec lui par acquit de conscience et l'engageai tout aussitôt, me rappelant le mot de Lyautey qui disait :

— Je ne peux travailler qu'avec ceux avec qui j'ai fait l'amour.

(*à suivre*)

Maurice SACHS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

338171 T. E.

Victoria Ocampo vient de rééditer à Paris le petit volume que, durant la guerre, elle avait publié chez *Sur*, à Buenos-Aires, 338171 *T. E.* Plus avisé que son confrère d'Argentine, l'éditeur parisien [1] a commenté ce matricule énigmatique : *Lawrence d'Arabie*, précise le sous-titre. Souhaitons à ce nouveau tirage plus de lecteurs qu'à l'édition précédente, dont je vois encore, chez plusieurs libraires d'Égypte, les exemplaires empoussiérés. Ah! si 338171 *T. E.* était intitulé *Lawrence Lemice-Térieux*, ou *Psychopathologie du super-espion sodomite*, tout le monde l'aurait lu. Ce serait dommage. Ce serait pourtant dommage que nul ne lise ce discret *Lawrence d'Arabie*, car, en schématisant le destin de son héros, Victoria Ocampo ne prétend illustrer « ni le chef victorieux, ni l'auteur génial », en effet assez connus. Plutôt cherche-t-elle à suivre « le développement d'un conflit moral dont le crescendo ne fut interrompu que par la mort. » Ce faisant, elle choisit la plus sûre des voies d'accès à cette haute citadelle d'intégrité.

Ni le *T. E. Lawrence by his friends*, en effet, ni la biographie que l'on doit à Robert Graves, ni le livre de Liddell Hart (*T. E. Lawrence in Arabia and after*) n'ont effacé dans les esprits l'image qu'y avait imprimée Lowell Thomas par son *With Lawrence in Arabia* et son *Boy's Book of Lawrence in Arabia.* « Vous savez qu'un M. Lowell Thomas a fait de moi une idole de matinées », écrivait la victime. (On l'approuve donc, en 1928, qui menace de tuer quiconque écrirait sur lui un autre livre.)

Comme ni Robert Graves, ni *T. E. Lawrence by his friends* ne furent traduits en français, force nous était, pour apprécier Lawrence, de nous confier aux *Sept Piliers.* Ceux qui n'en connaissent que la version abrégée, *Révolte dans le désert*, comment pourraient-ils

1. Gallimard, 1947.

redresser l'image légendaire? Soucieux d'éliminer tout détail personnel, toute horreur, toute confidence, l'auteur n'avait que trop exactement exécuté son entreprise. Si déficiente que nous paraisse la version intégrale (déficiente au point qu'il faudra désigner un traducteur moins indigne du texte anglais), et si éloignée de nous laisser fût-ce entrevoir les mérites de l'écrivain, elle nous livre des pans de l'homme, et son portrait par soi-même. Mais non pas toutes ses grandeurs.

Lorsque, d'ici peu de mois, paraîtront en français les Lettres de T. E. [1], on observera que non seulement elles poussent au net l'image qu'à l'occasion de ses trente ans prenait de soi l'instigateur et chef de la révolte arabe, mais aussi qu'elles en proposent plusieurs autres. Encore quelques années et *The Mint* sera révélé de part et d'autre de la Manche : bien que Lawrence puisse honnêtement affirmer qu'il ne s'y livre point, il ne peut qu'à propos d'X ou d'Y, de ceci, ou de cela, il ne s'exprime tout entier. Jusqu'en ses notes de service, ou ses rapports sur un hydroglisseur, T. E. s'impose à soi, toute présence.

Il faut donc attendre plusieurs années encore pour que le public français puisse considérer tout Lawrence, et l'apprécier. Mais, pour se mettre en état de grâce, qu'il se confie aux pages de Victoria Ocampo. Sans doute va-t-elle tomber (et le commentaire que j'en essaie ici) sous le coup du jugement que Lawrence portait sur le livre de Robert Graves : « C'est un garçon bien qui ne connaît pas grand'chose sur moi. Il imaginera quelque explication plausible de mes divagations spirituelles. » Nous sommes, il est vrai, mieux informés que Robert Graves. Beaucoup mieux. Reste qu'un tel génie, qu'on ne peut mesurer qu'à César, Trotsky, ou Marc-Aurèle, qui prétendrait le cerner, le réduire en quelque nombre que ce soit de longues et fortes pages?

Si l'on ne conteste plus guère le génie du guerrier, celui de l'écrivain, on ne connaît pas encore l'étendue chez lui du génie politique : dès 1920, Lawrence pressentait l'évolution d'un monde arabe alors

1. Si je me permets ce « T. E. », c'est sur l'invitation de Lawrence, qui considérait que cette seule partie de son nom lui appartenait en propre et qui souhaitait que ceux qui l'aimaient l'appelassent ainsi. — Les *Lettres* paraîtront chez Gallimard dans une traduction d'Étiemble et Yassu Gauclère. (Quelques fragments en seront donnés dans un prochain numéro des *Temps Modernes.*) Certaines furent publiées dans le numéro anglais de *Fontaine*; d'autres, concernant *Les Sept Piliers*, dans le N° 3 de *Valeurs*; d'autres (inédites) dans le N° 7-8 de la même revue; d'autres enfin dans *Combat* le 23 août 1946.

à renaître; la seule politique intelligente et profitable, il sut d'emblée la définir (celle que, par conséquent, notre Direction Afrique-Levant s'efforce avec succès de ne pas appliquer : les succès que l'on sait à Beyrouth, hier, et Damas; que l'on pressent à Tunis, demain, et Alger [1]).

Et pourtant, quelque évidente que nous paraisse, après un quart de siècle, la sagesse du politique, nous ne l'apprécierons qu'une fois publiées les parties censurées de la correspondance, divers essais de l'*Arab Bulletin* et — plus généralement — les archives anglaises.

Quant au génie mécanicien qui fut de surcroît imparti à l'acteur-auteur des *Sept Piliers*, à peine si quelques personnes en mesurent la portée. Victoria Ocampo elle-même, et si soucieuse qu'on la voie du problème moral, j'ai le sentiment qu'elle n'a pas accordé à l'ajusteur, à l'ingénieur, l'importance qu'ils ont, et qu'ils méritent. Lawrence avait raison, dit-elle, « de penser que les femmes ne peuvent comprendre les machines... et qu'on peut se réfugier dans les temples où ces machines sont adorées, sûr de n'y être point troublé par la présence féminine. » Sans doute. Mais encore?

Lorsque, voilà plusieurs années, je lus une première fois 338171 *T. E.*, cette lacune, à peine si j'en eus conscience. Ces machines, où Lawrence voit la clé de tout, elles jouent dans la vie des peuples, et dans la vie morale de T. E. un rôle si complexe que la seule phrase que leur accorde Victoria Ocampo (quelque habile d'ailleurs qu'elle soit à suggérer plus qu'elle ne dit) ne saurait aujourd'hui me satisfaire et m'apaiser.

***

Mais d'abord, décrassons l'idole.

Lorsque les journaux français annoncèrent en 1935 la mort de T. E. Lawrence : « Ah! ces sacrés Anglais, se dirent les-gens-à-qui-on-ne-la-fait-pas, cousue de fil blanc, leur histoire. Brûlé qu'il était, leur Lawrence, puisque je te dis, moi, brûlé, cramé, rousti. Alors, n'est-ce pas, meurs et deviens un autre espion. » Pour mes camarades et pour moi, ce nom ne signifiait en effet qu'un « type formidable » de l'Intelligence Service, un archi-Sidney-Reilly; un super-Bolo-pacha.

Et lorsque, dans son blocausse de Berlin, heureux d'avoir enfin épuisé l'Allemagne, Hitler, d'un geste vif, s'arracha la moustache

1. Voir *The Changing East*, dans *Oriental Assembly*, Londres, 1939.

pour démasquer T. E. Lawrence, « je te l'avais bien dit, moi, que sa mort, à Lawrence, c'était de la frime! » Comment nier que le Colonel Lawrence, que le Roi sans couronne disparaît de l'histoire officielle au moment précis où apparaît Adolf Hitler? Et toutes ces discussions sur la mort ou non du tyran, sur la forme de ses molaires, non, ça ne vous paraît pas un peu louche? Évanoui, comme ça, en fumée, comme un Juif? Minute! » Le 25 janvier 1948 : « Vous y croyez, à la mort de Lawrence? me demandait une jeune femme. Vous qui connaissez le personnage, vous y croyez? »

« Envoyez-nous un lurens », télégraphiait à Feiçal, en 1917, le cheikh des Beni Atiyeh; « nous nous en servirons pour faire sauter les trains ». Puisque, de son vivant et près des siens, T. E. se transfigurait en charge de dynamite, je ne m'étonne plus si, dix ans après sa mort, Lawrence-Adolf-Hitler obtient quelque créance.

Gobineau rapporte avoir décelé en Perse le souvenir d'un chenapan fameux là-bas, un certain Valatère. « Le bonnet sur l'oreille et la chemise déboutonnée, une main sur le gama et le poing sur la hanche », il traînassait par les bazars ou, chez les Arméniens, sirotait café sur café. Vous avez reconnu Voltaire. En 1849, le peuple de Bretagne vénérait un invulnérable guerrier, le dru Roland, un vrai preux comme on n'en fait plus; pour maîtresse, on lui donnait une puissante et belle fée; presque aussi belle et puissante que Mélusine : la fée Martyne. C'est qu'en 1848 Lamartine et Ledru-Rollin faisaient partie du Gouvernement Provisoire. Si Karagheuse, ou Garagous, reste aujourd'hui un des grotesques de la farce en pays musulman, prenez-vous-en au favori du Sultan Salah-ed-din, Kara Kouche l'avisé, qui se survit comme il peut. Ainsi nos paysannes vénèrent-elles un Père Saint Gétorix, tellement plus plausible que Vercingétorix. Ainsi, en Amérique espagnole, les humbles ont-ils élucidé en « bout de bois saint » (*palo santo*), l'arbre mystérieux dénommé « palissandre » (*palisandro*). Ainsi chez les Anglais s'explique-t-on en *sparrow-grass*, légume enfin gonflé de sens, les barbares syllabes du mot *asparagus*. Animer en *herbe à moineaux* les sons morts de l'*asperge*, transformer Lawrence en *lurens*, en explosif, rien de plus nécessaire, de plus facile aux hommes.

Avouons que la vie de Lawrence simplifie à plaisir le zèle des hagiographes. Tous les fondateurs de religions (Gautama, Jésus, Mahomet) tous les héros mythifiés (Dante, ou Rimbaud) mènent une existence qu'une *hégire*, une fuite, divise en deux parties. La carrière qui semblait devoir continuer indéfiniment, brusquement

s'interrompt. C'est l'exil de Dante, l'hégire de Mahomet, le départ de Rimbaud.

Ainsi les deux vies du Colonel-simple-soldat. Que, durant la première, le héros ait accompli un ou plusieurs exploits ne peut que favoriser sa promotion au mythe. C'est le cas de T. E. Lawrence, qui conduisit les Arabes à Damas. Un temps d'occultation (la vie cachée de Jésus, le trou dans la vie de Rimbaud entre Londres et l'Abyssinie) renforce l'effet des exploits antérieurs. Chez Lawrence, il dura quinze ans, jusqu'à la mort. Que cette mort arrive à l'improviste, symbolique et, si possible, incontrôlable, voilà le tableau parfait. Lawrence n'y manqua point, qui périt en pleine vigueur, d'un accident de cette moto qui lui avait fourni ses plus violents plaisirs, à un moment où elle devait (en tout cas : pouvait) s'interpréter en fausse mort, en vraie disparition, et comme une renaissance au rôle d'archi-espion. Et puis, Dieu n'apparaît si grand que pour demeurer si lointain, car tout ce qui le touche s'accomplit à contresens : les lois de la vision, celles de la perspective. D'Akaba, de Karachi, des frontières d'Afghanistan, T. E. Lawrence portait vers l'Occident une ombre immense.

***

C'était l'époque où, anxieux d'un paradis, je le trouvais en Chine et en Russie; d'une raison de survivre, je la cherchais dans Marx; d'un saint, j'avais Rimbaud. Et quel saint opportun! « Mort à Dieu! A bas la famille! Vive l'absinthe et la crapule! » Je me dois cette justice que je pris mon saint au sérieux et que je m'appliquai, sinon à l'imiter en tout, ce dont mon infirmité naturelle m'aurait fort empêché, du moins à en plagier ce qui restait à ma mesure : on sait de quoi je ne veux pas parler.

Dès 1936 pourtant, une année tout juste après la mort de T. E., Roger Caillois me reprochait de trop accorder à l'époque, aux préjugés des esthètes. Et si, comme les autres, j'avais tort d'exalter le voyant par le voyou, et celui-ci par celui-là? Et si ce Rimbaud méritait mon estime qui, préférant aux poèmes le savoir, le devoir au dérèglement, avait en soi tué le voyou et le voyant? Mais non. Par cet abus de pouvoir que permet aux littérateurs l'usage plus habile que parfois ils font des mots, je parvins à me persuader de persévérer dans l'erreur : les lettres, la poésie, elles seules pouvaient dignement occuper l'âme heureusement née qu'alors je me croyais.

La plume aux doigts, comme tout devient aisé! Les passions foisonnent, les noumènes s'assemblent, l'univers obéit, et notre petite amie, qui nous méprise un peu pour nos complications, se repaît toutefois de phrases, oh! si troublantes, qui valent autant que l'encre et le stylo dont nous les distillons.

Ce fabuleux Rimbaud en qui notre puberté essayait de justifier ses désordres et ses ambitions, les poèmes de Supervielle surent un peu plus tard en délivrer quelques jeunes gens, dont je fus. Mais pour les livrer à l'autre idole de Rimbaud, car un mythe ne se nourrit que du mythe inverti qu'il nourrit de son image : sans diable, point de vrai Dieu. A celui en qui éternellement se joue la tragédie de l'esthète et de l'ascète, nous allions substituer un héros neuf, plus utile, et donc plus vigoureux : l'homme en qui, pour la suprématie, le savant combat le poète, et l'inventeur, le romancier. *A la science, et en avant*! *Je sais aujourd'hui saluer la beauté*! Artiste ou ingénieur, tel devint notre dilemme, que Rimbaud incarnait encore. Avec son rapport sur le Choa, Rimbaud nous insinuait qu'il avait eu tort de tant accorder aux prestiges du Beau, et que, pour transformer le monde, un seul transformateur vaut cent fois mieux que deux cent mille métaphores. C'est mal poser le problème, dira-t-on; je ne prétends pas que nous le posions bien; mais je prétends qu'ainsi Rimbaud se le posant nous le posait.

J'en était là, vers 1942, lorsqu'on me proposa de traduire en français les *Lettres* de Lawrence. Cette besogne que j'acceptai comme telle, pour manger à ma faim, car les traitements que l'Université de Chicago dispensait alors à ses jeunes professeurs, le loyer d'une chambre meublée avec bain et petite cuisine en absorbait une moitié, j'eus bientôt la chance de pouvoir la continuer à mon loisir, et sans autre souci que de traduire aussi peu mal qu'à moi possible. A la différence de la plupart des lecteurs, je ne connus les *Sept Piliers* qu'après la correspondance et par admiration pour l'homme que celle-ci venait de me révéler, et non sans avoir appris de T. E. Shaw l'importance respective qu'il accordait aux succès du stratège, aux œuvres du poète, au boulot du mécano.

***

Dans un des plus précieux documents qu'il ait transmis, une lettre destinée à son biographe Robert Graves, et datée du 4 février 1935, peu de semaines avant sa mort par conséquent, lettre qui constitue

en quelque sorte sa notice nécrologique, Lawrence déclare que la part de sa vie qu'il tient pour importante est celle qu'il consacra, obscur mécanicien d'aviation, à l'entretien et au perfectionnement des machines à voler, ou des hydroglisseurs. « Ne donnez pas trop d'importance à ce que je fis en Arabie durant la guerre. J'ai le sentiment que les accords auxquels nous arrivâmes en 1912, Winston Churchill, Young et moi (accords qui restent intacts de point en point... si seulement il en allait ainsi des autres traités de paix) devraient peser plus que les combats. J'ai cet autre sentiment que ces accords devraient peser moins que ma vie depuis 1922, car la conquête du dernier élément, l'air, me paraît la seule tâche importante de notre génération; et je suis arrivé à cette conviction qu'aujourd'hui le progrès n'est pas le fait du génie isolé, mais de l'effort commun. Pour moi, c'est la foule des hommes qui conduisent les camions, et qui chaque nuit remplissent les routes d'Angleterre, c'est elle qui constitue notre âge mécanicien. »

Nulle boutade, ici : Lawrence ne fait que préciser une pensée chez lui constante de 1922 à 1935. Nulle trace d'ironie, soyons-en assurés, dans l'expression du mépris que lui inspire Gertrude Stein, une femme bien entendu (si peu femme que nous la jugions, nous), une femme qui, possédant et conduisant elle-même une auto, se vantait de ne rien comprendre au moteur qu'elle commandait.

Oui, pour Lawrence, machine est le mot-clé; le mot de notre énigme. Bien entendu, si l'homme aujourd'hui devait répondre au sphinx, aujourd'hui comme hier c'est « l'homme » qu'il faudrait dire. L'homme reste à jamais la question de l'homme. L'homme à jamais restera la réponse, et la seule valable, aux questions de l'homme. Justement. C'est pourquoi Lawrence a raison qui ne peut aujourd'hui arracher l'homme à ses machines, ni ne veut arracher les machines à leurs hommes [1]. Cela, Rimbaud l'avait entrevu, qui voulait faire, du fils qu'il se rêvait, un ingénieur célèbre et qui, le premier, reconnut la route qu'un peu plus tard devait suivre notre chemin de fer Djibouti-Addis-Abbéba. Il est vrai, et que, rencontrant Rimbaud sur les plateaux abyssins, un explorateur italien s'émerveillait de tant de science chez un marchand. Qu'est-ce toutefois, si nous la comparons à celle de Lawrence, que l'œuvre technicienne et mécanique de Rimbaud? Lawrence lui-même fut aussi

1. Je ne veux ici que signaler, mais je le dois, l'essai de Georges Friedmann : *Problèmes humains du machinisme industriel*, Gallimard, 1947. La sagacité même.

ce grand ingénieur que Rimbaud ne put devenir. Sans fin l'on discutera pour décider (passionnellement) si, devant l'imminence de la guerre, T. E. aurait plus longtemps refusé un ministère ou un généralat. Mais on sait que, durant ses années de simple soldat, Ross-Shaw imposa aux gros bonnets de l'aviation et de la flotte divers prototypes d'hydroglisseurs et de vedettes rapides qui ont amélioré à temps les défenses côtières, grandement accru la puissance de la Royal Air Force, et pour une part non négligeable permis à l'Angleterre de gagner, *in extremis*, la bataille de Londres. « Quand je me suis occupé des embarcations de la R. A. F., en 1929, tous les prototypes avaient été conçus par l'Amirauté : tous avaient une carène ronde, dérivée du premier arbre évidé, avec une simple nageoire, nommée la quille, pour les empêcher de rouler et de se retourner. Ils avançaient en déplaçant un volume d'eau égal au leur. Maintenant (1935) pas un seul prototype des embarcations de la R. A. F. ne vient de la marine. Nous avons trouvé, choisi, sélectionné nos propres modèles; ils ont (à puissance égale) trois fois la vitesse des leurs, pèsent moins, coûtent moins, sont plus spacieux, plus sûrs, et tiennent mieux la mer. A mesure qu'en augmente la vitesse, ils courent à sa surface. Ils ne peuvent ni rouler, ni tanguer... », etc.

C'est donc en pleine lucidité que T. E. pouvait considérer ses années de labeur mécanique comme les plus fécondes, les plus riches de sa vie.

***

Je ne suis pas un soldat; je ne suis pas un homme d'action, disait et pensait celui qui, simple soldat par choix, durant douze ans ne cessa d'agir sur l'armée de son pays. Encore devons-nous donner à cet aveu un peu de notre attention. Si Lawrence choisit de se faire simple soldat, ce fut, nous le soupçonnons, pour un assez grand nombre de raisons, et notamment parce qu'il sentait que, malgré la diversité d'un génie qui lui permettait, selon les besoins, de commander en chef, ou de ne pas manger, de négocier sous la tente ou de bâtir en quelques jours un gouvernement damascène, sa vocation lui commandait une autre voie.

La lettre à Graves, que j'ai déjà citée, ne permet pas d'en douter : « la R. A. F., c'était, aux temps modernes, ce qui se rapprochait le plus d'entrer dans un couvent du moyen âge. C'était vrai en plus

d'un sens. Le mécanicien est coupé de toute communication réelle avec les femmes. Il n'y a point de femmes dans les machines, dans quelque machine que ce soit. Aucune femme, j'en suis convaincu, ne peut comprendre le bonheur d'un mécanicien. »

La conquête de l'air, T. E. la sentait, non pas comme une occasion à saisir, non pas comme la dernière chance de notre romantisme, mais bel et fortement comme une obligation d'ordre moral. Outre que les ateliers le séparaient en effet de ces femmes qu'il n'aimait guère et à l'égard desquelles il s'était découvert frigide, ils offraient la satisfaction du *devoir* que Rimbaud s'était cherché dans le pillage d'épaves, le trafic des esclaves ou le règlement des dettes de son associé. Et, par l'assouvissement de ce besoin si fort en lui d'un devoir, le bonheur que Rimbaud ne put jamais atteindre.

Nous l'avons enfin compris : Lawrence n'entra pas *à* la Royal Air Force; il entra *en* Royal Air Force. Le travail des ajusteurs et des monteurs, tous ces gestes mystérieux, décisifs et sacrés, car d'eux dépend la vie des équipages, tous ces mots, non moins étranges, auxquels ni vous ni moi ne comprendrons jamais goutte, autant de rites et de prières de ce que Lawrence accomplissait comme un culte (le mot est de lui). Et lorsqu'on a lu dans *The Mint* l'évocation du hangar-cathédrale, mais c'est Chateaubriand et sa forêt gothique! Le hangar, donc, pour cathédrale; pour culte, l'ajustage; la Royal Air Force pour Église; pour idiome rituel, le langage technique; n'oublions pas, pour encens et pour opium : la vitesse.

La plus rationnelle des créatures, la plus indifférente au surnaturel ne pouvait qu'elle n'eût besoin d'une exaltation, d'une ivresse : d'une faiblesse. D'un abandon aux sens. Ce fut, pour T. E., le cent et plus à l'heure. Voyez-le, courbé sur Boanerges, sa fidèle moto; mais pourquoi lève-t-il la tête, puis la baisse sur le guidon, la relève encore, l'abaisse, et se cramponne? C'est que, sur la route cahotante et périlleuse, il lutte de vitesse avec un avion de la Royal Air Force; et que, poussant au maximum cette bête amicale qui faisait pour lui 15 kilomètres à l'heure de plus que pour n'importe qui, il réussit à l'emporter, lui terrien, sur le pilote. Tentation d'angélisme? J'y consens, pourvu que l'ange soit avion.

Comment n'eût-il pas aimé les machines et cette autre machine, l'aviation anglaise, puisqu'elles apaisèrent à la fois, et parfaitement, son appétit de bonheur, son désir d'angélisme — et son besoin d'humiliation? Ah! comme j'aime que la machine, qui fut sa raison de vivre, soit devenue, aussi, l'instrument de son supplice!



Qu'il m'est difficile, quand je pense à T. E., d'oublier Arthur Rimbaud, et réciproquement! Abandonnant pour la technique l'écriture, l'un et l'autre nous ont imposé de nous poser avec sérieux le problème que l'état du savoir, au XX[e] siècle, allait proposer à notre génération. L'homme, c'est entendu, est marié à la machine : la raison, la passion, tout lui commande cette alliance. Bien. Il faut vivre avec son temps. On aimerait pourtant savoir si quelque place en nous subsistera pour la beauté. Un Vinci, un Diderot, seraient-ils encore possibles? Non, paraît-il. C'est la réponse de Rimbaud, répudiant toute poésie, injuriant la beauté, pour se vouer au savoir, à la géodésie. Là-contre, mon instinct toujours se rebella. Je me disais : il y eut Charles Cros. Professeur-gamin de sanscrit et d'hébreu, inventeur du phonographe au même titre qu'Edison, inventeur avant Lippmann de la photo en couleurs, poète enfin du *Coffret de Santal* et de tant d'autres rêves, génie complet, certes, mais qui vivait avant l'auto, l'avion, les quanta, et la fission de l'uranium. Et si je me consolais en évoquant tel physicien français qui comprend aussi bien les tableaux de Paul Klee que les rayons cosmiques, Hoelderlin que les généticiens, « quelle que soit la qualité de ses écrits, me soufflait mon démon, il n'a pas encore démontré que le même aujourd'hui peut créer une œuvre belle, accroître le savoir, et assurer l'emprise humaine sur les choses ». Par bonheur, voici Lawrence.

« J'essayai d'écrire; qui sait, d'être un artiste (car les *Sept Piliers* avaient des prétentions à la forme et la prose en fut écrite à grands efforts) ou d'être au moins cérébral. Ma tête visait à créer des choses intangibles. C'est mal dire la chose : toute création est tangible. Ce que j'essayais de faire, c'était d'élever une superstructure d'idées sur (ou au-dessus de) tout ce que je faisais.

Eh bien... cela fut un échec. Peu s'en fallut que je ne devinsse un artiste, mais il y a un fond en moi qui freine. Si je savais ce que c'est, je vous le dirais, ou deviendrais l'un d'entre vous. Seulement, je ne peux pas. » Ce n'était donc point mépris, mais extrême respect de la beauté, cette force qui, après les *Sept Piliers*, changea complètement le destin de T. E. Bien éloigné de maudire une beauté que sa monstrueuse sévérité lui faisait estimer qu'il n'avait pas même approchée, Lawrence, et lors même qu'il se fut choisi mécano, ne renonça ni au métier de l'écrivain (et ce fut *The Mint*,

autre parfaite réussite) ni à l'intérêt qu'il portait aux choses belles et aux choses de la beauté. Sa traduction d'Homère en fait foi, et toute sa correspondance, où les débats de poétique, et de plastique, les jugements sur les lettres et la musique occupent autant et plus de place que les propos mécaniciens. L'ingénieur en lui ne tua jamais le poète. En lui enfin l'homme de notre temps s'accomplit et s'achève : grand poète et grand technicien. Au moment où j'allais signer ici cet article, A. W. Lawrence m'envoyait une lettre de son frère, un inédit, adressée au conservateur du Département des Beaux-Arts, Ashmolean Museum. La voici : « Cher Parker, je suis enchanté qu'après avoir minutieusement et expertement examiné le John [1], vous l'ayez accepté. Il m'a toujours paru que c'était un dessin puissant et significatif : mais la propriété aveugle le jugement, et puis j'aimais Hogarth et John comme personnes. Je ne pouvais donc me fier à moi. Si toutefois c'est un bon dessin, il n'y a pour lui qu'une maison convenable, chez vous. Hogarth, c'était tellement l'Ashmolean, durant ses dernières années [2].

Dans ma lettre à Leeds, je lui demandais de classer cela comme dessin et de ne pas l'accrocher dans l'escalier de derrière, parmi les anciens conservateurs. Cela, conformément au vœu de Mme Hogarth. Elle ne l'aime pas comme portrait — ce qui était l'aspect qui me plaisait le plus! Je vous demanderai aussi de vérifier que l'étiquette ne mentionne ni mon nom actuel, ni le périmé! C'est une habitude que nous prîmes voilà longtemps, lorsque Woolley et moi-même ajoutions cent objets par an aux collections. Cela fait très moche de se mettre en évidence sur toutes les vitrines, sur tous les cadres.

Pour le moment, je suis installé dans mon chalet, et je m'habitue à une existence vide. Quand ce temps sera passé et que je recommencerai à courir le monde, je verrai ce que John pense de l'Ashmolean pour abriter quelques dessins vraiment allègres, des choses qu'il fit dans la joie et pour lui-même. A vous. »

Ce message est daté du 12 mai 1935. L'enveloppe s'est perdue et donc le timbre de la poste. Si la date en est exacte, Lawrence l'écrivit la veille de sa mort et dut le jeter à la boîte le 13, en même temps qu'il allait porter son télégramme à Henry Williamson,

1. Lawrence avait offert à l'Ashmolean un portrait de D. G. Hogarth par le peintre Augustus John.
2. Hogarth fut conservateur à l'Ashmolean.

Quelques minutes plus tard, sur le chemin du retour à Clouds Hill et pour éviter deux enfants, Lawrence risqua l'embardée qui le tua, jusqu'au dernier instant soucieux de la beauté.

Une épopée, *Les Sept Piliers*, un documentaire, *The Mint*, une riche et belle correspondance subsistent pour nous assurer qu'il n'y a pas opposition entre l'esprit de science et le don de poésie. La technique des *Sept Piliers* permet le technicien de la Royal Air Force. Que Lawrence, qui en fut le martyr, nous en soit le témoin.

ÉTIEMBLE.

PAUL KLEE

Klee naquit en 1879 à Berne. Son père était un musicien allemand et lui-même hésita longtemps entre la peinture et la musique [1]. Il passa toute sa jeunesse en Suisse, pays où la nature est peu favorable à la peinture. Il est curieux d'imaginer Klee en présence de ces monstres pesants que les peintres n'ont jamais pu apprivoiser, les montagnes, — et plutôt celles qui sont sombres et boisées que celles qui sont formées de rochers. Il vivait au milieu de paysages impeignables! Il aurait pu se détourner, comme sans doute d'autres le firent en pareil cas, de la peinture, se consacrer à la musique ou à la métaphysique, qui nous débarrassent d'une certaine présence lourde et encombrante des choses. Il s'ingénia plutôt, luttant comme David contre les masses étouffantes et les volumes dénués de subtilité, à trouver une manière de transmutation de la nature. Sa plume fine à la main (et rarement un crayon), comme une plume à vacciner, il traçait sur la peau de la nature des traits incisifs, souvent brefs et parallèles en effet, qui la préservaient de cette maladie : la corpulence et l'inertie massive; il s'efforçait de dissoudre le trop plein de matière du monde. Observateur attentif, amateur amusé des sciences exactes (météorologie, zoologie, géologie), doué d'humour et d'imagination, son esprit vagabondait aux limites extrêmes du monde, séduit par l'infini, les mouvements des astres, les labyrinthes des villes, les flottilles, les parcs mystérieux, et tout aussi bien au contraire par les vibrations d'une petite algue ou un bourgeon bavant sa sève; il n'avait non plus jamais fini de se laisser enchanter

1. En 1898, il entra à l'Académie des Beaux-Arts, à Munich. Au cours d'un voyage en Italie (1901), il s'intéressa particulièrement à l'art du début du christianisme ainsi qu'aux arts sarrasin et baroque. Il faut noter l'attrait exercé sur lui, à Naples, par la station zoologique et l'Institut océanographique. En 1912, il se lia à Munich avec Kandinski et les autres peintres du Blauer Reiter. Il participa cette même année à l'exposition que ce groupe fit à Berlin. Il est mort le 20 juin 1940, à Lugano.

par ces spectacles de dimension moyenne : la cantatrice burlesque de l'Opéra, les danseuses, les équilibristes, les prestidigitateurs, les animaux du Zoo. Et par delà l'ordre visible, il éprouvait l'appel de réalités métaphysiques, des esprits comme le Génie de l'Abîme, — il ressentait le vertige « aux limites de la raison », ou devant la perspective que le temps ouvre sur les époques anéanties. Une telle vision cosmique, variée et prodigieuse de dimensions, il rêvait de l'exprimer par ce que la peinture offre de plus fragile et de plus ténu : l'aquarelle! Cela paraissait une gageure! Cela n'était possible qu'en dématérialisant en partie la nature, en lui faisant subir une transsubstantiation.

Klee peint le monde sensible et visible mélangé d'imaginaire, car comment représenter le monde autrement que par l'imagination? Il peint des spectacles assez secrets, les fleurs la nuit, le fond de la mer, et même, oui, de l'invisible, car il possède un réactif qui rend toute réalité visible : c'est là un de ses secrets, et l'on voit bien que c'est tout l'opposé de celui du magicien, le pouvoir inverse de celui de l'anneau de Gigès : Klee sait rendre, quand il en a besoin, visible l'invisible.

Donc je dirai que tout l'univers de Klee est un *monde sensible*, c'est-à-dire accessible aux sens, ici la vue. Mais il nous invite (c'est bien de lui) à jouer sur le mot sensible! Je dirai ainsi que la nature a de grandes beautés sensibles, même ces montagnes de la Suisse. Mais j'entendrai bien différemment l'adjectif quand je dirai que cette petite fille a le cœur sensible, car je signifierai par là que sa petite âme frémit de sentiments invisibles. Je parlerai aussi de la sensibilité de l'anémone de mer, qui se contracte au moindre toucher, ou de celle d'une balance de chimiste. (Et n'oublions pas non plus, car c'est très important au sujet de Klee, que la sensibilité est toujours un instrument de grande précision.) Pris dans ces sens, l'épithète sensible apparaîtra bien déplacée, — appliquée à tout le *monde sensible*, et en particulier à nos grosses montagnes de sapins!

Donc, c'est bien seulement le monde sensible que peint Klee, mais deux fois sensible, ultra-sensible, éprouvant toujours au-dedans de lui-même quelque souffrance, effroi ou plaisir rendus visibles par la couleur, monde en suspens, en équilibre, d'une susceptibilité extrême, prêt à osciller, à se contracter, à se désagréger, à s'affoler comme une boussole, à tomber comme un château d'allumettes, sensible comme des aiguilles de fins appareils enregistreurs, avec des lignes qui se dilatent à la moindre température comme des

bâtonnets de mercure. Lui-même n'appelle-t-il pas une de ses flottilles : bateaux sensibles?

Représenter ainsi le monde sensible, c'est lui mettre les nerfs à vif, l'écorcher, mais dans la grâce (oh! poétique et délicat neurologue!), l'alléger de ses masses de chairs, de terres et d'eaux, car ces lourds volumes, même modulants, comment frémiraient-ils au moindre souffle? Il faut donc les ramener à quelques signes ténus, fragiles, ultra-sensibles.

Mais comme ce mot *Signe* prête à de lourdes confusions! Comme on l'emploie, au sujet de la peinture, à tort et à travers, et avec quelle trivialité! Car un signe ordinaire n'a pas de valeur propre, il n'est créé que pour faire apparaître à notre esprit quelque réalité, pour faire penser à quelque chose d'autre que lui-même. Il est par sa nature destiné à être oublié au moment même où l'on s'en sert. Dire qu'un tableau de Klee est composé de signes, cela voudrait donc dire qu'il faut, en le regardant, voir aussitôt tout autre chose, et donc l'oublier! Les signes qu'emploie Klee sont donc d'une nature tout à fait particulière. Il y ramène le réel et il l'y enferme définitivement. Attention! il ne faut plus que le réel s'en échappe, il n'y a plus pour lui de sortie possible, et nous n'avons pas esthétiquement le droit de parcourir le chemin inverse de celui de Klee, de remonter du signe à la chose, car ces prétendus signes sont maintenant toute la réalité désirable et nous devons bien penser qu'il serait absolument anti-artistique de les considérer comme de simples moyens de suggestion.

Mais une fois encore, ce diable de Klee, brouillant le jeu, va jouer avec les signes! Il va mêler les vrais aux faux. Il cueille les signes comme des fleurs, aimant leur beauté végétale. C'est que les signes, et les signaux, ceux que nous rencontrons à chaque instant sur des murs ou des panneaux, dans la ville ou la campagne, sont en un sens fort sensibles (regardons ces drapeaux au vent) et ils agissent aussi très fort sur notre sensibilité. Des flèches poussent au bord des chemins et dans les parcs, et décident du sens de nos pas. Peintre du signe, ce n'est pas la guitare cubiste que Klee répétera dans ses tableaux, mais maintes flèches noires, des points, des pavillons (paysages pavoisés) ou encore des lettres. Il raffole aussi des écritures, comme celles qu'on voit, mais qu'on ne lit pas, sur de très vieilles pierres tombales, d'anciens parchemins ou des morceaux d'obélisques. Ainsi va-t-il jusqu'à inventer des alphabets, des pages d'écritures de peuples imaginaires qui approfondissent encore

dans notre mémoire la nuit des temps. (Pastorale, peinture murale dans le Temple de l'Aspiration.) Ces signes entraînent notre esprit dans une équivoque poétique : devrons-nous considérer seulement leur valeur florale et ornementale, ou, profitant de l'ambiguïté, laisser notre esprit flotter dans le mystère de leur signification? Sont-ils des signes désaffectés, comme des chapelles ou des images religieuses chez un incroyant, ou est-il possible de leur donner une nouvelle affectation dont l'imprécision nous conduit sur le chemin du songe?

Klee n'est pas indifférent à cet invisible : le temps. Mais la peinture, que peut-elle bien faire du temps? Il faudrait le rendre visible! J'ai parlé du pouvoir de Klee. Certains signes ne peuvent-ils faire naître un sentiment de durée, et en particulier ces écritures inconnues, sur des fonds de couleurs semblables aux enchantements que le temps donne aux choses, ne prêtent-elles pas à l'espace du tableau une fausse mémoire, ne font-elles pas surgir en lui le concret fantôme d'un temps immémorial?

Et remarquons aussi comme la vie végétative où le temps se sécrète en sève, et la vie minérale où il se prend en cristaux inquiètent Klee. Ce n'est pas pour rien qu'il baptise « Colonie de villas roses » un paysage où les maisons prolifèrent comme un massif de coraux ou une *colonie* animale. Il aime cette multiplication des êtres vivants par scissiparité, mouvement très rythmique d'ailleurs, et qui n'a plus raison de s'arrêter , qui peut progresser jusqu'à l'infini, temps et espace. On le voit souvent procéder alors par stratifications, par juxtaposition de petites surfaces miroitantes; les cathédrales prolifèrent à la manière des cristaux.

On a souvent évoqué au sujet de Klee les dessins d'enfants, et cette remarque pourrait prêter à confusion. Ce qui est vrai, c'est que le génie de l'enfance n'a jamais cessé de veiller à la sauvegarde de Paul Klee. Grâce à lui, il entretint toujours avec la nature, les animaux par exemple, les rapports les plus simples et les plus familiers. Sa faculté d'émerveillement se préservait intacte. Il savait aussi que l'apparence visuelle des choses n'est pas ce par quoi elles nous atteignent le plus profondément et se définissent à notre cœur. Ainsi la vache n'est pas, comme elle l'est pour Troyon, un assemblage de regards pesants et de taches rousses ou noires, elle est un meuglement qui vient à travers le rideau d'arbres troubler nos jeux; le chien, plutôt qu'un quadrupède à poils longs ou courts, est ce long hurlement que nous entendons la nuit monter vers la

lune. Les animaliers, les paysagistes de Fontainebleau étaient des sourds, sûrement des ogres, des mangeurs d'enfants. Le génie toujours éveillé de l'enfance peut-il s'intéresser à ce que les grandes personnes apprécient dans leurs tableaux? Il trouve la peinture trop immobile, trop silencieuse, trop insensible, trop dénuée de mémoire, trop confinée entre dix heures du matin [1] et le coucher du soleil. Comme un terrassier, en attendant que la lumière revienne par la gauche, la peinture traditionnelle dort toute la nuit d'un sommeil de plomb. Au contraire la peinture de Klee a des yeux de chat et de lucides insomnies. Elle se promène à toutes les heures du jour et de la nuit, et quand elle dort, c'est pour rêver. Elle a aussi de délicieux éclats de rire.

Le génie de l'enfance éprouve que ce qui est saisi immédiatement par la vue est l'élément le plus grossier de la minute présente : l'ordre visuel de la nature n'est qu'un système de Signes opaques, épais et muets.

A cet univers de signes, Klee en a substitué un autre, d'une très pathétique signification.

Georges Limbour.

1. Sauf pour quelques chasseurs de levers de soleil, qui s'ébranlent à 6 heures.

Paris 1900, par *Nicole Vedrès.*

Nous savions bien qu'elle n'avait jamais existé, cette époque 1900 sur laquelle nos parents s'attendrissent et dont ils se servent pour nous reprocher notre époque à nous, la *mauvaise* époque. Nous aurions de la cruauté à leur rappeler que cette période bourgeoise et sereine, religieuse et cléricale, respectueuse des traditions et de l'armée pacifique, cependant fut celle des Premier Mai et des premières Internationales, de Combes et des Inventaires, de Dreyfus, du Transvaal, de la Question d'Orient, de Fachoda et de Tanger. D'abord, ils nieraient. Pour eux, Dreyfus est resté coupable, l'hérésie de Combes ne mérite pas qu'on s'en souvienne et la question ouvrière n'a commencé à devenir brûlante qu'en ce jour du Front Popu où les grévistes arrêtaient les voitures pour quêter. Hélas! le Malet dont on nous a gavés a meilleure mémoire, et il y a bien peu de place, dans ses pages, entre deux guerres, entre deux affaires, entre deux « questions », pour la sérénité du Paris 1900.

Honneur à Nicole Vedrès qui nous en restitue aujourd'hui le charme poussiéreux. On pourrait discuter de la valeur du témoignage, qui est cinématographique en un temps où le cinéma n'accompagnait pas la vie de tous les jours avec la précision des actualités d'aujourd'hui. Ce film est formé de bandes éparses, de valeur inégale; parfois la photo a dû remplacer ce qui manquait; mais la voix de Claude Dauphin, l'habileté du découpage et les qualités d'une pellicule déjà bien vieille ou d'un art en enfance nous touchent profondément. N'est-elle pas bouleversante, dans sa simplicité, cette vue des embarras de Paris où les fiacres et les omnibus à impériale s'entre-croisent, tandis qu'une automobile essaie en vain de se faire prendre au sérieux? Les arbres sont prudemment entourés de grilles, les kiosques à journaux portent des réclames que nous ignorons, tout cela est délicieusement mort, d'une mort assez proche de nous, cependant, pour nous émouvoir, car ces piétons sont bien nos frères, qui marchent en sautillant vers un destin oublié. Il y a deux publics pour regarder ces images d'outre-tombe : les plus de cinquante ans et les autres. Les plus de cinquante ans retrouvent une époque où ils ont vécu jeunes. Ce spectacle n'est pour eux qu'une occasion de revoir, de regretter, de revivre. Pour les autres, ce passé-là est d'autant plus mort qu'il n'est pas leur passé. Simplement c'est un passé reconnaissable où le présent s'amuse à nous faire des clins d'œil, où les gestes éternels sont souvent des gestes honteux, tels ceux de la sortie d'une vespasienne, que nous retrouvons avec un rire scandalisé. Le premier clan s'indignera qu'on puisse trouver morte une vie périmée. Le second, dont je suis, avait parfois envie de demander à M. Claude Dauphin des explications supplémentaires pour se démêler dans ce labyrinthe.

Où commence et où finit 1900? Apparemment à 1890 et à 1914. Depuis quand la tour de M. Eiffel est-elle construite? Et le métro de M. Lépine? Le septennat de M. Fallières aurait-il duré 14 ans ou plus? Il est entendu que nous avons condamné l'histoire. Nous ne verrons pas Dreyfus, mais la dégradation minutieuse, galon par galon, bouton par bouton (sans oublier ceux de derrière) d'un sous-officier devant la troupe. Nous ne verrons pas l'Ile du Diable, mais un convoi de bagnards quelque part vers Nouméa. Nous n'assisterons à aucun scandale, mais à des duels. Nous verrons le kaiser poser au milieu de son état-major, ce ne sera pas à Tanger.

Nous pardonnons bien volontiers à Nicole Vedrès de nous avoir fait grâce des dates et de l'ordre chronologique, mais nous aurions aimé avoir un guide pas trop pédant, et, sans lui, nous nous égarons parfois. Ainsi, cette espèce de nain bedonnant, à côté d'un grand monsieur sec, c'était Jaurès? Nous voyons trop bien ce qu'auraient pu devenir ce Renoir, ce Rodin, ce Guitry père, commentés par la voix doctorale du fils. 1900 risquait de sombrer sous le poids de ces grands personnages qui nous auraient caché les petits, et c'eût été dommage. Car si la grimace de Renoir nous émeut, que dire de ces visages de gosses devant une soupe populaire, de ces marchands des Halles et même de ce monsieur larmoyant au milieu d'un concert ? Nous faisons de la petite histoire, tant mieux. Mais pourquoi nous taire le nom de l'auteur de cet ivrogne amoureux de la lune en qui nous espérons deviner Méliès ?

La deuxième partie du film nous donne un grand espoir. Exception faite d'un certain nombre d'images, légèrement irrespectueuses, le début donnait raison au clan des traditionnalistes, à celui des « Messieurs », de M. Lépine à Mme la Duchesse d'Uzès, en passant par M. Coué; nous restions dans le monde des gens bien, de la noblesse, des prélats bénisseurs de chiens, des vertus bourgeoises et des vices mondains du Moulin-Rouge et du Français. D'un seul coup, le ton change, et la musique et les images. Nous sommes dans un monde de grèves, de misère et de marchands de canons. Allons-nous voir percer l'hypocrisie d'une époque qui a enfanté sans même s'en rendre compte une guerre et plusieurs révolutions? La silhouette étriquée de M. Poincaré succède à la bonhomie de M. Fallières. Les décors lépreux de la zône sont visités par l'impudeur tranquille des Conseillers Municipaux. Nous pensons à un retournement magistral, qui nous ferait voir ce qui se cache derrière tant de visages trop maquillés. Eh bien, oui, tout ceci n'était qu'un masque. Le charme tranquille de 1900 camouflait la misère des usines et l'agressivité du militarisme tout-puissant. Hélas! pourquoi faut-il que l'histoire reprenne ses droits?

Car c'est bien maintenant de l'histoire qu'on nous donne, par petites tranches, de l'histoire raisonnée. La guerre est annoncée par un mécanisme infernal : accroissement des grèves, du terrorisme, des armements. La bande à Bonnot, les grandes manœuvres, Déroulède et Barrès nous disent la même chose : « la belle époque est finie, on ferme ». Et pourtant Déroulède, c'était encore Boulanger, et pourtant Boulanger était à l'aurore de la belle époque. Nous aimons qu'on nous montre les premiers ouvriers syndiqués, les premiers noirs qu'on a dressés pour la guerre. Nous aurions aimé davantage qu'on ne démontât pas ce mécanisme en deux temps :

1° la belle époque, 2° l'acheminement à la guerre. Il nous semble que le premier temps contenait déjà le second en puissance. La belle Otero et Robert de Montesquiou marchaient élégamment sur un volcan. Demander que le film nous le prouve, c'est peut-être exiger beaucoup de nos ennemis, les spectateurs de plus de cinquante ans. En tout cas, puisque le rappel historique était nécessaire, il était indispensable qu'il fût plus charpenté que la première partie, et, malheureusement, il n'en est rien. La dernière image est amenée d'une manière un peu surprenante. La dernière image mérite qu'on la regarde. Ce train hurlant style Courteline, qui embarque sa cargaison de futurs moribonds au milieu de l'allégresse générale, — que nous voyons devenir, en s'éloignant, un train comme les autres, avec son idiot de feu rouge et son essoufflement, — qui disparaît au milieu des sourires des chefs de gare, — il emporte avec lui notre adhésion à une œuvre quelquefois inégale, mais toujours passionnante.

Jean H. Roy.

Imprimerie Chantenay, Paris-6e — Mars 1948
Dépôt légal : 2e *trim.* 1948